BnF Gallica

Oeuvres poétiques de V. Campenon,... / précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par Ed. Mennechet

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Campenon, Vincent (1772-1843). Auteur du texte. Oeuvres poétiques de V. Campenon,... / précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par Ed. Mennechet. 1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

V. CAMPENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

V. CAMPENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR ED. MENNECHET.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

—

1844.

SUR

M. CAMPENON

ET SES OUVRAGES.

La littérature de l'Empire est en complète défaveur auprès des critiques de nos jours. Il semble, à les entendre, que toute la gloire de cette époque se renferme dans les camps et se résume en un seul homme. A peine deux ou trois noms dans les lettres et dans les arts trouvent grâce devant eux. Nous sommes loin de partager cet injuste dédain. Si la poésie, effrayée du choc incessant des armes, ne leva qu'un front modeste et ne fit entendre qu'une voix timide, si elle n'osa pas se jeter dans les innovations de formes et dans les hardiesses de conception, c'est qu'alors la témérité n'était permise que sur les champs de bataille.

Parmi les écrivains dont l'ère impériale doit s'honorer, nous n'hésitons point à placer le poète aimable dont nous allons essayer, en peu

de mots, de raconter la vie et d'apprécier les ouvrages. Ce n'est point un complaisant hommage que vient rendre à sa mémoire une main que pressa tant de fois la sienne ; c'est un devoir consciencieux que nous venons remplir : il est des hommes sur lesquels l'amitié la plus dévouée ne craint jamais de dire toute la vérité.

Né à la Guadeloupe en 1772, Vincent Campenon vint en France à l'âge de quatre ou cinq ans, et il en avait quatorze lorsque sa famille s'établit à Sens, où son père avait obtenu la place d'entreposeur des tabacs. Il entra au collége de cette ville et y fit d'excellentes études, qu'attestèrent de brillants succès. Il lui arriva, en rhétorique, dans un concours, de faire, après sa composition, celle d'un ami paresseux qui remporta le premier prix, tandis que lui n'obtint que le second.

La beauté de ses traits, la finesse de son esprit, la distinction de ses manières et la solidité de son instruction le firent remarquer dès son entrée dans le monde, et son talent dans l'art de lire, art si négligé de nos jours, détermina en quelque sorte sa vocation littéraire. Le beau livre de *Paul et Virginie* venait de paraître. Il en fit plusieurs lectures, et les

larmes qu'on répandait en l'écoutant prouvaient que le lecteur était digne de l'écrivain. Dans son admiration pour ce livre, il composa une romance intitulée : *Paul au tombeau de Virginie* [1], et l'envoya à Bernardin de Saint-Pierre.

[1] Voici cette romance que nous avons supprimée dans cette édition, ainsi que d'autres poésies légères et vers de société qui nous ont paru sans importance. Nous la donnons ici parce qu'elle se rattache à la vie même de M. Campenon.

PAUL AU TOMBEAU DE VIRGINIE.

1791.

Repose en paix, ma Virginie !
Le repos n'est pas fait pour moi.
Hélas ! le monde entier, sans toi,
N'a rien qui m'attache à la vie.

Le plaisir ainsi que la peine,
Tout passe avec rapidité ;
Notre vie est une ombre vaine
Qui se perd dans l'éternité.
A nos deux cœurs l'amour barbare
Offrait un riant avenir ;
Et la mort, la mort nous sépare....
C'est pour bientôt nous réunir.

Repose en paix, ma Virginie ! etc.

Que tu savais rendre touchante
La vertu qui t'embellissait !
Oh ! comme elle était attrayante,
Quand ta bouche nous l'inspirait !

L'illustre auteur des *Etudes de la Nature* re-

Le besoin de la bienfaisance
A ton cœur se faisait sentir;
Et quand tu peignais l'innocence,
Ton front n'avait point à rougir.

Repose en paix, ma Virginie! etc.

Partout ton image tracée
S'offre à mes tendres souvenirs;
Ton nom, présent à ma pensée,
S'échappe à travers mes soupirs.
L'horreur de la nuit la plus noire
Seule convient à ma douleur.
Il faudrait perdre la mémoire,
Quand on a perdu le bonheur!

Repose en paix, ma Virginie! etc.

Cruel départ! fatal voyage!
La mort t'attendait au retour.
Pourquoi, dans le même naufrage,
Paul n'a-t-il pas perdu le jour!
Ma sœur, ma compagne chérie,
Pouvais-tu vivre loin de moi?
O Virginie! ô Virginie!
Je suis plus à plaindre que toi.

Repose en paix, ma Virginie! etc.

C'est là, sur cet affreux rivage,
Que j'achèverai de mourir;
L'écho de ce rocher sauvage
Redira mon dernier soupir.
Je veux pleurer toute ma vie
Le jour qui put nous séparer;
Mais, console-toi, mon amie;
Paul n'a plus long-temps à pleurer.

Repose en paix, ma Virginie! etc.

connut un poète dans les stances touchantes qu'il avait inspirées, et malgré la différence des âges, il s'établit entre M. de Saint-Pierre et M. Campenon une correspondance pleine d'un bienveillant intérêt d'un côté, et, de l'autre, d'un respectueux dévouement. Les conseils, les éloges, les critiques même d'un pareil ami, tout devint pour le jeune poète un puissant encouragement ; et ce fut aux leçons de Bernardin de Saint-Pierre, plus encore qu'aux exemples de Delille, qu'il dut ce talent gracieux, ce goût parfait qu'on remarque dans ses ouvrages. Doué, comme son maître, d'une douce sensibilité, il aimait comme lui les beautés de la nature, et comme lui il trouva dans son âme le secret de les peindre avec autant de charme que de vérité.

La révolution éclata. La famille de M. Campenon appartenait à l'opinion royaliste, et ses sentiments personnels, d'accord avec les traditions de sa famille, le rangèrent parmi les écrivains qui pensaient que le ridicule suffirait pour faire justice de la démagogie. Un journal aussi gai que spirituel, intitulé le *Petit Gautier*, faisait bonne guerre alors aux révolutionnaires, et les articles en vers et en prose de M. Campenon

y étaient toujours remarqués par leur finesse et leur bon goût. Une romance qu'il composa pour la reine, et qu'on a depuis attribuée à madame de Bourdic, attira sur lui l'attention : on la chanta aux soupers de la princesse de Lamballe qui, en ayant découvert l'auteur, le fit inviter à se rendre à Paris. Il obéit, et fut admis aux soupers de la malheureuse princesse, qui devait expier si cruellement son dévouement à Marie-Antoinette. Celui de M. Campenon faillit ne lui être pas moins fatal. Sa romance le fit dénoncer. Averti qu'il devait être arrêté le lendemain, il partit dans la nuit, et parvint, non sans peine ni sans danger, à gagner la frontière de la Suisse. Là, il donna pour vivre des leçons de français, et composa, en prose et en vers, à la manière de Chapelle et Bachaumont, une relation de son voyage de Grenoble à Chambéry. Ce récit est semé de traits d'esprit et de sentiment qui n'ont rien perdu encore de leur charme. On y remarque, non pas cette insouciante gaieté qui indique plutôt la légèreté du caractère que la constance de l'âme, mais cette douce philosophie de l'honnête homme qui se complaît toujours dans l'accomplissement de son devoir, quelque pénible

qu'il soit. La patrie et la famille sont toujours présentes à sa pensée, même lorsqu'il décrit les pays et les mœurs que lui montre l'exil, et c'est moins sa propre douleur que celle des siens qu'il s'efforce de distraire, par les riants ou touchants tableaux, qu'il trace d'après nature, de la vie aventureuse des enfants de la Savoie.

M. Campenon se consolait de l'exil par la poésie, lorsqu'il apprend que son vieux père, frappé dans sa fortune et dans ses affections, est menacé de mort par une maladie grave. Que faire ? Il ne se le demande point. Il rentre en France, au péril de sa vie, arrive à Sens, et pénètre de nuit dans la maison de son père, que sa présence contribue à rendre à la santé. Mais ce fut pour peu de temps. Bientôt sa mère et sa jeune sœur n'eurent plus d'autre soutien que lui. Heureusement les mauvais jours étaient passés.

Les amis qu'il avait à Paris obtinrent pour lui un modeste emploi, et lorsque le premier Consul chercha à s'entourer d'hommes de talent, le bureau des théâtres, au ministère de l'Intérieur, fut confié à M. Campenon. La République devint Empire : la gloire consola de

la liberté, et une volonté forte mit partout l'ordre et l'obéissance. Trop d'indulgence dans l'examen des pièces de théâtre fit destituer M. Campenon, et lui mérita même un ordre de déportation. L'amitié de M. Maret, duc de Bassano, et de M. de Bourienne, obtint la révocation de l'ordre fatal, et, six mois après, M. Campenon fut nommé commissaire impérial près le théâtre de l'Opéra-Comique, qui n'eut jamais de plus beaux jours que sous son administration.

C'est alors qu'il publia son poème de la *Maison des Champs*, écrit avant celui de l'*Homme des Champs* de Delille, mais qui ne parut qu'après. Aucun de ces deux poèmes n'a fait oublier l'autre.

C'était assurément une entreprise hardie que de se lancer dans une carrière si brillamment parcourue ; mais la nature est un champ assez vaste et assez fécond pour que les moissons ne manquent jamais aux mains qui savent le cultiver. Delille avait décrit, dans son poème de l'*Homme des Champs*, les plaisirs de la vie champêtre avec tout le charme de sa versification élégante, et il semblait que la source où il avait trouvé tant de richesses poétiques dût

être épuisée. M. Campenon prouva qu'elle ne l'était point : il ne se contenta pas de décrire sa *Maison des Champs* telle que la rêvait sa riante imagination ; il répandit sur tous ses tableaux une teinte de sensibilité que Delille avait trop négligé de donner aux siens. On voit que s'il parle avec enthousiasme des beautés de la nature, c'est moins parce qu'il les admire que parce qu'il les aime. Cette nature n'est pas chez lui de convention, comme chez la plupart des poètes qui la peignent sans la connaître ou sans l'aimer. Son principal charme est dans la vérité ; il n'invente rien que nous n'ayons vu, mais son dessin a tant d'exactitude, son coloris a tant de naturel, que nous nous arrêtons pour admirer les objets qu'il offre à nos regards, comme si nous les voyions pour la première fois. En un mot, M Campenon ne décrit pas pour décrire, mais pour transmettre à ses lecteurs les plaisirs de ses yeux et les émotions de son âme. Il ne ressemble point au propriétaire, dans la comédie du *Méchant*, qui, en vous promenant dans son jardin, *ne vous fait pas grâce d'une laitue.* Il sait nous intéresser à tout ce qu'il nous montre, parce qu'à tout il at-

tache une pensée ingénieuse, fine et délicate, et souvent même un trait de sentiment.

Ce poème de la *Maison des Champs*, où le genre descriptif, alors en faveur, trouvait de nouvelles couleurs dans la sensibilité du poète, attira l'attention de tous les amis des lettres, et bientôt après la publication du poème de l'*Enfant Prodigue*, où revit, dans la poésie la plus harmonieuse, cette touchante parabole de l'Écriture, plaça M. Campenon aux premiers rangs parmi les poètes qui brillèrent au temps de l'Empire.

Ce poème, tout biblique, tout empreint de l'esprit de Dieu, et dans lequel le poète a su placer avec bonheur le tableau des passions humaines, obtint un de ces succès aussi mérités qu'éclatants, qui ne meurent jamais dans les souvenirs littéraires d'une nation. On vit sur tous les théâtres apparaître des *Enfants Prodigues*, tirés du poème de M. Campenon : la peinture, la sculpture, la gravure enfantèrent en grand nombre des Azaël et des Lia ; et les plus riches magasins se placèrent sous le patronage de l'*Enfant Prodigue*, pour attirer à eux la vogue qui s'attachait au poème. Nous avouons que cette vogue, quelque glorieuse

qu'elle paraisse, n'a aucune influence sur notre opinion. Nous l'avons vue tant de fois élever des ouvrages sans valeur au-dessus des plus beaux chefs-d'œuvre, qu'il nous est permis de croire qu'elle se trompe souvent dans ses préférences. C'est dans le suffrage unanime des gens de goût et non dans la faveur populaire, ou plutôt c'est dans l'œuvre même du poète que nous cherchons les plus sûres garanties d'une gloire impérissable

L'*Enfant Prodigue* parut dans les circonstances les plus favorables. Les idées religieuses se relevaient, comme ces fleurs que l'orage a courbées, et brillaient d'un éclat nouveau dans la magnifique prose de M. de Châteaubriand et dans les éloquentes prédications de l'abbé Frayssinous. Les poètes ne pouvaient pas rester muets dans ce concert religieux des plus hautes intelligences; ils se ressouvinrent que la poésie était fille du ciel, et M. Campenon, qui se fit alors son interprète, donna à ses accents ce caractère divin qui vit dans l'Évangile. La parabole de l'*Enfant Prodigue* est d'une simplicité naïve, qui semblait par sa nature même repousser les ornements de la poésie. Il fallait conserver cette simplicité évangélique et cependant créer une

action et des incidents qui, sans la détruire, fissent encore mieux comprendre et sentir la haute moralité du divin enseignement. L'Écriture-Sainte ne donnait au poète qu'un père et ses deux fils. Pense-t-on qu'il ait eu tort d'opposer à l'austère affection du père, qui ne pardonne qu'au repentir, l'aveugle tendresse d'une mère qui pleure moins la faute de son fils que son absence, qui ne l'accuse qu'en priant pour lui, et dont le cœur ne sait qu'aimer l'ingrat qui l'abandonne, le coupable qui l'oublie ? En donnant une mère à l'*Enfant Prodigue*, M. Campenon, loin d'être sorti de l'esprit de l'Évangile, semble avoir personnifié dans Nephtale l'Eglise même du Christ. C'est le même amour, le même dévouement. L'Eglise n'est-elle pas pour le pécheur la mère la plus indulgente ? et si, comme Ruben, elle attend le repentir pour pardonner, comme Nephtale, elle n'attend que le malheur pour consoler.

M. Campenon avait donné dans la *Maison des Champs* la preuve d'un talent flexible et varié de versification ; il avait su peindre, avec une élégante exactitude, des tableaux qui ne comportaient ni mouvement ni passion. L'*Enfant Prodigue* montre que le versificateur était

poète, et que son âme était au moins à la hauteur de son esprit. Ce n'est pas qu'on trouve dans l'*Enfant Prodigue* la sombre peinture de ces passions violentes et désordonnées où le vice se montre à nous dans toute sa difformité. Le poète ne cherche point à nous épouvanter, comme on le fait aujourd'hui, par l'horrible spectacle des crimes de l'humanité : son imagination ne se tourmente point à créer un sublime effrayant; les caractères *excentriques*, les paroles *délirantes* (termes consacrés) ne se rencontrent pas plus dans ses vers que les images forcées et les alliances bizarres de mots dont s'alimente la poésie moderne. Il se souvient qu'un seul hémistiche, souvent même une seule épithète suffisent à Homère et à Corneille, à Virgile et à Racine pour toucher le cœur et arracher des larmes; et c'est à leur exemple qu'il nous émeut, en s'abandonnant à sa propre émotion.

Habitués comme nous le sommes aux violentes secousses galvaniques par lesquelles nos poètes s'efforcent de remuer notre apathique indifférence à l'égard des vers, nous ne pensons pas que l'*Enfant Prodigue*, avec sa poésie douce et mélancolique, trouve aujourd'hui autant de

lecteurs qu'au temps où il parut pour la première fois. Peut-être même s'étonnera-t-on qu'un poème religieux ait ouvert à un écrivain les portes de l'Académie française. Ce fut cependant ce qui arriva au moment où les champs de bataille étaient le seul théâtre où s'agitât la politique ; et personne ne fut surpris, à la mort de Delille, de voir la seconde classe de l'Institut appeler M. Campenon à remplacer l'illustre poète dont elle déplorait la perte. Sans doute, ses titres littéraires étaient peu nombreux, mais ils n'en étaient pas moins réels ; et souvent un tout petit volume a fait une grande renommée. M. Campenon, fidèle observateur des doctrines qui ont fait la gloire des lettres françaises, méritait par la pureté de son goût, par l'étendue de ses connaissances, non moins que par ses ouvrages, d'appartenir à notre premier corps littéraire. Mais c'était peu le connaître que de lui supposer la pensée de remplacer Delille, en lui succédant ; et c'était mal le juger de croire que les événements de 1814, qui avaient ramené sur le trône les princes dont il avait déploré l'exil, lui feraient oublier, dans son discours de réception, les égards qu'on doit à la grandeur déchue, à la gloire

malheureuse. M. Campenon ne cacha point sa joie du retour des Bourbons, mais aucune parole ne put lui être reprochée par les plus fanatiques partisans de Napoléon.

Nommé secrétaire de la chambre du roi, M. Campenon remplit peu de temps ces fonctions; et ce ne fut que plus tard que Louis XVIII l'admit, ainsi que M. Michaud, au nombre de ses lecteurs.

Déjà sa santé affaiblie ne lui permettait plus d'exercer les fonctions actives d'une place de chef de division à l'Université, qu'il devait à l'amitié de M. de Fontanes. Il se livra alors à des travaux académiques et littéraires. Il fit partie de la commission du Dictionnaire, traduisit la continuation de l'*Histoire* de Hume par Smolett, l'*Histoire d'Écosse* de Robertson, et les *Odes* et *Satires* d'Horace, et écrivit des Mémoires pleins d'intérêt sur Ducis, son plus ancien ami. Bientôt la pensée d'un nouveau poème l'occupa tout entier. Il entreprit de chanter la gloire et les malheurs du Tasse, de ce poète dont la vie semble elle-même un poème. Quelques chants achevés, d'autres seulement commencés, font bien vivement regretter que la maladie, qui a fini par conduire

M. Campenon au tombeau, soit venue l'arrêter dans l'accomplissement de sa plus belle œuvre poétique. Combien nous déplorons qu'il n'ait pu terminer ce monument qu'il élevait à la gloire d'un grand poète, et qui eût été celui de sa propre gloire!

C'est pour la première fois que les quatre premiers chants de ce poème sont livrés au public. Il y trouvera sans doute quelques vers que le poète n'eût pas manqué de supprimer ou de corriger avec la même sévérité dont cette nouvelle édition offre la preuve pour ses autres ouvrages; mais il pardonnera aisément quelques négligences ou incorrections que nous avons dû respecter en faveur d'une foule de gracieuses images, de nobles pensées et de vers charmants dans lesquels le génie même du Tasse semble revivre. M. Campenon nous paraît avoir pris dans ce poème un vol plus hardi, plus élevé, que dans l'*Enfant Prodigue*. Son vers est plus ferme, plus serré, et la pensée s'y renferme avec plus de concision. La peinture de la cour de Médicis et du cabinet de l'Hôpital, la fête chevaleresque où le Tasse chante des fragments de son poème, et la procession de la Fête-Dieu n'eussent point assu-

rément été désavouées par le chantre de la Jérusalem.

Quelques élégies pleines de sentiment et de poésie, que M. Campenon écrivit dans ses dernières années, prouvent que son talent, sans rien perdre de sa grâce, avait acquis une force et une énergie nouvelles. Et la mort, long-temps annoncée, long-temps menaçante, la mort, qui semble jalouse de l'immortalité des poètes, n'a pas voulu que sa vieillesse eût un dernier triomphe. Elle a brisé sa plume sur la page inachevée. Voilà pour les amis des lettres de justes motifs de regrets : mais pour sa veuve et son fils, mais pour ses nombreux amis, mais pour tous ceux qui l'ont connu, des regrets plus amers, des douleurs plus vives ont suivi au tombeau cet époux, ce père, cet ami, cet homme aimable, dont le cœur semblait inépuisable en sentiments nobles, tendres, généreux, et que ni l'ingratitude, ni l'égoïsme ne purent jamais distraire de son insatiable désir de faire le bien. Connaître M. Campenon par ses ouvrages seulement, c'est ne le connaître qu'à demi. La droiture de son cœur, la douceur de son caractère et l'aménité de ses mœurs, l'emportaient

encore sur la distinction et la grâce de son esprit. Il donnait à sa conversation un intérêt, un charme qui faisaient qu'on ne se lassait jamais de l'écouter. Les traditions de cet art de causer, qui se perd chaque jour de plus en plus, se conservaient en lui comme un héritage des Ducis, des Boufflers, des Andrieux, des Suard, qui tous avaient été ses amis. La génération des écrivains qui virent le siècle dernier s'éteint peu à peu : le siècle actuel en produit une autre dont les travaux ont plus d'éclat peut-être ; mais comment ne pas regretter cette fraternité littéraire qui faisait de la rivalité même un lien de plus à l'amitié!

Forcé depuis quelques années, par des infirmités toujours croissantes, de renoncer aux relations du monde, M. Campenon s'était renfermé dans les affections de la famille et dans les douceurs de l'amitié. Les sentiments d'une piété sincère étaient dans son cœur comme dans ses ouvrages; et s'il eut à regretter la vie, il n'eut pas du moins à craindre la mort. C'est dans le village de Villecresnes, près Grosbois, où il passait une partie de l'année, qu'il s'est éteint, le 24 novembre 1843, entouré des soins du plus tendre dévoûment, des bénédictions du pauvre

et des consolations de la religion. Il semble que Dieu ait voulu que le poète de la *Maison des Champs* reposât dans un humble cimetière de campagne.

Nous serons heureux que ce peu de lignes, échappant à l'oubli par le lien qui les attache aux œuvres poétiques de M. Campenon, disent combien son amitié nous fut chère et attestent que la nôtre n'est point morte avec lui.

ED. MENNECHET.

LA MAISON
DES CHAMPS.

POÈME.

AVERTISSEMENT.

Ce petit poème avait été fait d'abord sur un plan bien plus étendu : il était divisé en quatre chants qui traitaient séparément des divers objets que j'offre aujourd'hui réunis dans un seul.

L'ouvrage était presque entièrement terminé ; mais, plein d'une trop juste défiance, j'attendais du temps et de mes amis les conseils qui devaient m'aider à le rendre moins indigne des regards du public. Cependant M. Delille fit paraître son *Homme des Champs*, et je vis qu'une partie des objets décrits dans mon poème, l'était aussi dans le sien, avec toute la différence de talent qu'on peut supposer, mais quelquefois aussi avec un rapport très-sensible d'idées, d'images, et même d'expressions.

Mon amour-propre fut flatté, mais en même temps très-alarmé de ces rencontres. Je pouvais facilement constater que mon poème avait été fait bien avant que *l'Homme des Champs*

me fût connu, et qu'ainsi tous les passages où j'avais le bonheur de me rapprocher de notre illustre poète étaient bien ma propriété. Mais à quoi m'eût servi cette réclamation? à prouver ce que personne, je crois, n'eût mis en doute, que je n'avais pas affronté volontairement une si redoutable concurrence; mais il ne m'en était pas moins impossible de la soutenir. Je pris donc le parti de sacrifier tous ces passages, les meilleurs de mon poème peut-être, puisqu'ils avaient quelque ressemblance avec ceux où M. Delille traitait les mêmes sujets.

Un peu découragé par ce sacrifice sans gloire fait à la nécessité, je laissai là mon ouvrage pendant long-temps, sans réparer le désordre causé par les nombreuses suppressions que j'avais faites, ni chercher dans mon sujet de nouvelles ressources pour y suppléer. Ces délais me furent encore une fois funestes. M. Delille, qui avait déjà étendu si loin ses conquêtes dans le domaine de la poésie pittoresque, finit par l'envahir tout entier, en publiant successivement ses deux poèmes de *l'Imagination* et des *Trois règnes de la Nature*. Mes petites possessions s'étaient encore trouvées sous les pas du vainqueur, et avaient été encore ravagées par

lui. Je fus réduit à ce coin de terre, à ce petit champ où j'ai recueilli et rassemblé, de mon mieux, les faibles débris de ma fortune poétique. Ne pouvant cependant pas pousser la résignation jusqu'à ne tirer aucun parti de tout ce que je n'ai pu faire entrer dans le cadre si rétréci de mon poème actuel, je me suis décidé à en reporter une partie dans les notes. Je prie les lecteurs de croire qu'en leur racontant les petites vicissitudes de mon ouvrage, je n'ai point eu la prétention de les intéresser; j'ai voulu seulement m'excuser auprès d'eux de ce que j'avais si peu de chose à leur offrir.

Cet ouvrage qui, par le titre, semble se rapprocher de plusieurs autres grandes compositions poétiques, s'en écarte véritablement par le sujet. Ce n'est point l'art d'embellir à grands frais une vaste propriété, et de tourmenter la nature pour lui donner un air de liberté. C'est encore moins l'art d'exploiter les trésors de la terre, et de contraindre les champs à payer avec usure les durs travaux du cultivateur. Je m'adresse seulement à l'homme éclairé et sensible, modeste dans sa fortune et dans ses vœux, qui, possesseur d'une petite maison de campagne, échappe de temps en temps au fracas de la ville

pour aller respirer la santé dans un air pur et balsamique, et se délasser de la fatigue des affaires ou des agitations du monde en poussant la bêche et en portant l'arrosoir. J'essaie de lui enseigner comment, sans peine et sans dépense, il peut orner son asile champêtre, assurer et conserver les doux produits que son jardin doit à sa table, et se créer pour chaque instant du jour des occupations qui seront toutes des plaisirs. Enfin, je trace le plan de sa maison et de son colombier; je marque la place des réduits frais qui devront recéler son vin et ses desserts, et je dessine son petit jardin, à la fois potager, verger et parterre, où j'entremêle les légumes aux fleurs, et les arbres qui fourniront du fruit à ceux qui donneront de l'ombrage.

J'ai tâché que cette aimable variété, qui n'est pas du désordre, fût l'image même de mon poème. Dans un seul chant, je ne pouvais guère encourir le reproche d'avoir fait une distribution vicieuse, pourvu que je ne confondisse point ensemble, ou que je ne misse point à la suite les uns des autres, des objets de nature trop différente. J'ai cru devoir tenir à peu près la même marche que tiendrait mon propriétaire, si, surpris par un ami dans son petit domaine,

il voulait lui montrer successivement toutes les parties qui le composent. Il ne se piquerait point sans doute, dans cette revue, de suivre exactement les rapports d'analogie ou les degrés d'importance. Il prendrait le premier sentier qui s'offrirait à lui; et, se laissant aller à ses molles sinuosités jusqu'à ce qu'un autre sentier vînt détourner ses pas, il indiquerait à droite et à gauche les objets placés sur son passage, sans s'embarrasser de revenir quelquefois sur les mêmes traces, et d'allonger un peu son chemin.

On ne trouvera point d'épisodes dans ce petit poème, si par ce mot on entend le récit d'une action qui se rattache plus ou moins au sujet, par la nature des personnages ou celle des impressions. Les épisodes ont été heureusement imaginés pour rompre la monotonie du genre didactique, et en corriger l'aridité. L'homme seul anime véritablement la nature; et, dans les poèmes qui la décrivent, comme dans les paysages qui la représentent, il faut presque nécessairement des figures. Mais cet ouvrage a si peu d'étendue qu'un épisode ne saurait y trouver place, ou bien l'accessoire l'emporterait sur le principal. J'ai pensé qu'un seul chant, qui n'a guère plus de neuf cents vers, serait suffisam-

ment vivifié, si je l'ose dire ainsi, par la présence continuelle du propriétaire, que je ne sépare jamais de sa propriété, et par celle des amis qui viennent partager ses soins domestiques et ses plaisirs champêtres. Du reste, on verra que je ne me suis interdit aucune des ressources que mon sujet m'a paru amener naturellement.

Je ne dirai qu'un mot du rhythme que j'ai cru devoir adopter. L'alexandrin est naturellement grave et pompeux. Partout ailleurs que dans le poème comique, il est assujetti à ces lois d'une étiquette uniforme et sévère qui rendent la grandeur imposante en lui donnant des chaînes et de l'ennui. Pour lui, la simplicité est presque de la négligence, et l'aimable liberté un oubli dangereux des bienséances. Tout enjambement lui est interdit, et il n'enfreint jamais la loi de la césure sans risquer de se compromettre. Il en est autrement du vers de dix syllabes. Ce vers, *né gaulois*, comme le rondeau, a comme lui *la naïveté* en partage *. C'est lui que Marot, Saint-Gelais et presque tous les fondateurs de notre poésie ont employé de préférence, et il

* Le rondeau né gaulois a la naïveté.
BOILEAU, *Art poétique*.

est resté presque seul en possession du conte et de l'épigramme. Par la variété de coupe dont il est susceptible, par cette aisance, cette diversité de tons qui lui est si familière, il m'a paru convenir mieux que le grand vers à l'élégance modeste et à la démarche facile de la muse champêtre. D'ailleurs, il n'est pas d'effet poétique auquel il ne puisse atteindre.

A propos d'un ouvrage si peu étendu, je ne me donnerai point le ridicule de disserter gravement sur le poème didactique, et d'en établir ici les lois. Ces lois très-simples, écrites dans vingt ouvrages de critique littéraire, et mieux tracées encore dans les bons modèles du genre, n'ont pas besoin d'être rappelées. Je m'y suis conformé autant que je l'ai pu : si j'avais eu le malheur de m'en trop écarter, j'essaierais en vain de justifier ma faute.

On a vu le temps où chaque auteur faisait une poétique pour son ouvrage ; la mode en est passée, et le public n'est plus la dupe de toutes ces apologies orgueilleusement rédigées en forme de traité.

Je me garderai bien aussi d'agiter la question tant rebattue dont la poésie descriptive a été l'objet ; question qui, comme beaucoup d'au-

tres, pourrait bien n'être qu'un malentendu. Ce genre descriptif, dont on fait tant de bruit, serait-il un genre de poésie inconnu aux anciens et récemment découvert? je ne le pense pas. Peindre, ou, si l'on veut, *décrire*, a toujours été une des attributions essentielles de la poésie; et il est même des genres où la description domine, tels que le didactique appliqué à la culture ou à l'ornement de la terre : les *Géorgiques* et les *Jardins* en sont la preuve.

Mais ce qui n'est qu'un moyen ne doit pas être une fin, c'est-à-dire qu'il ne faut pas décrire sans cesse, décrire pour décrire, et sans autre but que d'entasser dans un poème des peintures minutieuses de tous les phénomènes et de tous les produits de la nature ou des arts. Il faut que ces peintures, sagement distribuées, n'aient pas seulement le stérile mérite de la difficulté vaincue; mais qu'elles se lient à quelque objet d'instruction, qu'il s'y mêle d'utiles préceptes, quelquefois des traits de morale ou de sentiment, et surtout que d'heureux épisodes, en délassant le lecteur de la continuité des descriptions, tendent à éclairer sa raison ou à émouvoir son cœur. Un poème ainsi conçu, ainsi exécuté, quel qu'en soit le sujet, rentre

naturellement dans le genre didactique, le plus vaste de tous peut-être, et il n'est pas besoin d'un nouveau mot pour le qualifier. Les partisans et les adversaires du genre appelé descriptif s'accordent tous sur le point vraiment essentiel, puisque les uns et les autres condamnent l'abus de la description. Il semblerait, d'après cela, que rien ne dût plus les diviser. Mais tel est le danger de ces questions oiseuses qui roulent sur un vain mot plutôt que sur une chose réelle : on dispute d'autant plus qu'on a moins sujet de disputer. Chacun, s'imaginant avoir saisi le véritable point d'une difficulté qui n'existe pas, la renouvelle, et souvent la redouble, en s'efforçant de la résoudre; et moi-même ici, qui fais la leçon aux autres, je me trouve engagé, sans m'en être aperçu, dans une discussion dont j'avais promis de ne point me mêler.

Il est une promesse que je tiendrai mieux, c'est celle de ne point m'ériger en arbitre du talent et en distributeur de la gloire envers ceux dont les pas ont parcouru avec honneur la carrière où j'essaie les miens. Palémon, simple pâtre, pris pour juge entre Ménalque et Damète, deux bergers qui excellaient dans

l'art du chant, se défendit de prononcer dans une cause dont l'importance excédait sa capacité. J'ai bien plus raison que lui de dire :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

VIRGILE, 3e églogue.

J'ai long-temps retenu ce petit poème, et peut-être me suis-je encore trop hâté de le laisser paraître. Ce n'est qu'en tremblant que je l'ai exposé aux regards du public : heureux qu'il ait daigné y trouver un sentiment vrai des charmes de la campagne, revêtu quelquefois d'une expression qui n'en défigure pas tout à fait l'image!

J'ai fait presque tous mes vers aux lieux mêmes que je décris : c'est aussi là que je voudrais qu'ils fussent lus. Le séjour des champs dispose à l'indulgence. Où l'âme est doucement émue, l'esprit se montre peu sévère. D'ailleurs, si quelque fidélité brille dans mes peintures, c'est en présence même des objets qui m'ont servi de modèle qu'on appréciera le mieux ce genre de mérite, celui de tous que j'ai le plus recherché, et le seul aussi, peut-être, qui se fasse remarquer dans mon ouvrage. Quant à ceux qui me liront à la ville, puisse la

douceur de leurs souvenirs, de leurs regrets et de leurs vœux prêter à mes vers un peu de ce charme qui leur manque!

Tous les journaux, en rendant compte des premières éditions de la *Maison des Champs*, me reprochèrent d'avoir resserré en un seul chant ce poème, qui dans l'origine en avait quatre, et l'on parut désirer que je lui rendisse son étendue première. Ce reproche, ce désir, ont flatté mon amour-propre, mais ne l'ont point aveuglé. J'ai dit les raisons qui m'avaient déterminé à renfermer mon sujet dans des bornes si étroites; et le succès qu'a obtenu mon ouvrage, loin de les affaiblir, les a fortifiées. On a pu lire sans ennui un petit poème qui n'a guère plus de neuf cents vers, et qui retrace avec quelque vérité des objets riants et des impressions douces. Mais qui pourrait m'assurer que cette même peinture, trois ou quatre fois plus étendue, ne rebuterait pas des lecteurs déjà rassasiés de descriptions champêtres?

L'art n'a pas le même privilége que la nature: celle-ci, toujours la même, paraît toujours variée, toujours nouvelle; l'autre ne peut pas impunément se répéter dans ses ouvrages. Aux corrections près (et elles sont nombreuses dans

cette dernière édition), je laisse donc ce poème dans l'état où le public a daigné l'accueillir. Je ne veux point tenter de nouveau ses bontés pour une même production qui pourrait en devenir moins digne, si je consentais à l'étendre.

LA MAISON
DES CHAMPS.

L'hiver a fui (1); la verdure nouvelle
Déjà s'étend et couvre les buissons.
Déjà le fleuve où dormaient les glaçons
D'une eau rapide entoure la nacelle;
Et sur ses bords, où naissent les gazons,
J'ai vu voler la première hirondelle.

Ah! lorsque enfin le ciel sur nos climats
Verse un jour pur et des nuits sans frimas,
Qui n'aime à voir, vers son humble ermitage,
L'ami des champs, en habit de voyage,
S'acheminer un Virgile à la main!
Combien de fois son œil, sur le chemin,
Cherche à saisir, à travers le feuillage,
Dans la vapeur qu'enfante le matin,
De son logis le faîte encor lointain,
Le toit, les murs, et jusqu'à la fumée
Qui dans les airs, en colonne animée,
Monte et se mêle au nuage flottant!

Comme il s'arrête, attentif, écoutant
De son vieux chien la voix accoutumée!
Et quel plaisir lorsque, frappant ses yeux,
De près enfin la maison se découvre,
Et qu'il entend, de la porte qui s'ouvre
Crier les gonds long-temps silencieux!

Vous que séduit cette image naïve,
Et qui déjà, sur la foi de mes chants,
Cherchez un site où votre main hâtive
Puisse établir vos pénates des champs,
Combien de soins n'avez-vous pas à prendre!
Pour mieux choisir, ne craignez pas d'attendre.
N'imitez pas l'acquéreur empressé
Qui, rejetant tout délai salutaire,
Pour l'acheter, n'examine sa terre
Que sur un plan au lavis bien tracé.
Vous, aux champs même, allez d'abord connaître
Quel est le sol, quel est l'aspect joyeux
Où vous placez votre réduit champêtre.
Là, dans le choix et du site et des lieux,
Que chaque objet vous éclaire et vous guide.
Voyez-vous naître une source limpide?
Suivez ses bords; consultez de ses eaux
La marche lente ou la course rapide.
Des bois, plus loin, sur le flanc des coteaux,
Font-ils mouvoir leurs ondoyants rideaux?
Visitez-les; et, quand le sombre automne

Jette sur eux sa teinte monotone ;
Quand l'ouragan dans les airs déchaîné
Frappe des bois la voûte moins obscure ;
Si leur feuillage, à lutter obstiné,
Seul, au milieu du deuil de la nature,
Conserve encore un reste de verdure ;
Voilà le sol qui vous est destiné.

Mais, soit que l'eau sur les bords qu'elle arrose
En filets purs ait appris à courir ;
Soit qu'en un lac où ses flots vont mourir,
Son indolence à loisir se repose,
Ou que, roulant de la cime des monts,
De chute en chute elle tombe aux vallons ;
A tous ces lieux, oh ! combien je préfère
Le sol fécond que baigne une rivière,
Surtout les bords où le fleuve onduleux
Étend ses bras mollement anguleux,
Descend, revient où son attrait le guide,
Descend encor, puis, égarant ses eaux,
Court enlacer les villes, les hameaux
Dans les longs plis de son écharpe humide !

Eh ! qui ne sait quels plaisirs, quels secours
Nous peut offrir la rivière en son cours !
Voyez quel art, sur sa route féconde,
A disposé ces abris toujours frais
Pour vos pêcheurs, ces moulins pour Cérès.

Tantôt l'écluse y fait gronder son onde ;
Tantôt, coulant dans une paix profonde,
Un lit plus doux la reçoit, et son sein
Se change en golfe, en limpide bassin
Où la pudeur, qu'un jour sombre rassure,
Vient en secret dénouer sa ceinture.
Là, c'est un pont qui, de son dos voûté,
Tient embrassés l'un et l'autre rivage.
Plus loin un bac, dans sa mobilité,
D'un bord à l'autre ouvre un fréquent passage,
Unit entre eux deux hameaux séparés ;
Et, promenant leur moisson, leur vendange,
Entre ces bords l'un vers l'autre attirés
Des fruits du sol favorise l'échange.

Consultez donc, pour fixer votre choix,
L'aspect des eaux, la verdure des bois.
Étudiez leur fidèle harmonie.
Du site même évoquez le génie ;
Demandez-lui quels aspects attachants
Autour de vous, dans leur forme imprévue,
Pourront offrir des scènes à vos champs,
Ou préparer des repos à la vue.

Ce choix-là même exige un art secret.
Vous n'irez pas, d'effets sombres avide,
Choisir un sol d'où l'œil ne s'étendrait
Que sur des lieux dont l'aspect intimide,

Sur des vallons par les eaux ravagés,
Des ponts rompus, des rocs pendant en voûte,
Qui, dans la nuit, par la peur allongés,
Du voyageur épouvantent la route.

Que si vos yeux cherchent ces accidents,
Ces murs détruits, ces restes d'édifices,
Qui des fureurs, ou de l'homme, ou du temps,
Gardent encor les noires cicatrices;
Ah! choisissez du moins des monuments
Dont les débris, dont l'aimable vieillesse
Vous attendrisse et jamais ne vous blesse!

Tous ces débris ont leurs enchantements.
Eh! pourquoi fuir leur voisinage austère!
Cette maison qui fut un presbytère;
De cette église ouverte à tous les vents
L'étroit portique, aujourd'hui solitaire,
Mais où parfois un douloureux plaisir
Ramène encor, aux jours du saint loisir,
Le laboureur des campagnes voisines;
Ses murs tombant où la mousse jaunit;
Les vieux vitraux de l'ogive en ruines,
Où l'hirondelle attache en paix son nid;
Jusqu'à ce champ, qui fut un cimetière,
Où, vers le soir, délivré de tout soin,
Quelque orphelin sur une froide pierre

Épanche encor sa douleur, sans témoin :
Vers ces objets quelle est l'âme oppressée
Qui, malgré soi, ne se sent pas poussée !
On songe alors à ses amis perdus (2);
On se peint mieux leur image effacée,
Et sans effroi, vers un temps qui n'est plus,
Le souvenir emporte la pensée.

Nous avons vu nos campagnes long-temps
Se revêtir de pesants édifices,
D'obscurs châteaux où l'œil, même au printemps,
Cherchait en vain les champêtres délices.
On ne voyait que glacis, que créneaux,
Que lourds donjons sortant du sein des eaux,
Que murs épais, offrant partout l'empreinte
De la puissance, ou plutôt de la crainte.
Un effroi vague, une secrète peur
Saisissait l'âme au sein des vastes salles,
Sous les arceaux, dont la froide épaisseur
D'un jour douteux brillait par intervalles.

Tout est changé. L'élégance aujourd'hui
Plaît mieux encor que la magnificence.
Luxe des arts, c'est toi dont l'influence
Jusqu'en nos champs, comme un jour pur, a lui.
D'un autre éclat, d'ornements plus utiles,
Tu vins parer nos agrestes asiles.
Je n'y vois plus ces leviers suspendus ;
Aux mêmes lieux, en volute légère,

La main des arts a ciselé la pierre ;
Et pour toujours aux dieux des champs rendus,
Les noirs bastions, les étroites tourelles,
Des vieux remparts de Bellone chéris,
Des jeux de Mars tous ces abris fidèles
Servent d'asile aux oiseaux de Cypris.
Des châteaux forts, adieu, sombres parures !
Venez, beaux-arts ; sous des formes plus pures
Embellissez le séjour des hameaux.
Mais quoi ! j'entends sur la pierre massive
Grincer la scie et tomber les marteaux ;
L'acier tranchant élague les rameaux
Du châtaignier qui s'allonge en solive ;
La chaux pétille et frémit dans l'eau vive ;
Et le travail, partout portant ses pas,
Sous l'œil du maître agite ses cent bras.

Oh ! si les vers reprenaient leurs prestiges !
Si d'Amphion, sous de profanes doigts,
Le luth pouvait, une seconde fois,
Renouveler ses antiques prodiges,
Vous me verriez, par des accords puissants,
Faire mouvoir ses blocs obéissants ;
En voûte épaisse, en pilastre docile,
Courber la pierre ou façonner l'argile ;
Et sur le sol attentif à ma voix,
Du caveau frais jusqu'aux flèches des toits,
Au bruit des vers, élever votre asile.

Mais, puisqu'enfin de ces enchantements
L'âge d'or seul a pu voir l'heureux temps;
Puisque le marbre, ou la brique, ou la pierre,
Rebelle au luth, n'obéit qu'à l'équerre,
Sachez du moins quels embellissements,
Pour les besoins, pour les plaisirs du maître,
Vont décorer votre maison champêtre.

Il est un art de disposer les lieux
Pour plaire au goût et pour charmer les yeux.
J'aime un verger qui, simple en sa parure,
Soigné sans luxe et sans richesse orné,
S'offre à mes yeux de ses fruits couronné.
Je veux aussi qu'une source d'eau pure,
De ses canaux égarant les détours,
Le rafraîchisse et le baigne en son cours.
Que si j'avais encor le choix du site,
Dans son chemin, pour mieux diriger l'eau,
J'adopterais la pente d'un coteau
Que le soleil assidûment visite.
L'humble églantier, le modeste sureau,
D'un mur vivace entourant ce tableau,
De mes états fixeraient la limite.
Là, mes travaux, mes jeux et mes loisirs,
De fleurs en fruits, d'espoir en jouissance,
Promèneraient mes volages désirs.
Tels sont les biens que Pomone dispense (3) :

Jouissez-en ; mais, sage en vos plaisirs,
N'imitez pas ce campagnard farouche,
Jaloux de Flore et jaloux des zéphyrs,
Qui, sur les fruits cultivés pour sa bouche,
Avec effroi verrait porter la main,
Et pour lui seul possédant un jardin,
Aux yeux de tous graverait à l'entrée :
Soyez Argus, mais non pas Briarée [1].
Vous, empêchez un plus triste larcin.
Que sur vos fruits la livide chenille
N'ose jamais promener son venin.
Au berceau même atttaquez sa famille ;
Et, dans l'hiver, quand l'arbre dépouillé
N'offre à vos yeux qu'une froide ramée,
Au pied du tronc que la paille allumée,
Jusqu'au sommet par l'insecte souillé,
Monte et s'élève en épaisse fumée.
L'insecte impur en pelotons nombreux
S'entasse, roule, et, tout noirci de feux,
Tombe à travers la vapeur enflammée.
Le moineau seul, à vos fruits les plus doux,
Impunément peut déclarer la guerre.
Il rit du piége, et, d'une aile légère,
Fuit en bravant votre impuissant courroux.
Il est pourtant une ruse en usage

[1] *On lit sur la porte d'entrée de plusieurs parterres des jardins d'Angleterre et de Hollande, cette inscription latine : **Argus esto, sed non Briareus.***

Qui, loin des fruits dans leur maturité,
Chasse parfois ce voleur effronté :
Éprouvez-la; qu'au travers du feuillage
Un long fantôme, habillé de lambeaux,
Lève la tête, et, du sein des rameaux,
De vos vergers sentinelle assidue,
Tout à l'entour semble porter la vue.
Trompé d'abord par ce faux surveillant,
L'oiseau s'abstient d'un larcin difficile;
Mais l'erreur cesse, et bientôt, moins tremblant,
Vous le verrez frapper d'un bec agile
Le fruit que garde un géant immobile,
Puis revenir et, vainqueur insolent,
S'aller percher sur le spectre inutile.

Tous ces voleurs, qui se nuisent entre eux,
Dans le verger font un faible dommage.
Pomone encor survit à leur outrage.
N'y portez point un œil trop rigoureux.
Ces fruits charmants, ces reinettes dorées,
Ces apis frais, et mille autres, couverts
De tissus d'or ou de robes pourprées,
Viendront peut-être, au milieu des hivers,
De leur présence égayer vos desserts.
Qu'ils soient cueillis par une main prudente;
Et, si l'insecte à la vrille mordante
De leurs tissus n'a point souillé l'éclat,
Près de la salle aux repas consacrée,

Réservez-leur un abri délicat.
Là, sur la mousse en tapis préparée,
Que chaque fruit, dans sa cage rangé,
Loin de tout vent, ne reçoive qu'à peine
Un faible jour avec art ménagé.
Dans ce réduit Pomone est encor reine.
Qu'il soit par vous fréquemment visité;
Sur chaque fruit que votre œil se promène,
Et, pour juger de sa maturité,
Sans le blesser que votre main le presse.
Si le fruit cède au doigt judicieux,
Si, plein de sucs dans sa saine vieillesse,
Il flatte encore l'odorat et les yeux,
Qu'il soit admis dans vos festins joyeux.
On l'y revoit comme un hôte agréable
Qui, pour l'hiver, se serait absenté,
Et qui soudain, près de vous transporté,
Inattendu vous surprendrait à table.

A vos oiseaux, que loin de vos vergers,
Loin de vos fruits ma prévoyance exile,
On peut offrir un autre domicile
Pour eux commode et pour vous sans dangers;
Et, si l'hymen vous a donné des filles,
Ah! laissez-les de ces hôtes légers
Civiliser les sauvages familles.
Que le laiton, en réseaux façonné,
Sans chasser l'air, ferme chaque passage

Au prisonnier de l'obstacle étonné ;
Qu'un ruisseau pur, de son cours détourné,
Vienne en jouant s'offrir à leur usage.
Et qu'un jeune arbre à leurs jeux destiné (4),
Dans la volière étendant son feuillage,
Trompe ou du moins pare leur esclavage.

Vous cependant, plus sage en vos projets,
Réunissez ces hôtes des forêts,
De nos cités peuplades passagères,
Qui, voyageant en cohortes légères,
Du colombier vont blanchir les sommets.
Eh ! qui pourrait, d'un œil d'indifférence,
Voir s'établir ces ménages heureux !
Qui n'envîrait leur paisible indolence,
Leur chaste hymen, leurs caresses, leurs jeux,
Leurs nuits d'amour et leurs jours d'innocence !

Préparez donc un logement pour eux.
Qu'une tourelle, à vingt pieds de la terre,
Près d'une source aux bords silencieux,
Ouvre aux pigeons son dôme solitaire.
Que par le toit un jour pur introduit
D'un rayon faible éclaire ce réduit ;
Et que l'enceinte, au repos consacrée,
Dans ses détails présente tour à tour
Pour les repas la graine préparée,
L'eau pour la soif, et des nids pour l'amour.

A ces tableaux d'un bonheur sans nuages
J'opposerais de moins douces images.
Je placerais, par un contraste heureux,
Le coq si fier près du pigeon timide.
Amant jaloux, et monarque intrépide,
Si d'un rival l'aspect frappait ses yeux,
Vous le verriez, athlète furieux,
Lui déclarer une guerre mortelle.
A ses côtés son cortége fidèle,
De ce combat inquiet spectateur,
Allume encor sa haine et sa valeur.
Triomphe-t-il : Dieu ! quel transport éclate !
Il fait flotter son casque d'écarlate ;
D'un rouge obscur son œil s'est coloré ;
Son bec sanglant proclame sa victoire ;
Je vois s'enfler son plumage doré,
Et chaque plume a tressailli de gloire.
Est-il vaincu : muet, abandonné,
Objet de haine, il court dans la retraite,
Loin du sérail, en sultan détrôné,
Pleurer sa honte et cacher sa défaite.

Cet appareil de gloire et de revers,
Au pied du toit où le pigeon respire ;
Ces cris guerriers se mêlant, dans les airs,
Avec la voix de l'oiseau qui soupire ;
Là, les combats, l'ambition, l'orgueil ;

Ici, l'amour, que rien ne désenchante ;
Ce double aspect que rapproche votre œil,
Du colombier rend la paix plus touchante.

D'autres oiseaux, navigateurs joyeux,
De vos ruisseaux, de vos frais marécages,
Aiment-ils mieux côtoyer les rivages :
Qu'un étang s'ouvre à leurs goûts, à leurs jeux.
Que le canard, dans ses flots paresseux,
Baigne l'émail de son aile éclatante ;
Et que le cygne au plumage argenté,
Dans l'Eurotas se croyant transporté,
Frémisse encor sur Léda palpitante.

Tout est plaisir, tout est spectacle aux champs ;
Et, si Virgile, en ses accords touchants,
Vous invitait aux doux soins d'Aristée ;
De ses récits l'âme encore enchantée,
Plein de ses vers, et non de ses leçons,
Cherchez des lieux où les froids aquilons
N'osent jamais, par un souffle funeste,
Ravir aux fleurs cette manne céleste
Qui de l'abeille entretient les travaux.
Qu'une fontaine y laisse errer ses eaux.
Qu'un saule vert, planté sur le rivage,
Offre à l'abeille un refuge, un ombrage,
Surtout un mets dans ses jeunes rameaux.
De ces tilleuls fuyez le voisinage,

Craignez ces ifs, abattez ces cyprès.
Mais faites grâce à l'olivier sauvage ;
L'abeille y trouve un asile plus frais,
Et tous les arts sont amis de la paix.
Du mélilot soignez aussi la plante.
Point de mépris; un brin d'herbe nous sert.
Placez auprès la mélisse odorante,
Le serpolet, le persil toujours vert,
La sauge pâle et les touffes de menthe
Dont la racine aime une onde dormante.

Vous le savez, sur l'abeille, en ses jeux,
La fable étend son voile ingénieux.
Au mont Ida, les cymbales bruyantes
Qu'accompagnait le cri des corybantes,
Si l'on en croit ses mensonges heureux,
Ont attiré des essaims plus nombreux.
Cette imposture est un droit de la fable.
Vous n'irez pas, la cymbale à la main,
Frapper les airs de cris poussés en vain.
L'abeille rit de ce bruit formidable.
Mais elle suit le parfum de vos fleurs ;
Elle s'abat sur la rose vermeille,
Et de Narcisse aime à pomper les pleurs.
Caressez donc, pour attirer l'abeille,
Mon odorat, sans blesser mon oreille.

Son logement se forme à peu de frais.

En dôme simple, en modeste édifice,
Que sous vos doigts la paille s'arrondisse.
Le liége donne un abri plus épais :
A vos desseins il est aussi propice ;
Mais point de luxe ; évitez les essais ;
Le travail dort au milieu d'un palais.
Quand la tempête, à la voix furibonde,
Bat les échos de ses longs sifflements,
Et fait voler la feuille vagabonde,
L'essaim, chassé par l'orage qui gronde,
Se réfugie en ses retranchements.
Mais que le ciel, dégagé de nuages,
D'un jour plus doux donne de sûrs présages,
Rendue alors à ses joyeux penchants,
La ruche entière a regagné les champs.
Suivez-les donc en ces courses volages.
Surprenez-les sur le safran doré,
Sur le narcisse encor décoloré,
Sur chaque fleur par leur instinct choisie ;
Vous les verrez s'y gorger d'ambroisie (5).

Ainsi déjà tout s'anime à vos yeux ;
D'oiseaux féconds, d'hôtes industrieux,
De toutes parts s'embellit votre asile.
Mais, en l'ornant, n'oubliez rien d'utile.
Qu'un vert buisson, de la ruche au jardin,
Par un sentier vous ramène soudain.
N'y placez point la grenade sanglante,

La pomme d'or qui perdit Atalante;
Trop de richesse entraîne trop de soins.
Avant vos goûts, consultez vos besoins.
Oh! si j'étais aux champs de Parthénope,
Lieux embellis par un ciel toujours pur,
Bords fortunés que de ses flots d'azur,
Par trois côtés, Amphitrite enveloppe;
L'olive en fleurs se riant des hivers,
De l'oranger la dépouille opulente,
Le limon frais, la figue succulente,
De leurs parfums embaumeraient mes vers!

Mais aux jardins où règne l'abondance
Il faut laisser ces arbres délicats,
Ces plants frileux qui, même en nos climats,
Du ciel natal regrettent l'influence.
Vous, prodiguez sur des lits de terreau
Du potager la richesse plus sûre:
Du pois en fleur étayez la parure;
Baignez la fève amoureuse de l'eau;
Alignez bien ces rangs de chicorées,
Des feux du jour à peine colorées;
Plantez ces fruits d'une double saison,
Ce chou qui change et de forme et de nom,
Et qu'on peut voir en hiver, en automne,
Blanchi par Flore, arrondi par Pomone.
Et si du buis les festons réguliers
Envahissaient le potager fertile,

Déracinez leur verdure inutile.
Au lieu de buis, montrez-moi des fraisiers.
D'un fruit charmant leur tige revêtue
De sa liane entoure la laitue,
Et souvent même apporte à l'odorat
De l'ananas le parfum délicat (6).

Plus loin, pour Flore est-il un coin propice:
Ménagez-lui cet agréable hospice.
Mais redoutez votre goût novateur :
Il est un sol qui sied à chaque fleur.
Loin de ce sol, en vain la jeune plante
Du dieu du jour fixerait les regards;
L'onde la baigne en vain de toutes parts;
Sa tige boit une sève impuissante.
Connaissez donc, étudiez long-temps
Des lieux divers les effets différents,
Et n'allez point aux rives de la Seine
Livrer la plante ou confier la graine
Que la Dwina voit naître en ses roseaux,
Ou que le Nil abreuva de ses eaux.
Qu'est-il besoin de richesse étrangère?
Voyez ces fleurs, ces plants, ces végétaux,
Qui dans nos bois s'enlacent en berceaux!
Qu'aux plants lointains votre goût les préfère.
Dans vos jardins courbez-les en bosquet.
Que le lilas vienne en grappe, en bouquet,
Y balancer sa tige parfumée;

Du seringa respirez-y la fleur
Sur les rameaux en étoiles semée,
Et que leur cime, agitant sa fraîcheur,
Sur vos gazons verse une ombre embaumée.

Mais d'autres fleurs implorent un soutien ;
Secourez-les. En son esser volage,
Le chèvrefeuille, aidé par un lien,
Monte, s'attache, et s'enlace au treillage.
Sous votre doigt, instruit à le plier,
L'œillet plus humble assujettit sa tige
Au frêle appui que sa faiblesse exige ;
Et sous l'abri du mur hospitalier,
Le jasmin blanc, qu'un fil savant dirige,
De jets nombreux enrichit l'espalier.
Sans ces secours, moins vivace, moins fière,
La clématite, oubliant sa blancheur (7),
Baisse la tête, et perd dans la poussière
De ses bouquets l'odorante fraîcheur.
Mais qu'un arbuste, un branchage, une plante,
Prête à sa tige un tutélaire appui ;
Moins triste alors, la fleur convalescente
Et se soulève et s'étend jusqu'à lui,
Et de ses bras l'enveloppe et le presse.
Emblème heureux des vertus d'un bon cœur,
C'est un soutien qui s'offre à la faiblesse,
C'est la pitié s'attachant au malheur.

A ces bouquets qui couvrent le treillage,
Ne mêlez point d'ornement étranger.
Au sein des champs, pourquoi m'offrir l'image
Même du Dieu qui doit les protéger?
Otez encor tous ces vases stériles,
Creusés par l'art pour ne rien contenir;
Tous ces piliers, ces socles inutiles,
Dressés dans l'air pour ne rien soutenir.
Ce marbre en vain m'offre les traits de Flore;
Dans vos bouquets je la vois mieux encore.
Je veux des fleurs et non des monuments.
Prodiguez donc ces simples ornements:
Aux feux du jour exposez l'hyacinthe.
Phébus plaignant le trépas malheureux
Du bel enfant, victime de ses jeux,
Sur cette fleur, où vit encor sa plainte,
Lance toujours des regards amoureux.
A ses côtés j'aime à voir la jonquille;
Le même sol convient à toutes deux.
Mais fuyez l'onde, et qu'un tuf sablonneux
De vos oignons nourrisse la famille.
En vain Narcisse, épris de sa beauté,
Se penchera vers cette eau fugitive;
Résistez-lui; bientôt la fleur plus vive
Approuvera votre sévérité.
Qu'un sol plus chaud, préparé dès l'automne,
Aide à fleurir la craintive anémone;

Et que l'acier, prudemment gouverné,
Coupe soudain son feuillage fané.

Il est des soins qu'on doit à leur enfance ;
Connaissez-les. Le démon des hivers,
Du tiède avril redoutant l'influence,
Souvent, la nuit, revient, glace les airs,
Saisit la sève, et sans pitié dévore
Les jeunes fleurs qui s'empressaient d'éclore.
A ces combats souvent renouvelés
N'exposez point leur inexpérience,
Et que la serre, où vous les rassemblez,
S'oppose encore à leur impatience.
Vous attendrez qu'éloignant tout danger,
Le soleil donne un feu moins passager ;
Et même alors, soigneux de leur jeunesse,
Que chaque soir un tissu de roseaux,
Du froid des nuits défendant leur faiblesse,
Soit étendu sur leurs tendres rameaux.

Sur les amours des zéphyrs et des roses
L'antiquité trop long-temps sut mentir.
Quittons la fable et ses métamorphoses ;
Rompons l'hymen de Flore et de Zéphyr ;
Et, de dépit dût en pleurer l'Aurore,
Que, libre enfin de fabuleux atours,
Mon vers fidèle à vos yeux fasse éclore
L'hymen des fleurs et leurs chastes amours.

Le même Dieu qui plaça dans nos âmes
Ces doux rapports des deux sexes entre eux,
Ces vifs désirs, ces amoureuses flammes,
Du cœur de l'homme aliments dangereux,
Du même feu sut animer la plante.
Ainsi que nous, sa jeunesse bouillante
A des penchants, des besoins, des désirs,
Des nœuds secrets, d'ineffables plaisirs;
Et, du printemps quand la sève l'inonde,
L'amour la brûle et l'hymen la féconde.

Mais de ce peuple étudions les mœurs.
Il est d'abord une tribu de fleurs (8),
De la nature admirable caprice,
Qui, résidant sur un même calice,
D'un double sexe y goûtent les douceurs;
Et, s'unissant en couple inséparable,
Dans les plaisirs de ce lien charmant,
A chaque hymen, réalisent la fable
De Salmacis et de son jeune amant.
Une autre habite une tige commune (9);
Mais des rameaux l'intervalle jaloux
Vient séparer les vierges des époux.
Une autre enfin, pleurant son infortune (10)
Qui la condamne à l'absence, aux regrets,
Voit, loin des fleurs où l'amante respire,
Naître la tige où son amant soupire.
De leur hymen pénétrez les secrets :

Dès que la fleur, dont l'œil suit les progrès (11),
A déployé sa fraîche adolescence,
(O de l'instinct effet prodigieux!)
Soudain l'amant, qu'irrite encor l'absence,
Confie aux vents ses filtres amoureux;
De ses parfums, de ses sucs savoureux,
Flatte de loin son amante nouvelle;
Charme ses sens, et, se courbant sur elle,
Jusqu'en son sein qui s'ouvre avec transport
Laisse jaillir sa poussière brûlante.
La jeune épouse, interdite, tremblante,
Sur son bonheur se recueille et s'endort;
Et, déployant son plus riche pétale,
Pour en couvrir le dépôt de l'amour,
Mère en espoir, sur son sein, tout le jour,
Laisse flotter la robe nuptiale.

De leur hymen si vous trompiez les feux;
Si votre main, par une loi cruelle,
Sur d'autres bords, loin du plant amoureux,
Osait porter la plante maternelle,
Vous la verriez, victime de vos jeux,
S'y dessécher dans un mortel veuvage.
Près d'elle en vain mille plants étrangers
Courbent leur cime, inclinent leur feuillage:
Indifférente à leurs soins passagers,
La triste fleur en son deuil solitaire
Repousserait leur caresse adultère.

Mais si les vents, propices à ses feux,
Jusqu'à son sein, par une heureuse haleine,
Du jeune époux, exilé de ces lieux,
Faisaient voler la poussière lointaine;
Son sein flétri par la stérilité,
S'ouvrant encore à la maternité,
Dans l'air brûlant qui la frappe au passage,
Respirerait l'amour, la volupté,
Et saisirait, dans ce vague nuage,
Le germe errant de la fécondité.

Ainsi les fleurs, amusement du sage,
Dans tous les temps, à la ville, au village,
Charment ses goûts, occupent ses loisirs.
Là, point d'ingrat qui trompe son attente,
Point de méchant qui nuise à ses désirs,
Point d'envieux que sa fortune tente,
Point de remords qui suive ses plaisirs.
De nos jardins les fruits sont la richesse;
A les compter notre œil jaloux s'empresse.
Mais qui pourrait ne pas aimer les fleurs!
L'enfant sourit à leurs vives couleurs;
Avant sa main, son regard les caresse.
De leurs bouquets la pénétrante odeur
Vient ranimer la vieillesse étonnée;
La jeune fille, à l'autel d'hyménée,
En pare encor sa mourante pudeur;
Et de nos arts le luxe imitateur,

Quand de leurs dons se dépouille l'année,
Rend à nos yeux leur prestige enchanteur.

Oui, je le sais, il est une autre Flore
Que l'art fit naître et que Paris adore ;
Mais on ne voit, dans ses temples trompeurs,
Que feston sec, que guirlande inodore.
Là, quand l'hiver nous livre à ses rigueurs,
Un faux printemps se reproduit sans cesse,
Et, sous les doigts de la jeune prêtresse,
Qui, par son art, ose imiter les fleurs,
Le lin docile en pétale se plisse;
Se frise en feuille ou se creuse en calice.
Sur ces bouquets méconnus des zéphyrs
Un pinceau fin adroitement dépose
L'or du genêt, le carmin de la rose,
Ou de l'iris nuance les saphirs;
Puis on les voit, dans nos folles orgies,
Au sein des bals, loin des feux du soleil,
S'épanouir au rayon des bougies.
L'art peut sourire à leur éclat vermeil ;
Mais sur ces fleurs, que l'art seul fit éclore,
Je cherche en vain les larmes de l'Aurore.

N'envions point aux boudoirs de Paris
Ces faux bouquets dont l'éclat est futile;
Maison des champs, ton luxe est d'être utile.
Bannis encor de tes simples lambris

Ces ornements des salons de la ville,
Ces filets d'or ciselés à grand prix,
Ces lits où flotte une moire incertaine,
Ces vases grecs et ces siéges romains,
Et ces tissus où de savantes mains
En longs tableaux ont nuancé la laine.

Parer ces lieux est ton modeste emploi,
Propreté simple, aimable enchanteresse!
Oui, ton éclat vaut mieux que la richesse;
Tu plais sans elle, elle n'est rien sans toi.
De mon réduit sois l'hôtesse fidèle;
Viens l'embellir. Sous ta soigneuse main,
Plus d'un vieux meuble, objet d'un fier dédain,
Va se vêtir d'une grâce nouvelle.
Lits d'autrefois, dont les amples rideaux
Environnaient des familles entières;
Vastes fauteuils, qui de vos larges dos,
De vos longs bras enveloppiez nos pères,
Meubles bannis par de frivoles lois,
De votre exil revenez à ma voix!

Ainsi, des biens que dédaigne la ville,
J'enrichirais votre champêtre asile.
C'est peu : les arts, le travail et les jeux
Vont mieux l'orner, vont l'enrichir bien mieux.
Mais voulez-vous qu'un attrait plus durable
Vous y retienne, il faut que le plaisir

Y soit utile et le travail aimable ;
Que mille soins n'y viennent point ravir
Le temps au sage et le sage à lui-même ;
Et que la vie, aux heures de loisir,
S'écoule encore en des travaux qu'on aime.
Je ne vois point, autour de vingt châteaux,
S'étendre au loin vos domaines superbes ;
Un pâtre seul peut garder vos troupeaux (12) ;
Un jour suffit à moissonner vos gerbes ;
C'en est assez. Dieu mit sous votre main
Deux grands trésors, l'ordre et l'économie ;
On les augmente en y puisant sans fin.
Voilà les biens où le sage se fie.
Il sait qu'aux champs soi-même il faut tout voir ;
Que chaque jour, chaque matin, chaque heure
Donne une tâche et prescrit un devoir ;
Que le temps fuit, que son emploi demeure,
Et que les jeux, même les plus nouveaux,
Pour mieux nous plaire, ont besoin des travaux.

Mais du dîner la cloche vous appelle ;
Son tintement se prolonge, et soudain
Du fond des cours, du salon, du jardin,
Chaque convive, au rendez-vous fidèle,
Se précipite et s'assied au festin.
Festin frugal ! Le maître, de sa place,
A reconnu les perdreaux de sa chasse,
Le doux melon cultivé de sa main,

Le chasselas détaché de ses treilles,
Les rayons d'or, tribut de ses abeilles,
Le vin du clos et les fruits du jardin (13).

Et du midi si les ardeurs moins vives,
Loin de la table, après un long repas,
Au sein des champs appellent vos convives,
Partez, courez, visitez vos états.
Je suis de l'œil le char lourd et solide;
J'entends hennir sous la flottante bride,
Non ce coursier bouillant, fier, enflammé,
Au feu de Mars, au glaive accoutumé;
Mais l'animal pacifique, timide,
Qui, de Cérès cultivant les sillons,
N'y voit briller que le fer des moissons.
Et même enfin, si l'âne osait paraître,
J'implorerais quelques soins généreux
Pour l'animal, trop avili peut-être,
Qui toujours prêt, toujours utile au maître,
Porte au marché la fermière, les œufs,
Et qui du moins, du coursier qu'il remplace,
N'a point l'orgueil, s'il n'en a pas la grâce.

Mais quel vent chaud vient raser les sillons!
Quelle furie a soufflé sur la terre!
Où fuit ce pâtre? et d'où vient la poussière
Qui sous ses pieds roule en noirs tourbillons?
Sous ces noyers, dont la feuille emportée

Tournoie en l'air par les vents disputée,
Que vient chercher ce chasseur éperdu ?
Et dans la ferme, où l'effroi le devance,
Qui fait ainsi rentrer inattendu
A demi plein le char de l'abondance?
Oh ! de l'orage indice trop certain !
Le voyez-vous s'étendre sur nos têtes ?
Entendez-vous, dans l'horizon lointain,
Ce roulement précurseur des tempêtes?
Fuyons !... Mais quoi ! ce ciel sombre, attristé,
Qui, ce matin, des couleurs de l'aurore
S'embellissait à mon œil enchanté,
Même en son deuil sait m'attacher encore.
Le jour en vain me ravit son flambeau ;
J'attends l'éclair qui, par un feu nouveau,
Allume, éteint et rallume son phare.
J'aime à sentir la tiédeur de cette eau,
Qui du nuage échappe en goutte rare ;
Et si la nue, en long sillon tranchant,
Ouvre son sein, le ferme, l'ouvre encore,
Et, de vos toits tout à coup s'approchant,
Semble y porter l'effrayant météore ;
N'avez-vous pas la flèche de Franklin,
Qui, vers les cieux, s'ouvrant un sûr chemin,
Dresse sa tige, atteint la foudre errante,
Et, de ses feux aussitôt s'emparant,
Du haut du fer où leur flamme serpente,
Guide à vos pieds leur courroux expirant :

Tandis qu'au loin les cloches du village,
Que font mouvoir l'ignorance et la peur,
Vont dans les airs, tout noircis de vapeur,
De leur vain bruit irriter le nuage?

Vous qu'un beau jour, un beau ciel rend joyeux,
D'un autre aspect réjouissez vos yeux.
Voyez : des cieux déjà l'urne est taric ;
L'ombre que chasse un soleil vigoureux
S'est repliée et court dans la prairie;
Déjà d'Iris le ruban vaporeux
Se courbe en arc sous la voûte céleste,
Et, terminant leur promenade agreste,
Vos pèlerins que l'orage a surpris,
De votre toit, caravane modeste,
Le dos mouillé, regagnent les abris.

Naissez alors, délassements du sage,
Jeux des hameaux, voluptés de tout âge!
Mais loin de vous ces mornes tapis verts,
D'or et de dés et de cartons couverts!
Il est des jeux pleins d'un plus doux délire ;
Le vaincu même y rit de ses revers.
C'est là surtout, femmes, qu'est votre empire.
L'une, au clavier qu'interrogent ses doigts,
En rougissant vient marier sa voix ;
L'autre, en un coin, rit d'un air de malice
Sur don Quichotte et son vieux palefroi ;

A ses côtés, le cœur saisi d'effroi,
Une autre pleure en achevant Clarisse.
Là, c'est la tante assise aux petits jeux
Qui, s'entourant de nièces, de neveux,
Sert de mentor à ces têtes mobiles,
Et de conseil dans les cas difficiles.
Enfin plus loin, dans le recueillement,
La plume en main, une sœur, une mère,
Pleurant l'absence ou d'un fils ou d'un frère,
Jusques à lui, dans son éloignement,
Laisse échapper sa plainte involontaire
Sur ses chagrins qu'elle voudrait lui taire,
Craint d'en trop dire; avant de le plier,
D'un mot d'amour charge encor son papier,
Et, se navrant d'une douleur qu'elle aime,
Trompe et le temps, et l'absence, et soi-même.
Telle sans doute, en tes loisirs touchants,
Plus d'une fois la nuit vint te surprendre,
O Sévigné! toi qui sus vivre aux champs,
Qui, loin des cours et dans l'amitié tendre
Trouvas ta gloire et plaças ton bonheur;
Toi qui fus mère et ne fus point auteur!

D'un tel séjour, hélas! combien diffère
Cette campagne à son maître étrangère!
Un fol attrait retient dans nos cités
Les possesseurs de ces lieux enchantés;
Ou si parfois à leur champêtre asile

L'été conduit ces hôtes passagers,
Leur vœu secret y demande la ville,
Sa gaîté fausse et son éclat futile,
Et ses plaisirs et surtout ses dangers;
Et le regret de tous ses biens factices
En lieu d'exil change un lieu de délices.

Ah! pour s'y plaire, il faut porter aux champs
Des goûts plus purs et de plus doux penchants.
C'est ton vieux sol, c'est toi que j'en atteste,
Simple Helvétie. Eh! quelle muse agreste
N'a pas chanté l'azur délicieux
De tes beaux lacs, l'azur de tes beaux cieux;
Tes monts géants, dont la tête allongée
Rayonne au loin de frimas assiégée,
Et sous leurs pieds ces coteaux, ces vallons,
Ces champs aimés de Palès et de Flore,
Où le travail fait germer, fait éclore
L'encens des fleurs parmi l'or des moissons!

Tu les connus, ces riants paysages (14),
Toi dont les vers, aussi purs que ton cœur,
Du frais Limmat vantent les bords sauvages.
Tu côtoyais ses sinueux rivages,
Quand tu chantas l'amant navigateur
Qui, le premier, vers une île étrangère,
Des flots vaincus joyeux dominateur,
Osa guider sa nacelle légère.

Plus loin, ces rocs, ces monts, ces bois déserts
Charmaient ton œil de noirs tableaux avide,
Quand, sous les coups du premier homicide,
Le juste Abel expirait dans tes vers.
Mais c'est surtout vers ces molles prairies,
Sous ces vergers, le long de ce ruisseau,
Que s'égaraient tes vagues rêveries.
Là tu disais les fastes du hameau,
Des vieux bergers les crédules annales
Et le chalet aux mœurs patriarcales,
Et ce beau ciel, ce beau pays, toujours
Cher à l'idylle et propice aux amours.

Mais qu'ai-je dit, ô France! ô ma patrie!
Où sont les lieux, quel est l'heureux climat,
L'heureux séjour qui, dans tout son éclat,
Sur toi l'emporte en mon âme attendrie?
Quel bord lointain, à nos vœux plus soumis,
Au possesseur offre un sol moins rebelle,
Des bois plus frais, plus chers à Philomèle,
Des flots plus purs et des cieux plus amis!

O de Meudon délicieux asile (15),
Champs de St-Maur (16), berceaux de Romainville (17)
Combien de fois, plein du démon des vers,
Dès le matin, m'échappant de la ville,
J'allai rêver sous vos ombrages verts!
J'aimais à voir vers ces riants bocages,

Amants, époux, voyageant deux à deux,
S'acheminer en longs pèlerinages.
Ces souvenirs sont présents à mes yeux.
Là, des enfants, écoliers du même âge,
Vrais maraudeurs, une fronde à la main,
Sur les pommiers qui bordent le chemin,
D'un caillou sûr battaient le fruit sauvage.
Plus loin, Taunay cherchait un paysage;
Robert, un ciel; et Redouté, des fleurs.
Ici, c'était la halte des chasseurs;
Le rendez-vous au pied de ce vieux chêne;
Le repas pris au bord de la fontaine;
Les bals du soir qu'interrompait la nuit;
Et le départ, quand, se levant sans bruit,
Phœbé paraît et vient fermer la scène.

Mais le soir même offre encor des tableaux
D'un ton plus frais, d'un plus doux caractère:
Ce paysage éteint dans l'atmosphère,
L'ombre du soir qui descend des coteaux,
L'odeur des prés, la moiteur du feuillage,
Le chant lointain des pâtres du village
De l'abreuvoir ramenant les troupeaux;
Le bord des lacs, des sources, des ruisseaux,
Couvert d'enfants qui vont, en troupe agile,
Plonger dans l'eau la cruche aux flancs d'argile;
Tous ces aspects confusément épars
Du solitaire attachent les regards.

Ces vieux récits de la mythologie
De rois pasteurs, de bergers de Phrygie,
Tout l'âge d'or, par Homère enfanté,
Renaît soudain à l'esprit enchanté.
Et, si de loin quelque humble métairie
Que couvre un bois, qu'entoure une prairie,
Offre à mes yeux sur la campagne errants (18)
Ses volets verts, ses vergers odorants,
Ses toits en tuile, et déploie à la vue
De quatre arpents la fertile étendue;
Je porte envie à l'heureux possesseur,
D'Alcinoüs agreste successeur.
De son bonheur l'image ravissante,
Illusion sans cesse renaissante,
Vient se jouer autour du cœur ému (19).
Il vit, me dis-je, où son père a vécu;
Là, son hymen est exempt de querelle,
Son ami sûr, son épouse fidèle;
Son enfant croît en vigueur, en vertu;
Et, sans nul art, la mère de famille
Est jeune encore aux noces de sa fille.

Ah! ce bonheur que je peints dans mes chants,
Il appartient à l'homme vraiment sage
Qui, sous l'abri de sa maison des champs,
Cultive en paix son modeste héritage;
Dans ses jardins, dans ses vergers en fleurs,
Va de ses fruits épier les primeurs,

Sème ses blés, recueille ses fermages,
Et du ciel seul redoute les orages.
Oui, la grandeur a des plaisirs moins purs,
Des biens moins doux et des abris moins sûrs.

Noble séjour d'une antique puissance,
Brillant Choisy, le banni que la France (20)
Voit revenir sur ses bords plus heureux,
En vain demande aux rives de la Seine
Tes murs vantés, ta pompe souveraine,
Sous les parvis que naguère ses yeux
Ont vus peuplés de serviteurs nombreux,
La ronce croît et s'étend ; le reptile
Siffle en passant sur le marbre inutile,
Usé jadis par le pied des flatteurs ;
L'oiseau des nuits frappe de ses clameurs
Les fûts poudreux, la coupole écroulée ;
Et seul, le lierre, ami des monuments,
Sur ces débris qu'amoncèle le temps
Jette au hasard sa verdure isolée ;
Tandis qu'auprès du palais dévasté,
Se dérobant aux fureurs intestines,
La ferme, heureuse en son obscurité,
S'élève en paix au milieu des ruines.

NOTES

DE LA MAISON DES CHAMPS,

ET

FRAGMENTS

DE CE POÈME, DANS SA PREMIÈRE FORME.

NOTE 1, page 15.

L'hiver a fui; la verdure nouvelle
Déjà s'étend et couvre les buissons.

Ce début est, en partie, imité de la 12e élégie du 3e livre des Tristes d'Ovide.

NOTE 2, page 20.

On songe alors à ses amis perdus.

Amissas flemus amicit'as.

CATUL., *ad Calvum de Quintiliâ.*

NOTE 3, page 22.

Tels sont les biens que Pomone dispense.

Ce petit poème, comme je l'ai déjà dit, devait d'abord être plus étendu. J'y donnais quelques préceptes sur la greffe des arbres, sur les signes qui annoncent la maturité des fruits, et sur les

moyens d'en faire la récolte. J'ai supprimé ces détails. Le peintre de la nature, qui est aussi l'oracle du goût et de la raison, Virgile a dit :

Non ego cuncta meis amplecti versibus opto.

Un pareil précepte devait surtout s'appliquer à ce genre d'ouvrage. Un poème n'est pas un traité. Pour qu'un poème soit didactique, il suffit qu'il contienne quelques préceptes ; et l'auteur, étant le maître de les choisir, doit s'attacher de préférence à ceux qui font aimer l'art qu'il chante et qui prêtent davantage à la poésie. Voici les vers que j'ai retranchés :

Je vous dirais par quels secrets encore
Des fruits nouveaux l'arbuste se décore.
A la forêt, au taillis, au buisson,
Allez ravir un jeune sauvageon ;
Dans le verger que sa tige placée
Des mêmes vents s'y trouve caressée ;
Et que l'acier, par un étroit sillon,
Se faisant jour sous l'écorce blessée,
De vos poiriers y glisse un seul bourgeon.
Bientôt la poire, à paraître empressée,
Sur le jeune arbre à Pomone rendu,
Arrondira son trésor suspendu.
Ainsi les arts, par un charme suprême,
Enrichiront la nature elle-même.
Mais le temps fuit ; et bientôt du verger
A nos regards la scène va changer.
De ses bienfaits déjà Pomone avare
Prête à la tige une sève plus rare ;
La feuille vole en tourbillon léger,
Et sur la terre, au hasard dispersée,
Vient du rêveur éveiller la pensée.

A ce signal tristement répété,
Que le cueilloir au verger soit porté.
Vous attendrez que de la matinée
L'astre du jour ait bu l'humidité ;
Et, si ses feux échauffent la journée,

Qu'alors le fruit légèrement touché,
Et sans effort du rameau détaché,
Au sein du jonc qui se plie en corbeille,
Se place et monte en colonne vermeille.

Si sa hauteur le dérobe à la main,
Ne souffrez pas que la main trop pressée,
Au sein des airs se frayant un chemin,
L'ose frapper d'une pierre lancée.
Pour l'obtenir il est un art certain,
Un soin plus doux que la prudence exige.
Qu'un jeune pâtre au sommet de la tige
S'élance, grimpe, et, vainqueur plus humain,
D'une main sûre enveloppe sa proie, etc

NOTE 4, page 26.

Et qu'un jeune arbre, à leurs jeux destiné,
Dans la volière étendant son feuillage,
Trompe ou du moins pare leur esclavage.

Les mœurs des oiseaux, leur éducation, dans nos volières, *avaient fourni d'autres développements au premier cadre de ce* poème. On en peut juger par le morceau suivant :

. . . . . .
Vous choisirez, dans les oiseaux divers,
Ceux dont les mœurs, le gosier, le plumage
A vos desseins souriront davantage.
Rassemblez-les, étudiez-leur goût,
Leurs amitiés aisément assorties,
Leurs simples jeux, leurs instincts, et surtout
Interrogez leurs douces sympathies.

Oiseau d'amour, voluptueux ramier,
Quel goût fâcheux voudrait t'associer
L'épais hibou, dont le vêtement sombre
Chasse la joie et repousse l'amour ;
Dont l'œil hagard est destiné pour l'ombre,
Comme le tien est formé pour le jour !

Choisissez donc la douce tourterelle,
Dont le plaintif et long roucoulement
Imite assez la plainte d'un amant
Qui vient de perdre une amante fidèle.
Dans la volière accueillez sa pudeur ;
Qu'elle soit vierge, et que sa tendre ardeur,
Au jeune amant qui gémira près d'elle,
Long-temps résiste et cède avec lenteur.
Ce premier nœud, cet essai du bonheur
Doit embellir sa demeure nouvelle.

Mais toutefois variez ce tableau ;
Et que votre œil passe, avec rêverie,
De la décence à la coquetterie,
De la colombe au pétulant moineau.
A ses côtés que la svelte mésange,
En ses ébats, livre aux jeux des zéphyrs
Son cou de jais, ses ailes de saphirs ;
Que le verdier auprès d'elle se range ;
Que le pivert offre à votre œil charmé
Son vêtement de rubis enflammé ;
Et que l'oiseau des champs de Canarie
Par vous s'instruise à des airs plus savants,
Et, modulant sa flexible harmonie,
De la romance imite les accents.

Ne chassons point la babillarde pie,
Le geai criard, ni le merle indiscret,
Ni des pinsons la famille étourdie.
Soignez-les tous ; votre oreille en secret
Peut s'offenser de leur fâcheux ramage ;
Vous souffrirez ; mais votre œil plus heureux
Les retiendra pour l'éclat du plumage.
Eh ! qui pourrait, aux grâces du langage,
Joindre encor l'art de charmer tous les yeux !

Mais qu'ai-je dit ! touchante Philomèle,
N'as-tu donc plus ces attributs divers ?
N'est-ce pas toi dont la plainte fidèle
Si doucement s'exhale dans les airs !

Tu fais rêver la vierge solitaire ;
L'amour heureux s'unit à tes concerts,
Et, sous l'ombrage où tu viens la distraire,
La douleur même, en son recueillement,
Mêle sa plainte à ton gémissement.

Chez les oiseaux il est un goût volage,
Un attrait vague, un désir curieux,
Qui les excite à voir de nouveaux cieux.
Tous ils n'ont pas ce travers en partage ;
Mais quelques-uns, en secret tourmentés,
Du froid verseau voulant fuir le passage,
Dans des climats du soleil visités,
A chaque hiver, vont en pèlerinage.
Vous, dès qu'avril par ses douces chaleurs
Rappellera ces oiseaux voyageurs,
Veillez sans cesse autour de la volière,
Et chassez-en leur troupe familière.

. . . . . .

. . . . . .

Un voyageur ne sait pas ce que coûte
Le trait qu'il jette en passant sur sa route ;
Mais trop souvent cet amour passager,
Dans la volière encouragé sans doute,
Laissa les fruits d'un hymen étranger.

Leur nourriture exige une autre étude,
Un œil plus sûr. Que votre main jamais
A leurs désirs n'offre de nouveaux mets
Sans consulter leur première habitude.
Le fruit du chanvre et celui du millet,
Le laceron * qu'on rassemble en bouquet,
La morgeline ** à la tige rampante,
Les fruits aqueux, l'onde rafraîchissante,
Doivent suffire à leur frugalité.

Il est des mets dont l'usage est plus rare :
Donnez-les donc, mais d'une main avare.

* Plante que les jardiniers appellent communément le laitron (*Sonchus*).

** Le mouron des oiseaux.

Craignez l'excès et la satiété.
Que du plantain la grappe desséchée
Pende parfois à la grille attachée ;
Que le grain d'orge en perles dispersé,
Le pur maïs de son épi chassé,
Ou du chardon l'aigrette plus légère,
Viennent piquer leur palais émoussé ;
Mais ménagez ce moyen salutaire.

Quel mal secret consume cet oiseau !
Quel voile épais s'étend sur sa paupière !
Il se refuse aux jeux de la volière ;
Ces fruits, ces fleurs, ce feuillage, cette eau,
Ces chants d'amour, la paix de ces ménages,
Rien ne l'arrache à sa sombre langueur ;
Son cœur se ferme à ces douces images,
Et son regard, fixé sur les nuages,
Les considère avec un soin rêveur.

De ses tourments calmez la violence.
Le mal qu'il souffre est l'amour et l'absence.
Ah ! qu'on le rende à son premier lien,
Aux dieux des champs, aux nymphes des bocages,
Premiers témoins de ses amours sauvages,
Au chaste nid consacré par l'hymen !
Qu'il parte donc ! ouvrez-lui la volière,
Et que votre œil, touché de ses adieux,
De vos états voie enfin la barrière
Se refermer sur des sujets heureux.
Chez les humains, comme au sein des volières,
Voilà l'amour, ses souffrances, ses jeux.
D'un feu plus pur, d'un limon généreux,
Le ciel partout forma le cœur des mères.
Quand vous verrez vos jeunes arbrisseaux
Se revêtir de feuillages nouveaux ;
Dès que la sève agitée avec force,
En flots brûlants, roulera sous l'écorce ;
Sachez qu'alors au sein de vos oiseaux
Un feu pareil circule à pleins canaux.
Que votre main, sagement prévoyante,
Dans la volière avec profusion

Répande alors la laine en pur flocon,
Du cotonnier l'ouate éblouisssante,
Et du coursier la dépouille flottante,
Et le duvet, léger fruit du chardon.
Tous ces apprêts vont être nécessaires;
Voici les jours de la maternité,
Et les doux soins de l'hospitalité
N'ont rien de trop pour contenter des mères.

Ce ne sont plus ces volages oiseaux :
Vous allez voir des êtres tout nouveaux.
Quel changement! ces fauvettes si belles
Ont donc perdu leur souple agilité!
Et ce moineau, qu'a-t-il fait de ses ailes?
Quel nœud l'attache au nid plus fréquenté?
S'il s'en éloigne, où donc est la puissance
Qui d'une épouse y fixe la présence?
Apprenez-moi quel pouvoir révéré,
Quel noble instinct ordonne à cette mère
D'entretenir, esclave volontaire,
Au lit d'hymen le feu pur et sacré.

Maternité! ce zèle est ton partage!
Au sein de l'œuf le germe emprisonné,
Par tant de soins à la vie amené,
Au jour bientôt va s'ouvrir un passage.
Ne hâtez point ce moment fortuné.
Le temps s'approche, et la vingtième aurore
Va se lever sur l'oiseau près d'éclore.
Enfin, pour lui va cesser le néant.
Il a brisé l'enveloppe légère
Qui l'entourait d'un frêle vêtement;
Il s'en dépouille avec étonnement;
Son œil redoute et cherche la lumière;
Son aile implore une aile tutélaire;
Il l'a trouvée, et son premier accent
Bénit ensemble et le jour et sa mère.

Dès ce moment, il n'est plus qu'un devoir;
Mais ce devoir est un plaisir encore.

Plus de chanson au lever de l'aurore ;
Plus de concerts prolongés jusqu'au soir.
Toute la nuit la mère est là qui veille
Pour que l'enfant plus doucement sommeille.
Sans doute, au jour, ce millet préparé
Va rafraîchir son gosier altéré!
Détrompez-vous. C'est pour un autre qu'elle,
Et son regard s'y porte sans désir.
Ainsi l'amour, dans l'âme maternelle,
Privé de tout, sait encore jouir.

Vous jugez bien que cette vigilance,
Ces soins touchants, cet amour généreux,
Du faible oiseau hâtent l'adolescence.
Il croît, et même, Icare audacieux,
Il veut déjà, dans son vol téméraire,
Franchir l'espace et s'élever aux cieux.
Plus d'une fois l'adresse de sa mère
Sut différer ce projet dangereux;
Plus d'une fois des périls du voyage
Elle effraya son imprudent courage.
Ruse inutile! il a pris son essor;
Impatient, hors du nid il s'élance,
Il vole...., il tombe..., et, s'élevant encor,
Il vole enfin avec plus d'assurance.
La mère, hélas! gémissant en silence
Sur le départ du jeune voyageur,
Le suit de l'œil avec inquiétude,
Au moindre choc sent palpiter son cœur ;
Et, le plaignant de son ingratitude,
Va tout le jour, seule avec sa douleur,
Au nid désert pleurer sa solitude.

Note 5, page 30.

Vous les verrez s'y gorger d'ambroisie.

Ruccélaï, poète florentin, a fait sur les abeilles un petit poème fort agréable. Je l'avais imité dans cinq ou six vers du passage suivant; j'insiste sur ce nombre, par la raison que, lorsque je

publiai *la Maison des Champs*, je lus (dans une satire) que j'avais pillé Racéclaï pour faire mon poème.

Vois-tu là-bas cet essaim tout poudreux!
Il a quitté la ruche accoutumée,
Il fond sur toi; sa bourdonnante armée
Vient envahir ton asile joyeux.
Aux armes! guerre à ces lâches pirates!
Défends tes jours, tes trésors, tes pénates!

Mais dans les airs les deux essaims lancés
Brillent déjà l'un vers l'autre poussés.
Déjà j'entends les ailes frémissantes,
Le faible choc des dards entrelacés,
Le dernier cri des abeilles mourantes,
Et les fureurs des vaincus terrassés.
Vous qui veillez sur les ruches naissantes,
Des deux partis éteignez le courroux:
Mêlez le miel dans le vin le plus doux;
Au bois prochain qu'une branche coupée
Dans ce breuvage à l'instant soit trempée;
Et, du rameau secouant la liqueur
Sur les vaincus et sur l'essaim vainqueur,
Arrosez-les d'une poussière humide.
Vous les verrez bientôt d'un vol rapide
Se réunir, en grappe se presser,
Et de leur trompe à l'envi se sucer.

Note 6, page 32.

Et souvent même apporte à l'odorat
De l'ananas le parfum délicat.

C'est le fraisier ananas (*fragaria ve. ca ananassa*).

Note 7, page 33.

Sans ces secours, moins vivace, moins fière,
La clématite, oubliant sa blancheur,

Baisse la tête, et perd dans la poussière
De ses bouquets l'odorante fraîcheur, etc.

On veut parler ici de la clématite odorante (*clematis flammula*, Linn.). Elle est sarmenteuse, et peut s'élever jusqu'à vingt pieds.

Note 8, page 36.

Il est d'abord une tribu de fleurs,
De la nature admirable caprice,
Qui, résidant sur un même calice,
D'un double sexe y goûtent les douceurs.

Ce sont les fleurs *hermaphrodites*, c'est-à-dire celles où les deux sexes sont réunis dans le même calice; cette constitution est commune au plus grand nombre des fleurs, et paraît en effet la plus convenable au règne végétal.

Note 9, page 36.

Une autre habite une tige commune,
Mais des rameaux l'intervalle jaloux
Vient séparer les vierges des époux.

Ce sont les plantes *monoïques*, c'est-à-dire celles dont les deux sexes sont bien réunis sur le même individu, sur la même tige, mais vivent séparément sur des branches différentes.

Note 10, page 36.

Une autre enfin, pleurant son infortune
Qui la condamne à l'absence, aux regrets,
Voit, loin des fleurs où l'amante respire,
Naître la tige où son amant soupire.

Telle est la classe des plantes que l'on nomme *dioïques*, c'est-à-dire qui portent toutes leurs fleurs mâles sur un pied, et toutes leurs fleurs femelles sur un autre.

NOTE 11, page 37.

Dès que la fleur, dont l'œil suit les progrès,
A déployé sa fraîche adolescence,
(O de l'instinct effet prodigieux!)
Soudain l'amant, qu'irrite encor l'absence,
Confie aux vents ses philtres amoureux;
De ses parfums, de ses sucs savoureux,
Flatte de loin son amante nouvelle, etc.

Ce système sexuel des plantes n'est point un jeu de l'imagination. Depuis *long-temps*, les *gens de la campagne* reconnaissent eux-mêmes les deux sexes dans certaines plantes, telles que le chanvre, l'épinard, le houblon, chez qui le mâle est séparé de la femelle; mais ils prennent fréquemment l'un pour l'autre; ils appellent mâle le chanvre femelle, et femelle le chanvre mâle, sans considérer que la plante femelle est nécessairement celle qui porte le fruit.

Ce phénomène n'était pas non plus tout à fait ignoré des anciens. On peut voir ce qu'en dit Pline, liv. XIII, chap. IV.

Un médecin de Louis XIII, nommé Guy de la Brosse, publia en 1628 un ouvrage intitulé *De la nature, vertu et utilité des Plantes*, dans lequel se trouvent plusieurs chapitres fort curieux sur le *sexe*, les *sens* et la *génération* des plantes. En voici quelques passages, qui m'ont paru aussi *piquants* par le *fond* des idées que par le naturel du vieux langage dans lequel s'exprime l'auteur :

« Par le général aveu que tout ce qui prend nourriture, croît et engendre, est vivant, nos devanciers nous ont assuré que les *plantes sont des corps animés*, vivants et végétants. Empédocle et Anaxagoras, au rapport d'Aristote, croient qu'elles étaient, ainsi que les animaux, distinguées de sexe, pleines de sentiment, se mouvant à la joie et à la tristesse, et ayant l'usage du veiller et du dormir; même elles ont leur temps auquel elles entrent en amour. Une certaine humeur gluante se trouve entre l'écorce et le bois, que l'on nomme sève, témoignant leurs désirs amoureux.

Lors, elles se transplantent les unes dans les autres, et non en autre saison, imitant les animaux qui s'accouplent et se mêlent quand la semence écumante et émue les titille et chatouille.

» Puisqu'elles ont du sens, elles sont émues à la joie et à la tristesse, parce que ce sont deux passions qui s'introduisent par le sens, et lesquelles se rencontrent en ce qui leur satisfait ou contredit. La vigne élève plus haut son sarment quand elle rencontre quelque arbre voisin pour support, et devient plus belle que lorsqu'elle traînasse. Le lierre est plus verdoyant, rencontrant un chêne ou une muraille pour support, que rampant à terre. Il y a un arbre surnommé *Triste*, croissant en Malabar (au rapport d'Acosta), qui fleurit seulement de nuit et jamais de jour. Aussitôt que le soleil luit dessus, ses fleurs tombent, et ses feuilles demeurent tout le long du jour fanées; la nuit, elles retournent en leur naturel. Ses fleurs ont une bonne odeur; mais aussitôt qu'on les manie, elles la perdent.

» L'herbe vive donne de pareils sentiments de son déplaisir quand on la touche. Celle qu'on nomme *mimeuse*, ou *mole*, pourrait être appelée joyeuse, par les effets contraires qu'elle a à l'arbre triste; car, aussitôt que le soleil se couche, elle devient languide, de sorte qu'elle paraît morte, cette passion croissant toute la nuit jusqu'au lever du soleil qu'elle revient à soi, étant à midi en sa pleine vigueur, tournant tout le long du jour ses feuilles vers lui.

» Ces accidents ne sont-ils pas signe de joie et de tristesse? Les animaux en peuvent-ils rendre de plus exprès, hors la voix et le gémissement?

» Nous pouvons même dire que les plantes veillent et dorment comme les animaux, principalement si les choses matérialisées, comme dit Averroès, se fatiguent en leurs fonctions, et se rétablissent par le sommeil restaurant ou plutôt récréant leurs esprits dissipés; car les plantes travaillent et sont fatiguées. Elles travaillent, attirant le suc nourricier de la terre pour leur aliment, le digérant, transmuant et distribuant, occupant leurs sentiments à ces fonctions. Aussi voyons-nous qu'elles se reposent et dorment. Elles sont encore fatiguées par le chaud et par les autres impressions tempestives, pour lesquelles elles souffrent grande-

ment, et ont besoin de chômer et de dormir. Aristote nie le dormir aux plantes, parce, dit-il, qu'elles n'ont point de sens et de mouvement, et que le somme est une cessation du sens et repos du mouvement; mais nous avons prouvé qu'elles ont sens et qu'elles travaillent, voire se meuvent de plusieurs sortes de mouvement; quand même elles n'auraient que celui de la génération, il suffirait, car elles ont besoin après de se reposer de telle action. Il me semble qu'avouant cette nécessaire vérité, nous sommes obligés de dire que les plantes veillent et dorment. Quand l'on n'en voudrait avouer la nécessité par ces raisons, l'on serait obligé de la confesser par les effets, considérant le repos et le travail des plantes. Combien sont-elles affaiblies l'été par les ardents rayons du soleil, et consolées la nuit par l'agréable fraîcheur que leur verse la mère du sommeil!

» L'on remarque que les soucis, les anémones, les tulipes, les colchiques et semblables plantes ouvrent leurs fleurs au soleil, et, se couchant, les referment; ce qu'elles continuent tous les jours, nous faisant voir par là une espèce de dormir, lequel encore est très-exprès au réglisse et au trèfle-aigre; car tous les soirs, au coucher du soleil, ils replient leurs feuilles qu'ils tiennent ainsi toute la nuit, et à son lever les ouvrent et continuent tout le jour, soit que le soleil luise ou non; mais, outre celui-là, les plantes ont un très-exprès dormir ou repos, l'hiver, après le travail du printemps et de l'été. Et ainsi qu'il y a des animaux qui dorment le jour et veillent la nuit, allant à la pâture, aussi y a-t-il des plantes qui dorment au printemps et veillent l'été; d'autres veillent l'automne et l'hiver, et dorment les deux autres saisons. Ces variétés rendent la nature plus belle, et les diversités en sont très-agréables en l'un et l'autre règne des animaux et des plantes. Plusieurs bulbeuses dorment un long-temps, même hors de leur lit, comme les ognons, les ails, les échalottes et les tulipes, et se conservent longuement endormies hors de terre sans s'altérer; mais, lorsque leur réveil approche, l'on voit pousser leur sève, et mourir si elles ne sont remises au giron de leur mère et nourrice pour lui sucer la mamelle, à guise de petit enfant qui, à son réveil, est impatient, et, la faim le pressant, ne demande qu'à téter. Que s'il y a quelques plantes sans repos travaillant

continuellement, ainsi que l'oranger et le citronnier, ayant toujours fleurs ou fruit et bien souvent tous les deux ensemble, c'est qu'elles imitent les fourmis, dont l'assidu labeur ne prend point de fin, encore que, retirées dans leur taupinière et cachées pour l'hiver, elles ne chôment jamais, du moins nous l'assure ainsi le philosophe Cléanthes, après les avoir observées quarante ans.

» Voilà les raisons qui nous font penser que les plantes veillent et dorment, ou, si l'on ne veut ces mots, qu'elles travaillent et se reposent. »

DE LA NATURE DES PLANTES, chap. 9, 10 et 12.

C'est à Guy de la Brosse qu'on doit l'établissement du Jardin du Roi; du moins trouve-t-on dans l'ouvrage que je cite un dessein du Jardin royal pour la culture des plantes à Paris, avec une requête par laquelle ce médecin expose au roi, dans le plus grand détail, ses vues sur la distribution de ce jardin (qui doit avoir une étendue de cinquante arpents); et un plan d'enseignement, avec une grande partie des moyens d'instruction qui sont encore employés aujourd'hui dans cet établissement. Il offre de se charger lui-même d'une espèce de cours qu'il explique ainsi : « J'offre, dit-il, de faire leçon des plantes, donnant connaissance » de leurs synonymes, des lieux où elles croissent, du temps de » maturité et cueillette, du moyen de les conserver, de leurs qua- » lités premières et secondes, et le plus des troisièmes qu'il me » sera possible, me servant pour cela des auteurs les plus célè- » bres et approuvés, sans oublier leur usage; laquelle leçon se » fera deux fois la semaine, à commencer du premier jour de » mai que les plantes paraissent, jusqu'au dernier jour de sep- » tembre qu'elles déclinent bien fort. »

A la suite de cette requête se trouve l'édit de Louis XIII, qui fonde le Jardin-Royal des Plantes sur le plan proposé par Guy de la Brosse, et nomme celui-ci intendant de ce jardin.

NOTE 12, page 41.

Un pâtre seul peut garder vos troupeaux, etc.

Dans la première version de ce poème, j'en consacrais quel-

ques pages aux soins des troupeaux. On me pardonnera, je l'espère, d'avoir rejeté dans mes notes et de placer ici les vers où je donnais quelques préceptes, mêlés de descriptions, sur cette branche importante de l'économie agricole.

Quand l'ouragan, balancé dans les airs,
Comme un point noir, se fixe sur nos têtes,
Si le taureau, de ses naseaux ouverts,
Semble aspirer la vapeur des tempêtes;
Ou que la grue, au séjour des éclairs,
Sentant déjà la moiteur du nuage,
D'un cri d'effroi prophétise l'orage;
Par ce signal averti du danger,
Je veux alors que le prudent berger
Ne cherche pas un lointain pâturage.
Mais, si le ciel prend un voile d'azur,
Si le soleil plus brillant et plus pur
En se jouant sur la plaine arrosée
A du matin bu la froide rosée,
Loin du bercail j'aime à voir le troupeau.
Mon œil le suit dans ce riant tableau.
J'entends déjà, dans les fraîches vallées,
Le bêlement des brebis rassemblées,
Le cri des chiens et les chants du pasteur,
Et des échos la confuse rumeur.
Mon regard fuit loin des plaines brûlées
Où vos béliers, abattus de chaleur,
Courbent leur front, et, la tête baissée,
Rêvent dans l'ombre, à leurs pieds amassée,
Mais sur ce roc dont la cime fend l'air,
Mon œil se plaît à poursuivre Amalthée;
J'aime à la voir, de sa dent effrontée,
Mordre la ronce ou le cytise amer;
Puis s'échapper dans sa course volage,
Puis reparaître au bord de ce ruisseau,
Et, de ses pieds sillonnant le rivage,
Troubler la source où le timide agneau
Hume en tremblant la surface de l'eau.
. . . . . .
. . . . . .
Du ciel d'été les flammes dévorantes

Sur les troupeaux, dans l'étable enfermés,
Jettent parfois des vapeurs malfaisantes.
A vos moutons, de ces feux consumés,
Sachez offrir des nuits rafraîchissantes,
Un air plus pur, un sol moins enflammé.
Pour accueillir leurs peuplades souffrantes,
Au champ voisin qu'un enclos soit formé.
Du coudrier que les branches pressées,
Tout à l'entour élevant un rempart,
Forment un mur, en claie entrelacées,
Là, quand du soir s'abaisse le brouillard,
Quand de Vesper le fanal étincelle,
Que le troupeau s'achemine à pas lents;
Que le pasteur, suivi du chien fidèle,
Traîne avec lui ses pénates roulants;
Et que tous deux, au poste vigilants,
Jusqu'au retour de l'aurore nouvelle,
Fassent la nuit tour à tour sentinelle.

Mais, soit qu'à l'air exposant vos troupeaux,
Au sein des champs vous formiez cet enclos;
Soit que l'hiver, les chassant des prairies,
Vienne sur eux fermer les bergeries;
Que le pasteur, par un soin journalier,
Renouvelant leurs couches de litière,
Jette à leurs pieds une fraîche bruyère;
Qu'un mets choisi charge le râtelier,
Et qu'une eau pure, à la source puisée,
S'offre à leur soif aisément apaisée.

Note 13, page 42.

Le vin du clos, etc.

Je crains d'abuser de la patience du lecteur par des citations si longues et si multipliées; mais je réclame encore son indulgence pour les vers suivants, où j'avais essayé de peindre quelques effets du ciel pendant les matinées de septembre et d'octobre, et de donner quelques préceptes sur la vendange.

Souvent alors dans l'orient brumeux
On voit pâlir ses rayons * nébuleux;
Son disque échappe à l'œil qui l'examine,
Et, sans chaleur, le brouillard du matin
Fume et s'étend le long de la colline .
Dans vos celliers voulez-vous que le vin,
En vieillissant, des couleurs du raisin
Garde toujours la teinte primitive!
Pour le cueillir, attendez prudemment
Que le soleil en sa marche tardive
Ait dissipé ces brouillards du moment.
Mais dans la coupe où la liqueur se vide,
Si vous voulez que le jus des coteaux
Coule à vos yeux, plus pâle, plus limpide
Que le cristal où jailliront ses flots;
Saisissez l'heure où la grappe arrosée
Vous offrira ces gouttes de rosée.
Que votre doigt, sans trop de mouvement,
Du fruit mouillé dépouille le sarment;
Qu'une autre main dans de vastes corbeilles
Pose avec soin ces dépouilles vermeilles;
Et pour porter, d'un pas sûr et soumis,
Ce doux fardeau de la vigne au logis,
Que l'âne, aidé de son guide rustique,
Prête sa marche et son dos pacifique.

C'est par ces soins qu'au pétillant chablis
On sait donner un pâle coloris.
Cette rosée éclatante et légère
N'est point perdue; au sein des flots vineux,
Elle se change en globules mousseux,
Et le buveur la retrouve en son verre.

Quand l'économe aura senti le grain,
Cédant déjà sous le doigt qui le presse,
Quitter la grappe avec plus de mollesse,
Et d'un jus rouge ensanglanter la main;
Il en est temps: que la jeune bacchante
Saisisse alors la serpe impatiente;

* Les rayons du soleil.

Que le panier, de pampres tapissé,
Pende à son bras mollement enlacé;
Et, du moment où le coq domestique
Du jour naissant donnera le signal,
Vers le vignoble, à ce cri matinal,
Faites marcher le cortége rustique.

Il est des bords favorisés des cieux,
Bords où la Grèce, en îles partagée,
De ses coteaux voit le front glorieux
Se réfléchir dans les flots de l'Égée, etc.

NOTE 14, page 46.

Tu les connus, ces riants paysages,
Toi dont les vers, aussi purs que ton cœur,
Du frais Limmat vantent les bords sauvages!

Gessner est né à Zurich, sur les bords du Limmat. Ses poèmes de *la Mort d'Abel*, du *Premier Navigateur*, et ses poésies pastorales, sont entre les mains de tout le monde. Gessner était imprimeur-libraire, profession qui, comme on le voit de nos jours par l'exemple des Didot, n'exclut ni l'érudition ni le talent des lettres.

NOTE 15, page 47.

O de Meudon délicieux asile!

Les points de vue qu'on découvre des hauteurs de Meudon sont délicieux. Le bois et le parc sont particulièrement fréquentés, dans la belle saison, par les botanistes qui vont y faire des herborisations, les paysagistes qui viennent y chercher des sites pittoresques, et les écoliers de Paris qu'on y mène en promenade les jours de congé.

NOTE 16, page 47.

Champs de Saint-Maur!...

Saint-Maur, joli village près de Paris, au delà du bois de Vincennes.

NOTE 17, page 47.

..... Berceaux de Romainville !

Le bois de Romainville est une promenade charmante à deux petites lieues de Paris, au delà de Belleville et du Pré-Saint-Gervais.

NOTE 18, page 49.

Et si de loin quelque humble métairie
Que couvre un bois, qu'entoure une prairie,
Offre à mes yeux, sur la campagne errants,
Ses volets verts, ses vergers odorants,
Ses toits en tuile, et déploie à la vue
De quatre arpents la fertile étendue,
Je porte envie à l'heureux possesseur,
D'Alcinoüs agreste successeur.

Le jardin d'Alcinoüs ne contenait que quatre arpents, comme on en peut juger par la description, tracée de la main même d'Homère, chap. 7 de l'Odyssée.

NOTE 19, page 49.

Vient se jouer autour du cœur ému.

Circum præcordia ludit.
PERS., Sat.

NOTE 20, page 50.

Noble séjour d'une antique puissance,
Brillant Choisy, etc.

Choisy, village à trois lieues de Paris, sur les bords de la Seine avait un magnifique château que Louis XV avait acheté et qu'il avait embelli. Il ne reste plus rien de ce château, dont la charrue a labouré les jardins.

L'ENFANT
PRODIGUE.

POÈME.

AVERTISSEMENT.

De tant d'heureux sujets que nous offrent les Écritures, l'un des plus touchants, sans doute, est la parabole de *l'Enfant Prodigue*. Jamais le génie oriental, si fertile en apologues, n'en a imaginé un dont l'action soit plus simple et plus intéressante à la fois, dont la morale soit plus douce, plus affectueuse et plus tendre.

Des pharisiens et des scribes, au cœur dur, murmuraient de ce que Jésus-Christ accueillait les pécheurs et mangeait avec eux ; Jésus-Christ leur dit :

« Un homme avait deux fils ; le plus jeune » dit à son père : Mon père, donnez-moi la part » de bien qui doit me revenir ;

» Et le père leur fit le partage de son bien. » Peu de jours après, le plus jeune de ces deux » enfants, ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en » alla voyager. Il arriva dans un pays fort éloi-

» gné, où il dissipa tout son bien en prodigalités
» et en débauches.

» Après qu'il eut tout dépensé, une grande
» famine survint dans ce pays, et il commença
» d'être dans l'indigence.

» Il s'en alla donc et se mit au service d'un
» des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison
» des champs pour y garder les pourceaux. Et
» là, il n'eût pas mieux demandé que d'assouvir
» sa faim avec les cosses que les pourceaux
» mangeaient. Mais personne ne lui en donnait.

» Enfin, étant rentré en lui-même, il se dit :
» Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs
» à gages qui ont du pain en abondance, et
» moi je meurs ici de faim !

» Il faut que de ce pas je m'en aille trouver
» mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai
» péché contre le ciel et contre vous ;

» Je ne suis plus digne d'être appelé votre
» fils ; traitez-moi comme l'un des serviteurs
» qui sont à vos gages.

» Il se leva donc et s'en alla trouver son père :
» et il était encore bien loin, quand son père,
» touché de compassion à la vue de sa misère,
» courut à lui, se jeta à son cou et le baisa.

» Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre

» le ciel et contre vous, je ne suis plus digne » d'être appelé votre fils.

» Alors, le père dit à ses serviteurs : Apportez » promptement la plus belle robe et l'en re- » vêtez. Mettez-lui un anneau au doigt et des » chaussures aux pieds ; amenez aussi un veau » gras et le tuez ; faisons bonne chère et livrons- » nous à la joie ;

» Parce que mon fils que voici était mort, et » il est ressuscité ; il était perdu, et il est re- » trouvé. Ils commencèrent donc à faire grande » chère.

» Cependant le fils aîné, qui était aux champs, » revint ; et lorsqu'il fut proche de la maison, » il entendit le concert des instruments et le » bruit de ceux qui dansaient. Il appela aussitôt » un des serviteurs et lui demanda ce que c'é- » tait.

» Le serviteur lui répondit : C'est que votre » frère que voici est revenu, et votre père a tué » le veau gras, parce qu'il le revoit en santé.

» Ce qui l'ayant mis en colère, il ne voulait » point entrer dans le logis ; mais son père étant » sorti commençait de l'en prier.

» Sur quoi prenant la parole, il dit à son » père : Voilà déjà tant d'années que je vous

» sers; je ne vous ai jamais désobéi en rien de
» ce que vous m'avez commandé ; et cependant
» vous ne m'avez jamais donné un chevreau ,
» pour me réjouir avec mes amis ;

» Mais aussitôt que votre autre fils, qui a
» mangé son bien avec des femmes perdues, est
» revenu, vous avez tué pour lui le veau gras.

» Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes
» toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à
» vous ;

» Mais il fallait faire festin et nous réjouir,
» parce que votre frère était mort, et il est res-
» suscité ; il était perdu, et il est retrouvé. »

Qui peut n'être pas ému en lisant ce récit, où la naïve et sublime simplicité du style est si parfaitement d'accord avec celle du sujet? Combien cette tendresse indulgente du père de famille pour un fils puni et repentant de ses fautes, est d'une morale plus vraie, plus salutaire, plus appropriée à notre nature que cette inflexible sévérité érigée en vertu par presque toutes les écoles de la philosophie antique ! Les disciples du Portique et même ceux de l'Académie auraient, comme les pharisiens, condamné l'accueil facile que Jésus-Christ faisait aux publicains et aux pécheurs. Ces phari-

siens, hypocrites ou fanatiques, exagéraient les préceptes d'une loi de rigueur ; celle que Jésus-Christ venait fonder était *la loi de grâce.* La plus indulgente de toutes les morales est, sans contredit, la morale de l'Évangile. Les personnes qui l'accusent d'un excès de sévérité ne la connaissent pas ; celles qui l'en font accuser la dénaturent.

Parmi nous, plusieurs genres de littérature se sont emparés de la parabole de l'*Enfant Prodigue.* Ce sujet appartient de droit à la chaire chrétienne, et il devait naturellement se placer sous la plume du plus pathétique de nos orateurs sacrés. Massillon en a fait un de ses sermons les plus touchants.

La scène ne pouvait négliger ce même sujet, qui est une source abondante d'émotions vives et douces, où dominent les affections les plus naturelles et les plus profondes, et où les personnages passent tout à coup de l'excès de l'infortune au comble du bonheur.

Les annales de notre théâtre font mention de deux comédies de l'*Enfant Prodigue*, jouées vers le milieu du seizième siècle, à cette époque où l'art dramatique, dans son enfance, puisait de préférence dans les histoires sacrées, dont

les récits, plus familiers aux spectateurs que ceux de l'antiquité profane, avaient aussi le privilége de les intéresser davantage.

Les jésuites, dont le système d'éducation se ressentait un peu de cette morale que leurs ennemis accusaient de relâchement, s'appliquaient en général à tempérer ce que l'étude de la religion et celle des lettres pouvaient avoir d'austère; ils avaient imaginé dans cette vue, et aussi pour donner à leurs exercices publics un attrait plus utile à leur société, des représentations dramatiques où les muses latines et françaises embellissaient ordinairement des sujets tirés des livres saints.

C'est ainsi que le P. Ducerceau, l'un des littérateurs les plus célèbres de la société, composa une comédie latine intitulée *Filius Prodigus*, dont ensuite il donna une imitation libre en vers français, sous le titre de l'*Enfant Prodigue*. Ce dernier ouvrage, dont on a gardé quelque souvenir, mais dont rarement on entreprend la lecture, mérite peu d'être considéré sous le rapport de l'art.

Les sévères convenances du théâtre pour lequel travaillait l'auteur ne lui permettaient point de chercher dans une intrigue amoureuse

les ressources que la simplicité de son sujet ne lui fournissait pas. Ayant voulu d'ailleurs s'assujettir à la règle des unités, il n'avait qu'une scène, celle de la reconnaissance et du pardon ; et cette scène, qu'il n'a point eu les moyens ou l'art de différer, il l'a placée à la fin du second acte ; en sorte que le dernier renferme une action nouvelle, qui a pour sujet la jalousie du frère de l'Enfant Prodigue.

Du reste, le P. Ducerceau, poussant aussi loin qu'il était possible cette infidélité de costume qui défigurait alors beaucoup de productions de la littérature et des arts, parle de *château* et d'*homme de qualité* dans un drame d'origine juive, où tous les personnages portent des noms hébraïques.

Voltaire, dont le génie pathétique dut nécessairement être frappé du puissant intérêt que renferme la parabole de l'*Enfant Prodigue*, entreprit de la transporter sur notre théâtre, mais en dépaysant les personnages, en substituant des mœurs modernes et françaises à celles de l'antique Judée, trop sévères pour que la scène comique pût les admettre, comme elle avait admis quelquefois avec succès les mœurs, ou plutôt les vêtements de l'ancienne Grèce.

Plus libre dans la manière de traiter son sujet que ne l'avait été le poète jésuite, mais surtout bien plus habile à en développer les ressources et à les augmenter, Voltaire sut mêler, avec un bonheur infini, les tendresses de l'amour à celles de la nature. C'est le peintre sublime et touchant de Zaïre, d'Orosmane et de Lusignan, qui a tracé les scènes délicieuses de Lise et des deux Euphémon ; mais, malheureusement, c'est le chantre de la *Guerre de Genève* qui a dessiné le comique faux et burlesque des rôles de Rondon, de Fiérenfat et de la baronne de Croupillac.

Voltaire, doué d'un talent si rare pour saisir et lancer lui-même le ridicule, n'a point eu le secret de l'enfermer dans le caractère d'un personnage imaginé, et de l'en faire sortir par la contrainte de la situation. Ses personnages comiques sont de tristes bouffons qui s'efforcent vainement de nous divertir, ou, plus rarement, de bons plaisants d'une espèce invraisemblable, qui tournent contre eux-mêmes leurs plus piquantes railleries.

Avec quelque succès que Voltaire ait mis l'*Enfant Prodigue* sur la scène, j'ose croire que ce sujet est plus favorable à l'épopée qu'à la

poésie dramatique [1]. Étranger à la tragédie par les événements familiers qui le composent, les intérêts privés qui le remplissent et la catastrophe heureuse qui le termine, il ne peut appartenir qu'au genre de la comédie attendrissante ; et, dans ce genre même, accoutumé à un grand mouvement dramatique et à ce luxe brillant d'esprit, de langage et de manières qui caractérise le théâtre des peuples modernes, il est impossible de conserver l'auguste et touchante simplicité du sujet, ainsi que cette gravité, j'ai presque dit cette pureté des mœurs locales, qui en fait un des plus grands charmes.

De là l'indispensable nécessité de surcharger l'action d'un grand nombre d'incidents accessoires et de personnages secondaires, d'en changer le lieu et l'époque, enfin de métamorphoser d'anciens pasteurs de Judée en de riches bourgeois de nos jours et de nos villes.

A cette considération ajoutons-en une autre,

[1] J'ai déjà avoué l'embarras que j'éprouvais à me servir ici, relativement à l'*Enfant Prodigue*, du terme d'*Épopée*, qui s'applique aux plus grandes compositions du génie, telles que l'*Énéide* et la *Jérusalem délivrée;* mais on sait que, dans le langage de la critique littéraire, il n'y a que ce mot pour désigner le récit en vers d'une action vraisemblable, intéressante, et dont les personnages ont quelque chose d'héroïque.

que j'ai déjà légèrement indiquée : le poète dramatique, resserré dans la limite étroite d'un seul fait, d'un seul jour et d'un seul lieu, ne peut mettre sous les yeux du spectateur que le retour de l'Enfant Prodigue ; tous les efforts de son talent ne peuvent avoir pour objet que de préparer et de suspendre l'entrevue du père et du fils, qui est le but et la fin de son action. Il est obligé d'étaler dans une froide exposition et de distribuer, dans des récits plus ou moins naturellement amenés, ce qui a précédé le départ de l'Enfant Prodigue, et ce qu'on a pu savoir ensuite des excès auxquels il s'est abandonné loin de la maison paternelle.

Le poète épique, au contraire, maître absolu des événements, des lieux et des temps, vit d'abord dans la famille où ce fils est entouré de tout ce qui compose le bonheur domestique ; puis il s'en éloigne avec lui ; il l'accompagne dans ses courses lointaines ; il est le témoin invisible de ses désordres et de l'horrible abjection qui en est la suite et le châtiment ; enfin, il le ramène lui-même aux pieds de son père, et assiste au pardon comme il avait assisté au crime, à la punition et au repentir. Il a tout vu, tout entendu, tout senti ; il peut tout raconter.

Il est, je crois, facile d'établir ici en peu de mots que le sujet de l'*Enfant Prodigue* est du ressort de l'épopée, quoique le sort d'une famille seulement y soit intéressé, et que les personnages ne s'élèvent point au-dessus de la condition privée.

Racine, détournant le sens d'un mot de Tacite, et l'appliquant aux convenances du poème tragique, a dit, et surtout prouvé par un bel ouvrage [1], que l'éloignement des lieux suppléait à l'éloignement des temps ; et qu'il était également vrai de ces deux sortes de distances, qu'elles augmentaient notre respect pour les héros : *major è longinquo reverentia*.

Une autre vérité non moins incontestable découle de ce principe : c'est que, dans les personnages, l'ancienneté compense ce qui pourrait leur manquer du côté de l'importance et de la noblesse ; en un mot, qu'ils deviennent à nos yeux plus grands et plus vénérables à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque où nous vivons, et s'enfoncent dans l'obscurité des temps.

Quels hommes auraient plus le droit de produire une semblable illusion que ces pasteurs de la Judée, ces patriarches, dont nos traditions

[1] *Bajazet.*

sacrées nous disent que l'origine fut contemporaine de celle du monde ! Voilà ce qu'ont senti les auteurs à qui nous devons les poèmes de la *Mort d'Abel*, de *Joseph* et de *Tobie ;* et le public, qui n'a pas donné une égale approbation à leurs ouvrages, n'a reproché à aucun d'eux le choix de son sujet. J'ajouterais que la parabole de l'*Enfant Prodigue* elle-même a déjà été la matière d'un poème, si l'auteur n'avait cru devoir la traiter familièrement en la rajeunissant, et si, par là, son ouvrage n'était étranger à la question que j'agite.

Tous ceux qui ont transporté sur la scène tragique ou dans l'épopée des sujets tirés des saintes Écritures, ajoutant au respect que méritent en général les vérités historiques celui qui est dû particulièrement à cette source sacrée, se sont accordés sur la nécessité de ne point altérer les principales circonstances du fait ; mais tous ont dû se permettre d'en changer à leur gré les circonstances accessoires, d'en supprimer quelques-unes, et surtout d'en inventer un plus grand nombre.

J'ai usé de cette liberté nécessaire et innocente avec plus de réserve peut-être, et en même temps avec plus de sécurité que mes

devanciers, puisque l'aventure de l'Enfant Prodigue n'est point un événement réel, mais un événement imaginé, en un mot un apologue.

J'ai créé des incidents et des personnages nouveaux ; mais j'ai voulu que toutes ces créations fussent tirées, pour ainsi dire, des entrailles de mon sujet, et qu'elles en fussent un développement nécessaire, plutôt qu'une extension et un embellissement.

Mon changement le plus important est d'avoir donné une mère à mon Enfant Prodigue : cette idée m'a été favorable. Quel poète eût pu repousser de son sujet, ou seulement négliger d'y faire entrer la peinture des douleurs et des joies de l'amour maternel ! Il faut désespérer de les rendre avec toute leur énergie ; mais, si faiblement exprimées qu'elles soient, elles ne peuvent manquer d'animer et d'embellir un ouvrage. Du reste, s'il était nécessaire de motiver, sous le rapport de la composition, l'admission de ce nouveau personnage, je dirais qu'il m'a paru bon d'établir un contraste, une sorte d'opposition dramatique entre un père juste, mais rigide, et une mère susceptible de toute la faiblesse que ce titre comporte. La prédilection répréhensible de cette mère pour le plus jeune de ses fils m'a

servi à expliquer et à rendre moins odieuse, sans toutefois la justifier, la jalousie farouche du fils aîné, à qui j'ai conservé le caractère que lui donne l'Écriture. Enfin j'ai mis en action cette vérité, déjà prouvée par beaucoup d'exemples, que faire entre deux enfants un partage trop inégal de son amour et de ses soins, c'est s'exposer à perdre la tendresse de celui-ci, sans s'assurer la reconnaissance de celui-là, et à les rendre ennemis l'un de l'autre; c'est s'exposer, en un mot, à faire de tous deux de mauvais fils et de mauvais frères.

Lorsque l'Enfant Prodigue est puni de ses déréglements par la misère, je n'ai rien dissimulé, rien adouci dans la peinture de l'abjection profonde où il se trouve plongé. Mais une certaine pitié que cet infortuné m'inspirait, et qui sera peut-être partagée par mes lecteurs, m'a porté à le priver alors momentanément de l'usage de sa raison, et à lui épargner ainsi le sentiment continuel d'un mal aussi affreux, aussi décourageant que l'opprobre. C'est aussi une cruelle punition que sa démence; mais du moins son âme anéantie n'a point à supporter toujours le poids de l'avilissement, qui m'eût semblé devoir en briser le ressort. Quand sa

raison lui est entièrement rendue, il est éclairé sur son horrible état, mais il va s'en affranchir. Du reste, il est en proie aux plus cuisants remords : c'est là le véritable châtiment de sa faute, c'est là le commencement de son retour à la vertu.

Je n'ai point à faire l'apologie du genre de merveilleux que j'ai employé, en faisant apparaître un ange à l'Enfant Prodigue au moment où l'Éternel, touché de son amer repentir, veut donner à sa vertu renaissante le soutien dont elle a encore besoin. La Bible nous apprend que les anges communiquaient fréquemment, sous une forme visible, avec les serviteurs et même avec les ennemis du Dieu d'Israël : témoin Jacob, Balaam, le fils de Tobie, Habacuc et un grand nombre d'autres.

Le temps où l'action se passe est indéterminé dans la parabole. Dans mon poème, tout indique qu'elle est postérieure au passage de la mer Rouge et à la sortie d'Égypte.

J'ai cependant placé la famille de l'Enfant Prodigue dans le pays de Gessen, contrée fertile de l'Égypte inférieure, qui fut donnée par Pharaon à Jacob et à ses fils; mais, de ce que j'ai établi dans cette contrée la résidence de

mes personnages, il n'en résulte aucune contradiction entre le lieu de la scène et l'époque où elle se passe. Il est prouvé que la terre de Gessen était située dans la partie orientale de l'Égypte inférieure, aujourd'hui le milieu de l'isthme de Suez. Quand les Israélites, après avoir erré quarante ans dans le désert, furent enfin fixés dans la terre promise, l'Écriture [1], en retraçant les limites de leur nouveau territoire, le borne du côté du midi par le *torrent de l'Égypte,* c'est-à-dire le bras oriental du Nil, et les bords de la *Grande mer*, expression qu'elle emploie toujours pour désigner la Méditerranée. Or, il est évident que la terre de Gessen se trouve comprise dans cette division de territoire, et l'Écriture dit positivement [2] que, dans le partage qui eut lieu entre les différentes tribus, ce morceau de la terre promise échut en-suite aux enfants de Juda.

C'est parmi leurs descendants, encore alors en possession de cette terre, que j'ai choisi mes personnages, afin de pouvoir retracer les mœurs judaïques dans toute leur simplicité première, et par là me conformer naturellement aux

[1] Nomb., ch. 34.

[2] Josué, ch. 15.

mœurs patriarcales empreintes dans la parabole même.

L'enfant Prodigue, en abandonnant la tente paternelle, se rend à Memphis, qui était alors le séjour des arts, du luxe et de la corruption. J'ai essayé de peindre cette ville opulente et voluptueuse telle que la représentent les anciens historiens, et surtout Hérodote. Quelques notes extraites de leurs ouvrages, et placées à la suite de ce poème, attesteront au moins le soin que j'ai pris de n'employer que des couleurs fidèles.

Un fils ingrat, fugitif, débauché et repentant; une mère idolâtre de ce fils, prête à mourir de douleur quand elle est abandonnée par lui, prête à mourir de joie quand elle le revoit, après une longue et criminelle absence; un père, véritable israélite, juste, sévère et résigné à la volonté de Dieu qu'il aime et craint par-dessus tout; un frère né violent, aigri de plus par l'aveugle prédilection dont son jeune frère est l'objet : tous opposés de caractère, divisés d'affections, et réunis enfin par le sentiment du repentir et de l'indulgence; voilà les principaux personnages de mon poème, en voilà presque toute l'action.

L'indulgence extrême avec laquelle le public a daigné accueillir les premières éditions de cet ouvrage ; les éloges et les critiques dont il a été l'objet ; le suffrage que lui ont accordé les gens de lettres ; celui des bonnes mères, qui m'ont su quelque gré du personnage de Nephtale et des souvenirs qu'il leur a retracés ; enfin la pensée, que ce poème a fait naître chez quelques écrivains, de reporter sur nos théâtres le sujet de l'Enfant Prodigue ; tous ces motifs réunis m'ont imposé le devoir de revenir sur mon travail avec l'attention la plus sévère. Tout en mettant à profit les conseils de la critique, j'ai invoqué de nouveau ceux de l'amitié ; j'ai adopté toutes les censures qui ont paru fondées ; et, portant sur mon propre ouvrage un regard aussi impartial, aussi désintéressé que je l'ai pu, j'ai supprimé, corrigé ou refait entièrement un grand nombre de passages que la critique elle-même avait vus d'un œil trop indulgent.

Sans entrer ici dans d'autres détails, et pour ne parler que des changements qui touchent à l'ensemble du sujet, j'ai laissé entrevoir, dès le premier chant, un commencement d'intérêt tendre et doux entre Azaël et la jeune Gessé-

nienne. Cet intérêt n'a d'abord, du côté d'Azaël, aucun des caractères de l'amour ; mais il suffit pour préparer le lecteur à l'idée de leur union, qui doit être la récompense des vertus de Jephtèle et le prix du repentir d'Azaël.

Toutefois, en suivant cette idée, j'ai cru qu'il convenait que cette jeune fille, dont le personnage a une si grande influence sur la marche du second chant, ne fût qu'indiquée dans le premier, et ne s'y montrât qu'entourée d'une sorte de mystère aux yeux du lecteur.

Au troisième chant, dans la peinture des fêtes d'Apis, au moment où Azaël, entraîné par les désordres de tout genre dont il est le spectateur, ne peut plus retenir l'aveu des transports que lui fait éprouver la fille du Moabite, on a observé, avec beaucoup de raison, qu'il était peu naturel, quel que fût l'égarement de ses sens, que cet aveu lui échappât presque sous les yeux du père de cette jeune étrangère. J'ai essayé de mettre plus de vraisemblance dans la manière dont il déclare son amour ; le père de la Moabite n'est plus témoin de cet aveu. J'ai ramené ensuite l'attention sur ce vieillard, si promptement délaissé par une fille que l'amour aveugle et subjugue. J'ai donné plus de force et de

durée aux remords de celle-ci ; et lorsqu'elle-même se punit, par une fin si cruelle, et de ses propres fautes et de l'abandon de son amant, elle est instruite du départ de son père et sait très-bien que, même en prenant la résolution d'aller le rejoindre dans Moab, elle ne peut plus prétendre à trouver grâce devant lui.

Dans le tableau des débauches d'Azaël, j'ai aussi supprimé la peinture de certains excès qui blessaient les bienséances du goût et apportaient d'ailleurs un obstacle beaucoup trop légitime au pardon qui doit être accordé à l'Enfant Prodigue. Enfin, ce pardon même, il l'achète maintenant par une longue expiation, et n'a l'espoir fondé de l'obtenir qu'au moment où il se jette aux pieds de son père en les baignant des pleurs du repentir. Ce que lui dit, sans le reconnaître, le jeune messager de Ruben, ne peut que lui retracer ses fautes et lui peindre la consternation où elles ont plongé sa famille ; et dans tout le discours de sa mère, qu'il entend au moment de s'introduire sous la tente, il ne peut plus saisir un seul mot qui lui permette de croire que sa grâce est assurée.

Après avoir établi ainsi la preuve de ma déférence pour des opinions plus éclairées que la

mienne, il me reste à rendre compte des motifs qui m'ont empêché de me rendre aussi facilement à plusieurs autres observations critiques [1]: elles m'ont été faites par des personnes dont je ne puis révoquer en doute le bon esprit et les excellentes intentions. Ces observations d'ailleurs sont assez importantes pour mériter qu'on les examine avec soin et qu'on les discute avec la même bonne foi qui les a dictées.

Dans la parabole de l'Enfant Prodigue, telle que l'Écriture la rapporte, il est permis de croire, a-t-on dit, que l'Enfant Prodigue n'a plus sa mère. Il est tout simple alors qu'il réclame, en quittant la maison de son père, la part qui lui revient dans l'héritage maternel. Dans le poème, au contraire, Azaël a ses parents : quel motif, quel prétexte peut-il avoir pour demander à son père la part de son bien?

Qu'il me soit permis de répondre que dans la parabole rien ne prouve que la mère de l'Enfant Prodigue n'existe plus : c'est une supposition gratuite. Cela fût-il d'ailleurs, ce que nous savons de la législation des Hébreux ne nous apprend point qu'un tel état de choses autorisât

[1] Ces observations ont été le sujet de trois morceaux de critique fort spirituels, insérés dans le *Courrier de l'Europe*.

un fils à se faire délivrer la part qui peut lui revenir dans le bien de famille. C'est une idée prise dans nos mœnrs et notre législation. Au reste, quand il se détermine à quitter la maison paternelle, mon Enfant Prodigue ne fait à son père aucune demande semblable : il ne réclame, il ne veut emporter que sa bénédiction.

Par quel motif, me réplique-t-on, Ruben met-il de lui-même une aussi forte somme à la disposition de son fils, qui ne lui demande rien?

Il fait connaître une des raisons qui le portent à en agir ainsi : il ne veut point que son fils joigne la misère aux autres maux qui peuvent l'atteindre loin de sa famille. Il est un autre motif qu'il ne dit point, qu'il ne doit point dire, mais qu'il est facile de supposer dans un caractère aussi ferme qu'élevé, tel que j'ai essayé de le peindre. Ruben qui, dans le fond de son cœur, ne peut renoncer à toute espérance de revoir un jour son fils, ne voudrait pas devoir son retour à un sentiment aussi dégradant que le besoin. Ce motif me paraît puisé dans les plus nobles mouvements du cœur paternel.

Mais, m'objecte-t-on, ne doit-il pas prévoir, ne doit-il pas craindre le mauvais usage que

son fils va faire d'une fortune dont on le rend si témérairement possesseur?

Cette crainte, naturelle à la vérité, n'a encore d'autre fondement que le jeune âge et l'inexpérience d'Azaël. Sa conduite jusqu'alors n'a point annoncé un caractère prodigue. Ce qu'il répond à sa mère, qui le suppose épris d'une des filles de sa tribu, ne permet point de penser que le désir d'être libre dans le choix de ses amours entre pour quelque chose dans le parti qu'il prend. Ce qu'il explique lui-même de ses projets pour l'avenir n'annonce qu'une imagination vivement frappée par des idées vagues de fortune et d'élévation. L'exemple de Joseph lui fait espérer la même destinée, lorsqu'il sera rendu à Memphis. Une autre idée aussi le séduit et le domine intérieurement, celle de son indépendance. L'autorité de son frère, ou plutôt la rigueur avec laquelle il l'exerce, est pour Azaël un obstacle à tout repos domestique; c'est cette dépendance qui l'importune et qu'il veut fuir. S'il avait le goût du luxe et de la débauche, il ne partirait point sans avoir demandé les moyens de satisfaire ce penchant.

Enfin, m'a-t-on dit, quel que soit le motif qui détermine ce départ, un vieillard, un père ne

doit-il pas s'y opposer et employer son autorité à retenir près de lui un enfant dont les résolutions sont aussi insensées, et cependant aussi absolues?

Ce reproche peut s'appliquer au texte de la parabole comme à mon poème, et, à la rigueur, je ne me crois point obligé de justifier ce qui, littérairement parlant, est une donnée historique de mon sujet. Toutefois, si l'on veut se reporter aux temps et aux lieux où j'ai placé mon action, la conduite de Ruben dans cette circonstance ne paraîtra point contraire à l'idée que nous avons des mœurs et de la croyance des Hébreux. Le fatalisme entre pour beaucoup dans les opinions de ce peuple. Azaël se montre comme poussé par un ascendant suprême, par une main invisible, à la résolution qu'il prend. Ruben agirait contre ses propres principes en employant son autorité pour combattre dans son fils une résolution qui se manifeste par de tels signes. D'ailleurs, ces excursions des enfants hors de la maison paternelle sont des événements assez naturels dans l'histoire du peuple juif. On sent bien que de pareilles idées de dogme ne peuvent avoir qu'un faible empire sur le cœur d'une mère qui se voit séparée de

l'enfant qu'elle aime avec prédilection; aussi Nephtale tient-elle un langage bien différent. Mais ici Ruben seul est le maître, et son consentement suffit pour que ce départ ait lieu.

Je dois avouer que j'avais d'abord beaucoup trop faiblement indiqué les motifs qui empêchent Ruben de combattre par toute son autorité les projets de son fils. Cette faute, j'ai essayé de la réparer; c'est une obligation que j'ai aux personnes qui ont bien voulu me faire les objections auxquelles je viens de répondre, et que je désire avoir réfutées.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

ARGUMENT

DU CHANT PREMIER.

Invocation. — Exposition. — Pays de Gessen, patrie de l'Enfant prodigue. — Ruben, son père. — Nephtale, sa mère. — Pharan, son frère aîné. — Caractère des deux frères. — Prédilection de la mère pour son jeune fils Azaël. — Fête des semaines. — Apparition d'une jeune fille près de la tente où est Azaël. — Festin israélite. — Azaël n'assiste point au festin. — Inquiétudes de sa mère. — Elle s'imagine qu'Azaël est épris d'amour pour quelque jeune Israélite. — Elle charge Pharan de chercher son frère et de le lui ramener. — Duretés de Pharan. — Retour des deux fils à la tente de Ruben — Tendresses maternelles. — Froideurs d'Azaël ; il remet au lendemain les aveux qu'il se propose de faire à sa famille. Nuit de tourment. — — Aveux d'Azaël ; résolution de quitter la tente paternelle. — Rigide équité du père ; plaintes et désolations de la mère ; jalousie et insensibilité de Pharan. — Départ de l'Enfant Prodigue. — Désespoir de Nephtale.

L'ENFANT
PRODIGUE.

CHANT PREMIER.

Fille du ciel, Muse aux chastes attraits,
Au sistre d'or, aux accents toujours vrais,
Qui, dédaignant les routes fabuleuses
Où s'égaraient les nymphes de Tempé,
Du roc fécond par Moïse frappé
Bus à longs traits les eaux miraculeuses;
Et, du Très-Haut chantant les saintes lois,
Fis résonner, au bruit de tes cantiques,
De Sinaï les cimes prophétiques;
Vierge céleste, encourage ma voix!
Viens, je confie à ta lyre fidèle
Du Dieu vivant la parole immortelle.

Redis-moi donc par quelle folle erreur
Un fils soumis devint un fils rebelle;

Quel vain espoir, quelle étrange fureur
Lui fit quitter la tente paternelle.
Dis ses excès; dis l'affreux dénûment,
Fruit mérité de son égarement;
Et lorsqu'enfin Dieu va, dans sa colère,
Lever son bras sur l'enfant criminel,
Fais parvenir aux pieds de l'Éternel
Les pleurs du fils et le pardon du père.

Heureux Gessen, séjour aimé du ciel,
C'est dans ton sein qu'il avait pris naissance,
Ce fils, l'objet des douleurs d'Israël,
Dont jusqu'alors il était l'espérance.
C'est dans ton sein que Nephtale et Ruben
Coulaient tous deux, sous les lois de l'hymen,
Des jours de paix, d'amour et d'innocence.
A leur bonheur, fruit de ces chastes nœuds,
Les dons du ciel ajoutaient l'opulence.
De gras troupeaux se jouaient autour d'eux;
De toutes parts, dans leur domaine immense,
Des plants choisis croissaient en abondance.
Au moindre signe, on voyait à leurs vœux
Se présenter des esclaves nombreux;
Et tous les ans, abandonnant leur tente,
Deux cents chameaux, caravane brillante,
Jusqu'à Memphis portaient les longs tissus
Du lin soyeux et du moelleux byssus,
D'un sol fécond dépouille renaissante.

Dans ces beaux lieux, parmi des biens si doux,
Croissaient deux fils, orgueil des deux époux.
L'aîné, Pharan, du domaine champêtre
Cueille les fruits, surveille les troupeaux,
Et sur le sol témoin de ses travaux
Étend déjà les yeux jaloux d'un maître.
L'autre, encor faible (Azaël est son nom),
A peine atteint la première jeunesse.
Un jour timide éclaire sa raison;
Ses goûts naissants respirent la mollesse;
Je ne sais quoi de vague et d'inquiet
Au fond du cœur le tourmente en secret;
Aucun rapport de goûts, de caractères,
Ne semble enfin rapprocher ces deux frères.
Ce n'était point de Caïn pour Abel
La sombre haine ou le dédain cruel;
Mais loin qu'entre eux régnât l'amitié tendre
Que de son frère un frère a droit d'attendre,
De ces enfants les débats mutuels
S'offraient sans cesse aux regards paternels.

Fallait-il donc que le cœur d'une mère
Autorisât ces sentiments jaloux!
Il est trop vrai que le plus jeune frère
Était l'objet de ses soins les plus doux.
Soit qu'en ses traits une heureuse noblesse
Justifiât cette tendre faiblesse,

Soit qu'en effet l'épouse de Ruben,
Dans cet enfant, dernier fruit de l'hymen,
Vît s'élever l'appui de sa vieillesse;
Absent, présent, à toute heure, en tous lieux,
Nephtale, hélas! révèle à tous les yeux
Pour Azaël son idolâtre ivresse.

Aveugle amour dont son cœur est épris!
Qu'il est affreux de perdre ce qu'on aime!
Et d'une erreur que produit l'amour même
L'ingratitude est-elle donc le prix!

C'était le jour où, par des sacrifices,
Des rits pieux et des hymnes touchants,
Tout Israël des moissons de ses champs
Offrait à Dieu les fidèles prémices.
Dès le matin, aux tentes de Ruben
On voit courir les vierges de Gessen;
Leur jeune essaim choisit dans la prairie
Les épis d'or et la vigne fleurie.
Toutes bientôt, assemblant sous leurs mains
Des verts buissons la dépouille odorante,
Vont de Gessen parfumer les chemins;
Chacune accourt; une seule, plus lente,
Porte en rêvant son tribut solennel,
Marche à l'écart, se dérobe à la vue,
Puis, vers la tente où respire Azaël,
Sans qu'on l'observe, à la fin parvenue,

Lève les yeux, et, ne le voyant pas,
Poursuit sa route en gémissant tout bas.

Quand tout est prêt pour ce doux sacrifice,
Dès que Pharan, pour frapper la génisse,
N'attend plus rien que l'ordre paternel;
Dès que Ruben voit sa famille entière
Se réunir aux fêtes d'Israël,
Le front alors baissé dans la poussière :
« Dieu d'Abraham, écoute ma prière :
» Que le travail au sein de nos sillons
» Ramène encor ta manne salutaire!
» Mûris nos fruits, et sur notre humble terre
» Laisse pleuvoir tes bénédictions! »

Il dit : soudain cent voix religieuses
Chantent de Dieu les merveilles nombreuses :
C'était d'Agar l'enfant prêt à mourir
Dans les tourments d'une soif dévorante,
Quand tout à coup un ange vient offrir
L'eau secourable à sa bouche expirante;
C'est Jéhova qui, de l'Égypte en deuil
Sous ses fléaux humiliant l'orgueil,
De Gessen seul prend en pitié la terre;
Ou d'Israël la fuite salutaire,
Lorsque arrachée au lit qu'elle habitait
La vaste mer se lève en double trombe,

S'ouvre aux Hébreux, et de son poids retombe
Sur l'étranger qui les persécutait.

A l'instant même où ces vierges pudiques
Jusques au ciel élevaient leurs cantiques,
Nephtale a vu sur leurs chastes attraits
De son enfant errer les yeux distraits.
Un nouveau trouble a passé dans son âme :
« Dieu ! se peut-il qu'une amoureuse ardeur,
» Si jeune encor, vienne agiter son cœur,
» Et du désir éveille en lui la flamme ? »
Telle est sa crainte ; et déjà du matin
Le sacrifice est achevé, la foule
Loin du lieu saint en silence s'écoule ;
Et le vieillard, ordonnant un festin,
Fait préparer les restes des victimes,
L'agneau sans tache et les simples azymes.

Nephtale veut, d'un œil sage et discret,
Mieux observer l'enfant de sa tendresse.
Elle l'attend ; sa crédule faiblesse
Se flatte encor que, s'il brûle en secret,
Un prompt aveu va sans doute à sa mère
De son amour révéler le mystère ;
Ou, si son cœur hésitait à s'ouvrir,
Que dans ses yeux, interrogés par elle,
Ce feu caché pourra se découvrir.
Attente vaine ! espérance infidèle !

Oh ! quel tourment ! son fils ne paraît pas.
De ce festin déjà l'heure se passe
Sans qu'Azaël vienne y prendre sa place.
« Mon cher Pharan, va, vole sur ses pas.
» Oui, tout me dit qu'après le sacrifice,
» Épris d'amour, notre jeune Azaël
» Aura suivi les vierges d'Israël.
» Ah ! de ta mère abrège le supplice ;
» Va le trouver ; prévenons ses erreurs ;
» Va, pars. Tu vois mes mortelles terreurs ;
» Si, comme à nous, sa présence t'est chère,
» Rends-moi mon fils, ramène-moi ton frère ! »
Nephtale dit : aussitôt s'échappant,
Touché des pleurs que sa mère répand,
Quoiqu'en secret tout son cœur s'en offense,
L'aîné des fils obéit en silence.
Il part ; il court dans les champs de Ruben,
Non loin du puits où venaient sur la pierre
Se reposer les filles de Gessen,
Aux bords du lac où dans ce frais Éden
Les égarait leur course journalière.
Enfin, lassé de parcourir ces lieux,
Il l'aperçoit sur la haute montagne,
Près du torrent, seul, et portant les yeux,
Loin de Gessen, vers la vaste campagne.
C'est là qu'errant, le cœur privé de paix,
Aux flots grondants, aux nuages épais,
Il vient conter l'ennui qui le dévore

Et le projet qui trouble sa raison.
Non, dans son cœur l'amour n'est point encore;
Mais par delà cet immense horizon
Il entrevoit un bonheur qu'il ignore.
Gessen pour lui n'est plus qu'une prison;
Il veut la fuir. En ses vœux moins timide,
Il porte envie au nuage rapide,
Au noir torrent qui, loin de son berceau,
Va s'égarer de rivage en rivage;
Au faon léger, à ce farouche oiseau
Qui, dans les airs déployant son plumage,
Vole, revient, part et fuit l'esclavage.

Infortuné! quel démon dans ton sein
A pu souffler ce funeste dessein?
Crains de tes vœux la fougue passagère!
Arrête encor; vois quel séjour tu fuis,
Quels biens tu perds, quel bonheur tu détruis
Qui te rendra tous les soins d'une mère,
Son tendre appui, son amour sans tourments,
Et de ses bras les purs enlacements?

C'était ainsi que, plaignant sa misère,
Il eût fallu combattre le poison
Qui d'Azaël égarait la raison.
Mais, loin d'avoir ce langage d'un frère,
Loin de calmer son cœur préoccupé,
Pharan l'aborde avec un front sévère,

Et le ramène aux tentes de son père
Comme un captif de ses fers échappé.

Et cependant du sommet des montagnes
L'ombre descend et couvre les campagnes;
La nuit s'avance, et le couple inquiet
De son asile à pas pressés s'approche,
Sans qu'Azaël, pendant ce long trajet,
Forme une plainte ou Pharan un reproche.
Seuls dans Gessen veillaient les deux époux.
Du saint vieillard l'inquiétude amère
Déjà s'exhale en mots pleins de courroux,
Quand tout à coup, ramené par son frère,
L'infortuné, qu'appellent tous leurs vœux,
En murmurant vient s'offrir devant eux.
Sa mère alors : « O mon enfant! dit-elle,
» As-tu bien pu dans l'attente et l'effroi
» Aussi long-temps laisser ton père et moi?
» Jamais encor ton absence cruelle
» A ce tourment n'avait livré mon cœur.
» Si le tien souffre, est-ce en fuyant ma vue
» Que tu prétends retrouver le bonheur?
» De tes chagrins la cause m'est connue :
» Eh ! du secret pourquoi t'envelopper ?
» A nos regards crois-tu donc échapper ?
» Quand loin de nous et dans la solitude
» Tu vas cacher ta sombre inquiétude,
» Ah ! je vois trop que l'amour maternel

» Ne suffit plus au bonheur d'Azaël.
» D'un autre amour tu sens déjà l'ivresse.
» Mais, de tes feux loin que mon cœur se blesse,
» Dis-nous quelle est la vierge de Gessen
» Que dans tes bras doit couronner l'hymen.
» Parle, mon fils; je veux que de ma bouche
» Ta jeune épouse apprenne son bonheur.
» Pour Azaël rien ne coûte à mon cœur;
» Je la verrai. Si ma douleur la touche,
» Si son front pur, à ton nom prononcé,
» D'un feu soudain rougit embarrassé,
» Je te la donne, et de mes mains j'apprête
» Le saint taled qui doit parer sa tête,
» Pour que mon fils puisse goûter toujours
» D'heureuses nuits, ainsi que d'heureux jours. »

A tous ces soins d'une âme maternelle
Le malheureux, que son trouble décèle,
Cherche à répondre et s'exprime en ces mots :
« Il est bien vrai, je souffre; et de mes maux,
» Du deuil affreux qui partout m'environne,
» Mon désespoir n'accuse ici personne.
» Pharan peut-être, avec moins de rigueur,
» Eût à la paix accoutumé mon cœur.
» Oui, fatigué de sa vertu sévère,
» Dans tous mes vœux contrarié par lui,
» Je l'avoûrai, j'ai cherché dans autrui
» Cette pitié que me refuse un frère.

» Je n'implorai ni l'amour, ni l'hymen ;
» Mais, du bonheur me créant une image,
» J'osai choisir des filles de Gessen
» La plus obscure, et surtout la plus sage,
» Et je me dis : Si tu l'avais pour sœur,
» Tu connaîtrais l'amitié fraternelle.
» Ce chaste nœud, dont j'aimais la douceur,
» Comme pour vous, fut un secret pour elle.
» N'y pensons plus; ce désir s'est éteint.
» D'un fol amour mon cœur n'est point atteint.
» J'ai des projets..... Vous les saurez, ma mère.
» Mais d'un seul jour que l'aveu s'en diffère;
» Oui, votre fils, de tous vos soins touché,
» Demain, pour vous, n'aura rien de caché. »

Après ces mots, où son indifférence
Se cache à peine, il s'échappe éperdu,
Et d'un repos que lui-même a perdu
A sa famille il ravit l'espérance.
Mais le vieillard : « L'ai-je bien entendu?
» C'est sous mes yeux, c'est à sa mère en larmes
» Qu'un fils ingrat fait subir ce tourment,
» Quand elle-même avec ménagement
» L'entretenait de ses justes alarmes!
» Demain, dit-il, nous saurons ses projets.
» Ah! s'il le veut, qu'il garde ses secrets;
» Mais que du moins il marche, en ma présence,
» Dans le respect et dans l'obéissance.

» Viens, ma Nephtale, et toi, fils vertueux,
» D'un fils ingrat consolez-moi tous deux! »
Il dit; chacun, plein d'un trouble funeste,
Gagne sa couche; et, sans oser parler,
De cette nuit, si lente à s'écouler,
En vains projets ils consument le reste.
Dieu! quelle nuit! et quel jour odieux
Va d'une mère épouvanter les yeux!
Ah! dans l'excès de sa crainte mortelle,
L'incertitude est un bonheur pour elle!

Mais la vapeur qu'exhale le matin
Blanchit déjà dans l'horizon lointain;
Les rayons frais de l'aube matinale
Frappent la couche où veille encor Nephtale;
Elle se lève et des soins d'un époux,
Des soins d'un fils se trouve environnée.
Eh! que lui fait l'hommage le plus doux,
Si d'Azaël elle est abandonnée!
Son cœur vers lui s'échappait en secret,
Quand, prêt à fuir, le jeune Israélite,
Tout pâle encor du dessein qui l'agite,
Vient révéler son coupable projet.
« Si j'ai, dit-il, par un trop long silence
» De tous vos cœurs lassé la patience,
» C'est qu'avant tout moi-même j'ai voulu
» Fixer mon sort long-temps irrésolu.
» Je cède enfin au pouvoir qui m'entraîne;

» Mais jugez-moi : suis-je digne de haine ?
» Dans cet asile où je fus tant aimé,
» Vous le voyez, soit destin, soit faiblesse,
» D'un poison lent je m'éteins consumé.
» Nul avenir ne rit à ma jeunesse,
» Et de mes maux votre malheur s'accroît.
» Sous d'autres cieux je ne sais quel présage,
» Dans un lointain que mon œil entrevoit,
» D'un bonheur pur m'offre une vague image.
» Voyez Joseph à Sichem ignoré !
» Sur d'autres bords, il vécut honoré.
» Ah ! comme lui, dans mes destins prospères,
» Dans l'avenir qui s'ouvre à mes projets,
» Plus d'une fois, aux rives étrangères,
» Mes souvenirs, mes vœux et mes regrets
» Se tourneront vers cette solitude;
» Je me dirai qu'aux tentes de Gessen,
» Le cœur en paix, vous goûtez dans l'hymen
» Ce bonheur simple, exempt d'inquiétude,
» Et qui, toujours hôte des mêmes lieux,
» Loin de s'user, s'accroît par l'habitude ;
» Et moi, je pars, je fuis loin de vos yeux.
» Terre natale où dorment mes aïeux,
» Réduit paisible où je laisse ma mère,
» Champ paternel, recevez mes adieux !
» Je vais partir ; bénissez-moi, mon père. »

A ce discours, à ce mot si cruel,

Ce mot d'adieu qui, comme un trait mortel,
S'en vient frapper son âme déchirée,
Trois fois Nephtale, au désespoir livrée,
Cherche à répondre, et sa douleur trois fois
Dans les sanglots laisse expirer sa voix,
Mais de Ruben qu'un saint courroux excite
Telle n'est point la sévère douleur.
Rien n'ébranlait cette âme israélite,
« Mon fils, dit-il, à ce vœu de ton cœur,
» Va, ne crains pas qu'un père aigri s'oppose.
» De tes chagrins puisque telle est la cause,
» Pars, laisse-nous; cherche, loin de ces lieux,
» Cet avenir si brillant à tes yeux.
» Mais, quand tu fuis une mère qui t'aime,
» De ma maison tu te bannis toi-même.
» N'y rentre plus; va-t'en sous d'autres cieux!
» Qu'en te voyant les fils de l'étrangère
» Disent entre eux, avec des ris moqueurs :
» Voilà le fils qui voulut fuir sa mère,
» Ah! quand Joseph par d'éclatants honneurs
» Vit à Memphis sa foi récompensée,
» Rachel par lui n'était point délaissée.
» Je ne veux pas toutefois à tes maux,
» Dans ton exil, ajouter la misère.
» Cent bourses d'or couvriront tes chameaux;
» Un serviteur que choisira ton frère
» Dans le désert va diriger tes pas;
» Et puisqu'enfin ton ingrat caractère,

» Las du lien qui joint le fils au père,
» Pour le briser, n'attend point mon trépas,
» Garde ces biens : qu'ils soient ton héritage !
» De ce moment, ici rien ne t'engage ;
» Tu peux partir, je ne te maudis pas, »

« Partir ! mon fils, est-il vrai ? dit Nephtale.
» C'est donc ainsi, cruel, que tu m'apprends
» De ce départ la nouvelle fatale !
» Ah ! malheureux, diffère encore ; attends,
» Attends du moins qu'à ces jours d'amertume
» Mon triste cœur par degrés s'accoutume ;
» A ce bonheur où je ne suis pour rien,
» Oui, s'il le faut, j'immole tout le mien,
» Mais si tu pars aujourd'hui, dans une heure,
» O mon enfant, tu veux donc que je meure ? »

« Pourquoi gémir et vous désespérer ? »
Dit Azaël à sa mère éperdue,
« Je vous l'ai dit, mon destin est d'errer.
» Mais espérons qu'à soi-même rendue,
» Mon âme, un jour, plus calme dans ses goûts,
» Se sentira rappeler près de vous.
» Il est des vœux d'un ascendant suprême,
» C'est vainement qu'on les combat soi-même,
» Que craignez-vous ? Quelque brillant séjour,
» Quelque heureux bord que loin de vous j'habite,
» Puis-je oublier la mère que je quitte

» Et le bonheur qui m'attend au retour ?
» Quand du Delta j'aurai touché la terre,
» Quand j'aurai vu les pompes de Memphis,
» D'un père alors désarmez la colère ;
» Qu'il me pardonne, et près de vous, ma mère,
» Je reviendrai. » — « Vous reviendrez, mon fils !
» Le jeune oiseau qui, désertant nos plaines,
» S'échappe et fuit aux régions lointaines,
» Revient aussi, quand ses goûts sont lassés,
» Se reposer sur la rive natale ;
» Mais, au retour de sa course fatale,
» Retrouve-t-il tous ceux qu'il a laissés ? »
Ses pleurs alors sont l'unique langage,
L'unique plainte où son cœur se soulage.
A ces moments précurseurs des adieux
Pharan soudain se dérobe en silence ;
Ruben bientôt, oubliant toute offense,
Sent qu'il est père et détourne les yeux.
Nephtale seule à ce fils qu'elle adore
Craint d'adresser un reproche, un regret,
Mais sur son cœur qui gémit en secret
Le prend, le quitte et le reprend encore,
Et du bonheur, du tourment de le voir,
Navre à loisir sa douleur sans espoir.
L'orgueil d'un fils, lassé de se défendre,
A tant d'amour sans doute allait se rendre,
Quand de Pharan l'empressement cruel
Fait apporter sous les yeux d'Azaël

Les bourses d'or, fatal présent d'un père.
Industrieux à repousser son frère,
Pour le départ il n'a rien oublié.
Choisi par lui, le guide se présente,
Et les chameaux sont au seuil de la tente,
Le mufle au vent et le genou plié.

Le malheureux, que cet aspect enflamme,
Sent de nouveau s'éveiller dans son âme
De ses projets l'inquiète fureur.
Il veut partir; il a vu sans horreur
Que Pharan même à sa fuite conspire.
Près d'elle encor sa mère en vain l'attire;
Sa mère en vain fait parler ses douleurs;
Cet insensé qu'irrite un long délire
Ne voit qu'un frère et veut fuir ses rigueurs.
Sur son chameau tout tremblant il s'élance,
Retient ses pleurs, vers une mère en deuil
Jette en partant un douloureux coup d'œil;
Et de Memphis, qu'il voit en espérance,
Ses vœux bientôt ont franchi la distance.

Nephtale, en proie au plus affreux tourment,
Veut profiter de ce dernier moment.
Du jeune Hébreu qui se perd dans l'espace
Elle se plaît à suivre encor la trace;
Mais quand son œil, en cet éloignement,
N'entrevoit plus qu'à travers un nuage

Du voyageur la fugitive image ;
Quand des chameaux les pas retentissants
D'un bruit lointain ne frappent plus ses sens ;
Alors, blessé d'une atteinte mortelle,
Son cœur se brise ; elle pâlit, chancelle,
Et sur Ruben, prompt à la secourir,
Tombe expirante et ne pouvant mourir.

ARGUMENT

DU CHANT DEUXIÈME.

Tristesse profonde de Nephtale après le départ d'Azaël. — Indifférence de Pharan. — Ruben cherche à consoler Nephtale ; il lui cite l'exemple d'Isaac, qui fut pendant vingt ans privé de la présence de son fils Jacob. — Inutilité de ses soins près de cette mère désolée. — Nephtale ne se plaît que dans les lieux où elle a vu son fils. — Elle va jusqu'à l'entrée du désert qui mène à Memphis. — Elle est surprise par un affreux ouragan. — Description du kamsin ou vent empoisonné. — Nephtale est secourue par une jeune Gessénienne, nommée Jephtèle, qui la rappelle à la vie. — Discours de Nephtale à cette jeune fille. — Jephtèle lui avoue son amour pour Azaël. — Tendre union de ces deux femmes malheureuses. — Nephtale emmène sous sa tente la jeune Israélite, et l'adopte pour fille. — Jephtèle est présentée à Ruben, qui l'accueille. — Sentiments jaloux de Pharan. — Ruben réprime les emportements de son fils, et annonce le projet qu'il a de charger un de ses serviteurs, au départ de la prochaine caravane pour Memphis, de lui apporter des nouvelles d'Azaël. — Soins touchants que prend ce vieillard pour être instruit du sort de son fils. — Espérances de Nephtale. — Préparatifs pour le départ de la caravane. — Arrivée d'un Moabite sous la tente de Ruben. — Nouvelles d'Azaël. — Consternation dans la famille de l'Enfant Prodigue.

CHANT DEUXIÈME.

Si Dieu réserve à l'âme maternelle
Un bonheur pur qu'il n'a point fait pour nous,
Il mêle aussi, parmi ces biens si doux,
D'affreux chagrins qui ne sont que pour elle.
Pendant neuf mois quand la femme a porté
Le gage heureux de sa fécondité ;
Dès qu'elle a vu, dans un tendre délire,
Sur ses genoux son enfant lui sourire,
Que de tourments, que de secrets ennuis
Troublent ses jours, épouvantent ses nuits !
Dans les projets où son cœur s'abandonne,
Qu'il en est peu que l'effroi n'empoisonne !
Tantôt, hélas ! quand tout semble assurer
De son bonheur la longue jouissance,
Elle se dit que le temps qui s'avance
De son enfant viendra la séparer ;
A ses côtés sa tendre vigilance
Long-temps encor voudrait le retenir ;
Elle voudrait, bien loin dans l'avenir,

Reculer l'âge où sa main tutélaire
Pour le guider sera moins nécessaire.
Tantôt son cœur, d'un autre espoir charmé,
De cet enfant, à peine encor formé,
Hâte déjà la jeune intelligence,
Croit par ses vœux accélérer le temps,
Le voit aux jours de son adolescence,
Prédit ses goûts, devine ses penchants,
De cent vertus dote ses premiers ans,
Le fait l'appui de sa famille entière ;
Enfin c'est lui qui doit, en tous les lieux,
Rester près d'elle et fermer sa paupière.
Mais cet enfant qui doit fermer ses yeux,
Pour ses vieux jours ce soutien qu'elle espère,
Quand sous la tombe il devance sa mère,
O de son âme affreux déchirement !
Que je la plains ! A son malheur extrême
Loin de souffrir aucun soulagement,
Elle entretient un désespoir qu'elle aime,
De l'amitié fuit les soins passagers,
Cherche des lieux qui soient tristes comme elle,
Ne conçoit pas, dans sa douleur mortelle,
Qu'il soit des cœurs à son deuil étrangers.
Et toutefois ce deuil n'est point sans charmes :
L'infortunée, en déplorant son sort,
A cet enfant que lui ravit la mort
N'a pas du moins à reprocher ses larmes.
Mais par des torts indignes de pardon

Perdre à jamais l'enfant de sa tendresse ;
Mais recueillir, pour prix de sa faiblesse,
L'ingratitude et surtout l'abandon,
Et des tourments qu'on éprouve soi-même
Se voir forcé d'accuser ce qu'on aime ;
Des coups du sort, voilà le plus cruel !
Tu l'éprouvais, malheureuse Nephtale.
Quelle douleur à la tienne est égale !
Combien de fois ton chagrin maternel
Baigna de pleurs la couche conjugale !
Mais tes regrets ne sont point partagés :
Pour cet enfant dont tu pleures l'absence,
Déjà Pharan, à tes yeux affligés,
Ne cache plus sa froide indifférence ;
Et de tes maux quand ton cœur consumé
A toute joie, à tout espoir se ferme,
Autour de toi la douleur a son terme,
Et tout reprend son cours accoutumé.

« Pourquoi ce deuil? pourquoi ces pleurs de femme ?
» Disait Ruben. Pour des maux passagers,
» Au désespoir doit-on livrer son âme ?
» Lorsque Jacob, sur des bords étrangers,
» Voulut au loin se chercher une épouse,
» N'alla-t-il pas, jusqu'aux plaines d'Haran,
» Porter ses vœux aux filles de Laban ?
» Et du vieillard quand l'adresse jalouse,
» De son hymen ayant fixé le jour,

» Trompa Jacob par un lâche détour,
» Et, dédaignant sa tendresse soumise,
» Sourd à sa voix durant deux fois sept ans,
» Lui fit payer par des travaux constants
» La triste épouse à sa couche promise,
» Du désespoir qui sauva sa douleur ?
» Qui le rendit aux tentes de son père,
» Riche, honoré de cet exil prospère,
» Et de Rachel fortuné possesseur ?
» Le même Dieu qui, dans sa longue absence,
» Le soutenait, n'a-t-il plus la puissance
» De ranimer votre cœur abattu ?
» Qui nous a dit que l'Éternel lui-même,
» Quand votre fils trahissait la vertu,
» Dans ce départ vainement combattu,
» N'a point caché sa volonté suprême ?
» Nos vœux trompés sont souvent à ses yeux
» Le seul moyen qui doit nous rendre heureux.
» Gardez-vous donc de perdre l'espérance ! »
C'est par ces mots que d'une épouse en pleurs
Ruben croyait adoucir la souffrance.
Mais Ruben même irritait ses douleurs ;
Et si parfois la malheureuse mère,
Dans le seul fils qui reste à ses côtés,
Veut réveiller le souvenir d'un frère,
Elle n'entend que discours emportés,
Et par Pharan sa plainte repoussée
Vient retomber sur son âme oppressée.

Contre ses maux, son unique recours,
Son seul plaisir était d'errer toujours
Aux mêmes lieux où, non loin d'elle encore,
Avait erré cet enfant qu'elle adore.
Là, rappelant son bonheur disparu,
Sur le chemin qu'il avait parcouru,
De tous ses pas elle suivait la trace;
Cherchait le lieu, s'arrêtait à la place
Où d'Azaël, pour la dernière fois,
Jusqu'à son cœur a retenti la voix.
Et si les vents, en tourbillons volages,
Se dirigeaient vers l'heureuse Memphis,
De ses regrets, de ses vœux pour son fils
Elle chargeait les rapides nuages.
Puis quand la nuit, des sommets de Ségor,
Étend son ombre et vient couvrir la terre,
Pâle et sans pleurs, vers son toit solitaire
Elle s'en va, pour revenir encor.

Errant un jour, dans ces courses lointaines,
Elle parvient jusqu'aux arides plaines
Qui vers Memphis s'allongent en désert.
Là, nul sentier, nul abri n'est offert;
Et toutefois sans crainte elle s'avance,
Quand son regard dans l'étendue immense
Voit accourir, du fond de l'horizon,
Des vents du sud la brûlante rafale.

Aussitôt l'air, qui se change en poison,
Vient la frapper d'une chaleur fatale ;
Le vent de feu, d'un ciel tranquille et pur,
En s'élevant, court enflammer l'azur ;
Du sol brûlé l'importune poussière
Répand partout une épaisse blancheur ;
L'herbe est sans sève et l'onde sans fraîcheur ;
De toutes parts, sur la nature entière,
Un jour plombé s'étend, et les chameaux,
Pour éviter la vapeur meurtrière,
Ont dans le sable enfoncé leurs naseaux.

Dans cette mer de poussière flottante,
Sous le fléau qui la persécutait,
L'infortunée en vain se débattait,
Quand de Gessen une jeune habitante,
Jusqu'au désert ayant suivi ses pas,
Vers elle accourt, la saisit dans ses bras,
Et l'entraînant, d'un pas ferme et rapide,
Loin du désert, loin du vent homicide,
Dans un vallon où le basskam en fleurs
Embaume l'air de sa sève odorante,
Près d'un ruisseau la dépose expirante.
Là mille soins soulagent ses douleurs.
L'eau la plus pure, à la source puisée,
Éteint sa soif promptement apaisée ;
Le plus doux fruit, du dattier détaché,
Baigne de sucs son palais desséché ;

Et sur ses yeux, qu'obscurcit un nuage,
La jeune fille agite un vert feuillage
Que d'une eau vive elle avait humecté.
Portant sur elle un regard de bonté :
« Qui que tu sois, je te bénis, ma fille,
» Lui dit Nephtale, Heureuse est ta famille !
» Dans le désert, sans toi, j'allais mourir.
» Ah ! puisqu'ainsi tu daignes secourir
» Une infortune à ton cœur étrangère,
» De quels doux soins tu dois combler ta mère ! »

« — Ma mère !.., hélas ! je n'ai plus de parents !
» Répond soudain la jeune Israélite.
» Pourquoi louer les soins que je te rends ?
» C'est un devoir et non point un mérite.
» Bien plus encor que tu ne peux penser,
» A tes douleurs je dois m'intéresser.
» Cet Azaël, dont la fuite t'expose
» A tous les maux que peut souffrir l'amour,
» De mes tourments il est aussi la cause.
» Rappelle-toi ce jour, ce triste jour,
» Où, me mêlant à mes jeunes compagnes,
» J'offrais à Dieu, suivant nos rits sacrés,
» Les premiers fruits de nos riches campagnes,
» La vigne en fleur et les épis dorés.
» Ah ! dans quel trouble, avec quelles délices
» Mon faible cœur, en priant l'Éternel,
» Offrit alors à ce même Azaël

» D'un feu naissant les secrètes prémices !
» Du trait soudain dont mon cœur fut frappé,
» Jamais l'aveu ne m'était échappé ;
» Et si ton fils, par sa fuite si prompte,
» D'un tel aveu n'eût affaibli la honte,
» Dieu m'est témoin qu'un silence discret
» Eût dans mon sein retenu mon secret.
» Dirai-je plus ? sans tous ses maux, Nephtale
» N'eût jamais su ma tendresse fatale,
» Eût de Jephtèle ignoré jusqu'au nom.
» Mais tu gémis dans un long abandon ;
» Aux bords des lacs, au sein des vastes plaines,
» Sans t'aborder j'ai suivi tous tes pas ;
» J'ai vu tes pleurs, j'ai partagé tes peines :
» Que ta pitié ne me repousse pas !
» Il n'est pas bon que tu sois solitaire.
» C'est trop souffrir, que souffrir et se taire.
» De consoler ni ton mal ni le mien,
» Le ciel, hélas ! ne m'offre aucun moyen ;
» Mais dans nos maux puisque Dieu nous rassemble,
» Sur Azaël pleurons du moins ensemble. »

Jephtèle alors baisse en tremblant les yeux.
Soudain Nephtale : « O ma fille, dit-elle,
» Serait-ce un songe ? est-ce une voix mortelle ?
» Ou, sous tes traits, est-ce un ange des cieux ?
» Nul être encore, ô ma chère Jephtèle,
» De mots plus doux, de plus tendres accents,

» Jusqu'à ce jour n'avait frappé mes sens.
» Je me ranime à ta voix consolante ;
» A mon oreille elle est plus douce encor
» Que ne peut l'être à ma bouche brûlante
» Le miel si pur des plaines de Ségor.
» A ton malheur, oui, j'unis ma misère.
» Tes maux sont grands, si tu n'as plus ta mère ;
» Mais, dès ce jour, tu trouveras en moi
» Les tendres soins d'une amitié fervente.
» Mon fils, hélas ! plus à plaindre que toi,
» Est orphelin quand sa mère est vivante.
» Laissons ses torts et plaignons ses malheurs.
» Toi, seul appui qui s'offre à mes douleurs,
» Viens, sois ma fille, et que ta peine amère
» Trouve un asile au sein d'une autre mère. »

Ainsi déjà ces deux cœurs sont d'accord ;
Et l'une et l'autre, unissant leurs alarmes,
Font succéder à ce premier transport
Ces entretiens, ces aveux pleins de charmes,
Où, sans tourment, la douleur a ses larmes ;
Et vers Gessen, en se donnant la main,
Toutes les deux poursuivent leur chemin.

Mais quelle crainte, ô fille malheureuse,
Vient assaillir ton âme douloureuse,
Quand tout à coup Nephtale t'introduit
Aux mêmes lieux, sous ce même réduit

Où d'un ingrat le souvenir l'oppresse !
De quel tourment ton cœur est agité,
Lorsqu'au vieillard Nephtale a raconté
Dans le désert sa mortelle détresse,
Les prompts secours de ta vive amitié,
Pour ses douleurs ta soigneuse pitié,
Tout, excepté ta pudique tendresse !
Entre la crainte et l'espoir partagé,
Comme ton cœur, aussitôt soulagé,
S'émeut de joie, et bénit en silence
De son récit l'attentive prudence !

Ruben, guidé par un tendre intérêt,
Met tous ses soins, applique tout son zèle
A rassurer la tremblante Jephtèle.
Il plaint ses maux; il voit avec regret
Ses pieds meurtris par un si long trajet ;
Ses yeux en feu qu'un nuage de sable
Irrite encore et que le jour accable ;
Son noble front, ses traits où la douleur
Garde toujours un reste de pâleur ;
Et, l'admettant au sein de sa famille,
L'appelle aussi du doux nom de sa fille.

Le seul Pharan, blessé de cet accueil,
Laisse éclater un dépit plein d'orgueil.
« Long-temps, dit-il, sans accuser mon frère,
» Sans m'échapper en reproches jaloux,

» J'ai pu souffrir que le cœur de ma mère
» Fût tout entier au fils qu'elle préfère ;
» Mais comment voir, sans un juste courroux,
» Que sa douleur, qui se tait devant nous,
» Cherche un refuge au sein d'une étrangère ?
» Dans quel espoir ? pour que l'indigne objet
» De tant d'égards et de sollicitude
» De leur discours soit l'éternel sujet !
» Si, pour tout prix du travail le plus rude,
» Je n'ai subi que rigueurs, que dégoûts,
» Faudra-t-il donc, pour être aimé de vous,
» Que je l'imite en son ingratitude ? »

« Ah ! c'est aussi de vos emportements
» Pousser trop loin la fureur impuissante, »
Répond Ruben d'une voix menaçante.
« Modérez mieux ces jaloux sentiments.
» Cessez du moins cet horrible langage ;
» Ou, s'il le faut, d'un égal châtiment
» Je punirai le fils qui lâchement
» Quitta sa mère, et le fils qui l'outrage.
» Il est trop vrai que, par son abandon,
» Blessé déjà du coup le plus sensible,
» Pour Azaël mon cœur inaccessible
» A tous ses torts ne voit aucun pardon ;
» Mais devant moi que personne n'oublie
» Qu'il est absent, peut-être infortuné.
» Si loin de lui votre cœur entraîné

» Brise le nœud qui tous les deux vous lie,
» Rappelez-vous qu'il est encor mon fils !
» Le temps approche où le lin de nos plaines,
» Les purs tissus préparés de nos laines
» Iront vêtir la superbe Memphis.
» J'ordonne alors qu'un serviteur fidèle
» Jusqu'en ses murs cherche mon fils errant.
» Puisqu'à nos pleurs il fut indifférent,
» Je ne veux point qu'égaré dans son zèle,
» Ce serviteur, trompant ma volonté,
» Ramène ici l'enfant qui m'a quitté ;
» Mais que du moins, éclairant ma tendresse,
» Un sûr témoin jusqu'à nous arrivant
» M'apprenne enfin s'il faut, dans ma vieillesse,
» Le pleurer mort, ou le plaindre vivant. »

Pharan pâlit à la voix de son père.
Tels de Dieu même éclataient les accents,
Quand, se mêlant à la voix du tonnerre,
Au mont Sina, sa parole sévère
De son prophète épouvantait les sens.
O de Ruben équitable tendresse !
Nul soin ne coûte à ce cœur paternel.
Bientôt il veut, devançant sa promesse,
Qu'un jeune Hébreu, de l'âge d'Azaël,
Chaque matin, sans tromper son attente,
Vers le désert se rende au jour levant,
Chargé du soin d'amener à sa tente

Tout voyageur de Memphis arrivant.
Et, du soleil quand le flambeau s'efface,
Sur les chemins, et d'espace en espace,
Ses serviteurs ont ordre d'arracher
Du cèdre altier les souches résineuses,
Qui sur les monts s'allument en bûcher,
Pour que la nuit ces masses lumineuses
Puissent frapper d'une heureuse clarté
Sa tente ouverte à l'hospitalité.

Ces soins touchants, ce changement prospère,
N'échappent point aux regards d'une mère.
Elle en jouit avec timidité;
Tant le malheur nourrit la défiance!
Et toutefois dans son cœur agité
Déjà se glisse un rayon d'espérance.
Mais c'est en vain qu'un zèle ingénieux
Vient rassurer sa tendresse craintive :
Sur cet enfant, objet de tant de vœux,
Nul avis sûr, nul indice n'arrive.
Ruben enfin voit s'approcher le temps
Où vers le Nil et ses rives lointaines
Il doit porter le trésor de ses laines,
Les frais tissus, dépouille de ses champs
Et de Memphis parure tributaire.
Le cou tendu, déjà le dromadaire
Prêt à partir présente aux lourds fardeaux
Sa croupe étroite et son robuste dos.

Pharan, Nephtale et la jeune étrangère,
D'un soin commun, sous les yeux du vieillard,
Font préparer, pour ce prochain départ,
Le pur froment cuit en pâte légère,
Les fruits séchés, et l'outre aux larges flancs
Qui, jusqu'au Nil, dans l'ardeur dévorante
Du ciel, de l'air et des sables brûlants,
Doit rafraîchir la caravane errante.
Leur zèle un jour prolongeait ces travaux,
Quand, vers la nuit, sur le seuil de la tente,
Le front poudreux, devant eux se présente
Un étranger, tout vêtu de lambeaux.
Il a du Nil visité les rivages,
Et va, dit-il, terminant ses voyages,
Loin de Memphis, cause de tous ses maux,
Ensevelir à Moab, sa patrie,
L'affreux chagrin dont son âme est flétrie.
Du voyageur Ruben touche la main;
Nephtale approche, et saisissant soudain
Le vase où fume une onde hospitalière,
De l'étranger sous leurs tentes reçu
Lave les pieds qu'a souillés la poussière;
Et cependant sur un riche tissu,
Jephtèle apprête et les dattes vermeilles,
Et le rayon, tribut de leurs abeilles.

Dès que ces mets, par leurs sucs nourrissants,
Du voyageur ont ranimé les sens,

Ruben alors, d'une voix attendrie :
« Puis-je savoir, lui dit-il, si le ciel
» Offre à mes yeux un ami d'Israël ?
» Mais, quels que soient ton culte et ta patrie,
» Dors sous ma tente avec sécurité.
» Si d'Osiris tu quittes la cité,
» Combien d'objets, en cette ville immense,
» Ont dû s'offrir à ton œil enchanté !
» Raconte au moins à notre impatience
» Quel fait récent occupait les esprits,
» Quels étrangers parcouraient son enceinte,
» Quand tu quittas ses rivages chéris.
» A nos désirs tu peux céder sans crainte.
» Au fond des cœurs, ah ! si tu pénétrais,
» Sans nul effort dans le mien tu lirais
» A te presser quel intérêt m'excite. »
« — Qu'exiges-tu ? répond le Moabite,
» Fils d'Israël, ton Dieu n'est pas le mien.
» Puisqu'entre nous il n'est aucun lien,
» Pourquoi vouloir qu'un étranger t'apprenne
» Quel fol orgueil, quelle espérance vaine,
» Jusqu'à Memphis guida sa fille et lui ;
» Et quel malheur, quel opprobre aujourd'hui,
» Seul, privé d'elle, à Moab le ramène ?
» Heureux vieillard ! laisse en paix mes chagrins.
» Le ciel, pour toi, n'a que des jours sereins.
» Tes fils, sans doute, objets de ta tendresse,
» De leurs respects entourent ta vieillesse ;

» Ta fille aux soins de l'hospitalité
» Joint la pudeur ainsi que la beauté.
» Laisse-moi fuir; ton bonheur m'importune.
» Adieu ! je pars. Plaignez mon infortune,
» Et, pour jouir de tous ces biens si doux,
» Priez le ciel qu'il éloigne de vous
» Ce vil Hébreu, fléau de ma famille,
» Cet Azaël, qui m'a ravi ma fille ! »

Il dit : chacun, d'étonnement frappé,
Reste muet, et s'aperçoit à peine
Que l'étranger, dans sa fuite soudaine,
Loin de leurs yeux déjà s'est échappé.
Du seul Ruben la pitié tutélaire
Songe aux besoins du malheureux qui fuit,
Il suit ses pas et s'en va, dans la nuit,
De dons furtifs charger son dromadaire.

Mais dans quel deuil, dans quel abattemen
Les a plongés ce récit alarmant !
Le front baissé, le regard immobile,
Jephtèle éprouve un désespoir tranquille.
Dans ses rigueurs Pharan même amolli,
D'un cœur jaloux dépouillant la rudesse
Avec effroi voit son frère avili ;
Nephtale suit son aveugle tendresse ;
Elle ne voit qu'un fils dans le malheur,

Elle le plaint, et dans sa rêverie
Vingt fois l'appelle, et soupire, et s'écrie :
« Il vit du moins! Dieu peut toucher son cœur. »

ARGUMENT

DU CHANT TROISIÈME.

Arrivée d'Azaël à Memphis. — Son étonnement à la vue des merveilles que renferme cette vaste cité. — Arts et luxe de Memphis. — Azaël visite la plaine des Momies, le lac Achéruse et les Pyramides. — Palais de Pharaon. — Jardin royal. — Les canaux, le papyrus, le lotos. — Azaël se lasse bientôt d'admirer les monuments des arts ou les productions du sol. — Fêtes d'Apis. — Réjouissances et débauches publiques. — Affluence d'étrangers à Memphis. —Azaël observe, pendant les fêtes, une jeune Moabite éclatante de beauté. — Il en devient épris. — Il lui déclare la violence de ses feux. — Peinture de l'amour dans ces brûlants climats. — Épisode d'Azaël et de Lia. — Azaël écarte loin de lui tout ce qui peut lui rappeler son Dieu ou sa patrie. — Lia apprend que son père, qu'elle a abandonné, est retourné à Moab. — Tristes pressentiments de Lia. — Azaël l'abandonne. — Désordres de l'Enfant Prodigue. — Nuits de débauches. — Jeu. — Sa fortune s'épuise. — Famine causée à Memphis par le défaut de crue du Nil. — Effroi des Égyptiens. Renvoi des étrangers. — Coutume qui veut qu'une femme soit immolée au Nil, pour obtenir des dieux le plein débordement du fleuve. — Dévouement de Lia. — Elle se précipite dans le Nil. — Fureur du peuple contre Azaël. — Il est chassé de Memphis.

CHANT TROISIÈME.

Le jeune aiglon qu'une indigne barrière
Tient éloigné des champs de la lumière,
S'il peut franchir, dans son vol assuré,
Le fer jaloux dont il est entouré,
Fier d'échapper à son vil esclavage,
Reprend soudain sa liberté sauvage,
Au sein des bois cherche un nouvel abri,
Et, dédaigneux des mains qui l'ont nourri,
Va, tout le jour, dans sa fuite imprudente,
Battre les airs d'une aîle indépendante.

Tel Azaël, au bord du Nil errant,
Vers sa famille à la douleur en proie
Détourne à peine un œil indifférent;
Sur le rivage où Memphis se déploie,
Sur les granits, les jaspes, les métaux,
De toutes parts taillés en chapiteaux,
Dressés en mur, allongés en portique,
Sur ces beaux lieux, d'un beau ciel couronnés,

Fixe long-temps des regards étonnés,
Et, s'enivrant d'un bonheur fantastique,
Voudrait avoir, dans ses fougueux désirs,
De nouveaux sens pour de nouveaux plaisirs.

La voilà donc, cette terre chérie,
De tous les arts primitive patrie.
Voilà ces bords où, par un flux constant,
Loin de son lit le fleuve qui s'étend,
Court épancher son onde tributaire,
Et la rappelle, en léguant à la terre
Ces sels nitreux, ces féconds sédiments,
Heureux produits de ses débordements.
A tous ces dons de la riche nature
Se joint des arts la magique imposture :
Les chars roulants dans la vaste cité;
Les longs tissus éclatants de dorures;
Les jeux, les chants, les fêtes, les parures,
Pour les regards d'Azaël enchanté
Tout est prestige, et la mort elle-même
Cache son deuil sous un riant emblème.

Vers cette plaine, asile du trépas,
Où se dépose, avec un soin fidèle,
Des fils d'Isis la dépouille mortelle,
Le jeune Hébreu porte bientôt ses pas.
Il voit ce champ, leur funèbre héritage,
Ce lac qui s'ouvre à leur dernier passage,

Et cette barque où le dur nautonier,
La rame en main, pour le fatal voyage,
Vient de la mort réclamer le denier :
Tableau touchant, coutume ingénieuse
Dont s'empara la Grèce fabuleuse.
Et si plus loin, dans ses vœux indiscrets,
Il veut errer sous ces temples secrets,
Sous ces caveaux, dont la voûte solide
Jusques aux cieux se dresse en pyramide,
Là, dans les sucs dont l'heureux appareil
Prête à la mort tous les traits du sommeil,
Sous les bandeaux dont l'adroit assemblage
Du corps détruit a protégé l'image,
Les Pharaons, que la mort a frappés,
S'offrent à lui, dans leur noble attitude,
Du lin royal toujours enveloppés ;
Et, lui, contemple avec inquiétude,
Dans tous ces rangs par la pourpre occupés,
Ces rois muets dont la froide assemblée
Impose encore à son âme troublée.

Mais, rappelé dans la ville des arts,
Il veut en vain reposer ses regards
Sur les palais, sur les vastes asiles,
Des rois vivants somptueux domiciles.
D'autres aspects viennent de toutes parts
Alimenter son éternel délire.
L'encens des fleurs, le bruit des eaux l'attire

Vers ces jardins où dans d'étroits canaux
Le large fleuve, emprisonnant ses flots,
Court arroser d'une onde passagère
Le papyrus, dont l'écorce légère
Se tresse en natte, en tissu transparent,
Et le lotos, dont la cime bleuâtre
N'ose entr'ouvrir son calice odorant
Qu'au dieu du jour dont elle est idolâtre;
Le pleure absent; aussitot qu'il a lui,
Du fond des eaux se lève tout humide,
Et jusqu'au soir prenant l'astre pour guide,
Au sein des flots se replonge avec lui.

Pourquoi faut-il que l'art et ses miracles,
Que ce beau sol et ses riants spectacles
Au jeune Hébreu n'offrent qu'un vain attrait,
Bientôt détruit, aisément satisfait;
D'une nature à ses yeux étrangère
Effet rapide, impression légère;
Contre le feu qui couve dans ses sens
Faibles secours, remèdes impuissants!

Memphis prépare une fête nouvelle.
Les prêtres saints, les ministres des lois
Vont présenter, pour la première fois,
Aux yeux d'un peuple à tous ses dieux fidèle,
Le jeune dieu, quadrupède naissant,
Du vieil Apis héritier mugissant.

O! quel spectacle et quelle horrible fête
S'offrent alors aux regards d'Azaël,
Frappés encor des pompes d'Israël!
Au seuil du temple où la foule s'arrête,
Dans les parvis, brillent de tous côtés
Les vases d'or de sardoine incrustés,
Les hauts trépieds, les lourdes draperies,
Que charge encor le poids des broderies.
Près de l'autel, le sésame onctueux
Des lampes d'or alimente les feux,
Le cinnamome et la myrrhe enflammée
Montent dans l'air en vapeur embaumée;
Des doigts savants, en sons mélodieux,
Font retentir le sistre harmonieux,
Et, tout le jour, le peuple dans l'ivresse
Laisse éclater sa bruyante allégresse,
Se livre aux jeux, aux danses, aux festins,
Aux vils amours, aux hymens clandestins,
A tout l'essor des voluptés brutales,
De ces climats hideuses bacchanales.

Parmi la foule et dans ces flots nombreux
De spectateurs, d'étrangers de tout âge
Qui, dans l'espoir de partager ces jeux,
Ont de Memphis abordé le rivage,
Azaël fixe un regard curieux
Sur une fille inconnue, étrangère.
Près d'un vieillard qu'elle appelle son père,

Vers cette pompe, en détournant les yeux,
Elle marchait; et quand la foule émue,
Sur les chemins s'arrêtant à sa vue,
Pour l'admirer l'environnait, soudain
Elle cachait sous son voile de lin
Ses traits charmants, comme la jeune plante,
Qui craint la bise et les vents du midi,
Cache sa fleur sous la voûte brillante
Du verre en dôme autour d'elle arrondi.

A tant d'attraits se livrant sans défense,
L'Israélite examine en silence
Ces vêtements à Memphis étrangers,
Ces longs cheveux ceints de bandeaux légers,
Ces anneaux d'or, des filles moabites
Riches atours, parures favorites.
Quand Azaël, l'observant de plus près,
Eut à loisir admiré tous ses traits,
Il veut la fuir; un pouvoir qui l'entraîne
Vers elle encor malgré lui la ramène.
Plus il la suit, et l'écoute, et la voit,
Plus de ses sens l'embrasement s'accroît.
Sept jours entiers, la même fête appelle
Au même lieu les mêmes spectateurs;
Sept jours entiers, l'œil attaché sur elle,
Le malheureux, dans ses traits enchanteurs,
Dans ses regards que le trouble embarrasse,
Puise l'amour, et l'espoir, et l'audace.

Déjà vingt fois, de sa bouche échappés,
Des mots brûlants, qu'elle écoute en silence,
De ces deux cœurs l'un de l'autre occupés
Ont préparé la douce intelligence.
S'il ne saisit le jour, l'instant offert,
Où retrouver l'occasion qu'il perd?
Point de délais! Azaël sent qu'il aime;
Il faut aussi qu'il sache, à l'instant même,
Si du poison qu'il combat vainement
La jeune vierge éprouve le tourment.
A ce projet son âme est décidée.
Il n'a qu'un but, qu'un espoir, qu'une idée.
Un seul témoin gêne encor ses aveux,
D'un père encor il redoute les yeux;
La vierge enfin, dans la foule égarée,
S'est du vieillard un instant séparée,
L'Hébreu la suit; plus d'obstacle à ses vœux.
« O de Moab la fille la plus chère!
» (Dit-il alors à la jeune étrangère)
» Tu vois mon trouble; il t'apprend mon amour.
» C'est toi que j'aime, et tu vas, dans ce jour,
» Fixer d'un mot ma destinée entière.
» Si tes dédains repoussent ma prière,
» Je cours au Nil. et ses flots vont cacher
» Le malheureux qui ne t'a pu toucher.
» Mais, près de toi si ta pitié m'arrête,
» Si dans ton sein toi-même tu ressens
» Ce feu secret qui dévore mes sens,

» Écoute-moi : ces pompes, cette fête,
» Ces voluptés d'une foule en fureur,
» Ainsi qu'aux tiens, à mes yeux font horreur.
» Il est, crois-moi, de plus pures délices,
» Des jeux plus doux et d'autres sacrifices.
» Quitte ces lieux ; suis mes pas ; sois ma sœur.
» Au jour tombant, viens sous la vigne en fleur ;
» Viens ! à ma foi que ta pudeur se livre.
» Tourne les yeux vers le fleuve ; vois-tu
» Ce bord désert par la vague battu ?
» Je te l'ai dit, sans toi je ne puis vivre ;
» J'y cours t'attendre : oseras-tu me suivre ? »

La jeune fille, éperdue aux accents
De cette voix qu'elle craint et qu'elle aime,
De volupté sent frémir tous ses sens ;
Sa raison fuit ; dans son désordre extrême,
Cherchant en vain un regard paternel
Qui la dérobe à ce feu criminel,
Elle y succombe ; et, se livrant soi-même,
Dénoue, et jette aux pieds de son amant
L'étroit tissu qui ceint son vêtement.
Il s'en saisit, et tout fier de ce gage
Dont l'aspect seul rallume ses désirs,
Ivre d'espoir, il fuit vers le rivage,
Futur témoin de ses premiers plaisirs.

Mais sur ces bords qu'il parcourt en silence,

Dans quelle attente il compte les instants !
Oh ! qu'il voudrait, en son impatience,
Vers l'avenir précipiter le temps !
Pourquoi faut-il qu'un si long jour devance
L'heureuse nuit où son bonheur commence !

Et dans son cours le soleil cependant
Déjà s'abaisse aux portes d'occident.
Des bords du Nil une vapeur légère
S'exhale et monte en brume passagère ;
Le vent du soir frémit dans les roseaux ;
Le jour s'éteint ; on n'entend sur la rive
Que les ibis qui, d'une aile craintive,
Rasent en paix la surface des eaux.
Et, lui, lassé par une vaine attente,
Sur le chemin vers Memphis prolongé
Fixait encor son œil découragé,
Quand. tout à coup, à ses yeux se présente,
De loin d'abord et comme une ombre errante,
La jeune fille, objet de tous ses vœux.
A cet aspect qui redouble ses feux,
Son pas rapide a dévoré l'espace.
Il part, il vole ; il franchit comme un trait
Le long chemin que son œil mesurait ;
Il est près d'elle ; et, tout bouillant d'audace,
De la beauté dont son cœur a fait choix
Sous ses baisers fait expirer la voix,
Et de ses bras l'enveloppe et l'enlace.

Ange du ciel, qui, de ce pur séjour,
Viens des mortels légitimer l'amour
Et de l'hymen consacrer le mystère,
Ne laisse voir qu'à la nuit solitaire
Ces nœuds secrets, ces coupables transports,
Ces courts plaisirs suivis de longs remords.
Voile ta face; et qu'un chaste nuage
Dérobe au ciel un hymen qui l'outrage!

O jour fatal! dès que le jeune amant
Eut, dans l'excès de sa nouvelle flamme,
Aux voluptés abandonné son âme,
Dans tous ses goûts quel soudain changement!
Ces bourses d'or, ce funeste héritage,
Entre ses mains jusqu'ici sans usage,
Qu'il va bientôt en sentir tout le prix!
Sur les attraits dont son œil est épris
Il veut que l'or en longs tissus se joue,
Brille en réseau, tombe en voile flottant,
Ou, sur ce front de blancheur éclatant,
En bandeau souple et s'attache et se noue.
Lui-même il voit d'un regard de dédain
Son vêtement, dont le tissu de lin
Lui retraçait, sur ces bords infidèles,
Le souvenir des tentes paternelles.
Il s'en dépouille; il écarte, à dessein,
Loin de l'objet de son idolâtrie,

Ce seul témoin qui dépose à ses yeux
Qu'en d'autres temps il eut, sous d'autres cieux,
Ruben pour père, et Gessen pour patrie.
L'attrait du luxe et la soif des plaisirs
De tous ses sens éveillent les désirs.
Aux bords du fleuve, aux lieux où le rivage,
Mélange heureux de la terre et des eaux,
Se creuse en golfe, en îles se partage,
L'art a créé pour ces hôtes nouveaux
D'un frais abri l'élégant édifice.
Là, quand du soir l'étoile reparaît,
Le couple heureux s'achemine en secret,
Et de la nuit aux voluptés propice
Vient consumer, jusqu'au réveil du jour,
Les courts instants qu'abrège encor l'amour.
Mais, du matin quand la clarté première
Frappait leurs yeux de sa pâle lumière,
Errant alors sur ces bords enchantés,
L'Hébreu, près d'elle, ivre de voluptés,
De ce bonheur qui l'étonne et l'agite
Entretenait la jeune Moabite.
« Chère Lia, lui disait-il un jour,
» Apprends-moi donc par quel charme ineffable
» Tu satisfais, tu préviens tour à tour
» Dans tous ses vœux ce cœur insatiable !
» Eh ! quel désir pourrais-je encor former ?
» Je suis heureux, dès que l'aube nouvelle
» Vers ce rivage à tes côtés m'appelle.

» Sûr de te plaire, et plus sûr de t'aimer,
» Je suis heureux, quand la nuit, sous la tente
» De mes amours discrète confidente,
» A tous nos jeux donne un plus libre essor.
» Dans le sommeil je suis heureux encor :
» Je crois sentir sur ma bouche enflammée
» De tes baisers la saveur embaumée.
» Ces doux transports, tu les fis naître en moi.
» Tout mon bonheur a commencé par toi.
» Ah ! que par toi tout mon bonheur finisse,
» Et que le fleuve à tes yeux m'engloutisse
» Si tu n'es pas, jusqu'à mon dernier jour,
» Ma seule joie et mon unique amour ! »

La Moabite écoute avec ivresse
Tous ces aveux qui charment sa tendresse.
Mais le temps fuit ; tout change ; ces discours,
Ces mots si doux reviendront-ils toujours
Calmer son cœur et flatter son oreille ?
Une autre, hélas ! oserait l'espérer.
Mais tout l'effraie : eh ! comment rassurer
Ce cœur coupable où le remords s'éveille ?
Dans l'avenir Lia voit tant de maux !
Seule, un matin, dans ces molles prairies
Que le Nil baigne et nourrit de ses eaux,
Elle égarait ses sombres rêveries,
Quand elle voit, près du fleuve couché,
Un vieil esclave à son père attaché.

Vers ce témoin de son heureuse enfance
Un faible espoir l'entraîne, elle s'avance.
« *Quoi !* dit l'esclave, est-ce vous que je vois,
» Vous à Moab naguère encor si chère ?
» Eh ! quel remords vous conduit jusqu'à moi ?
» Il n'est plus temps : votre malheureux père,
» Qui de rester m'a fait la dure loi,
» Parmi les siens n'a pas voulu sans doute
» De votre faute amener le témoin.
» A son départ ce fut son dernier soin.
» Seul de Moab il a repris la route.
» Si je languis sur ce bord détesté,
» Il l'a voulu ; je ne l'ai point quitté. »
Lia frémit ; et l'esclave fidèle
Baisse les yeux, se lève et fuit loin d'elle.

Oh ! qui peindra son affreux désespoir !
O de son cœur éternelle blessure !
L'infortunée au tourment qu'elle endure
Veut de l'amour opposer le pouvoir,
Et dans une âme où la sienne s'exhale
Court épancher sa douleur filiale.
Dieu ! quel accueil ! quel triste changement !
Au nom d'un père, elle voit son amant
Qui, repoussant sa tendre confiance,
L'écoute à peine et garde un long silence.
Lui-même alors la quitte plus souvent,
Revient moins vite, ou l'aborde en rêvant.

S'il était vrai qu'on trahît sa tendresse ?
Ce noir soupçon qu'elle combat en vain,
Toujours chassé, se reproduit sans cesse;
Et par ces mots elle décèle enfin
Tous les tourments dont le fardeau l'oppresse :
« Mon bien-aimé, quand tu parles, je sens
» Jusqu'à mon cœur pénétrer tes accents.
» Oui, cette voix à qui tout est possible,
» Ne peut frapper une oreille insensible.
» Mais mon regard est-il donc condamné
» A voir toujours mon père abandonné ?
» Ah ! le remords me punit de mon crime.
» Malgré moi-même, il m'atteint dans tes bras;
» Il vient troubler ma joie illégitime.
» Bien plus que toi, je fus coupable, hélas !
» Je dois souffrir; mais, loin que je refuse
» Un châtiment qui m'unit à ton sort,
» Cherchons tous deux si pour le même tort
» Nous n'aurions pas aussi la même excuse.
» Tous deux, unis par le même lien,
» Allons rejoindre ou mon père ou le tien;
» Et de Ruben si l'équité sévère
» Fermait sa tente à l'épouse étrangère,
» Peut-être, un jour, toi-même, sans danger,
» Tu fléchirais son courroux passager.
» Sans accuser une main qui t'est chère,
» Sans devancer, par des vœux indiscrets,
» Cet heureux jour promis à ma misère,

» Dans ta tribu, du moins, je l'attendrais,
» Et, s'il le faut, j'y servirais ta mère. »

« — Qui? toi, Lia! peux-tu former ce vœu?
» Puis-je l'entendre? et connais-tu si peu
» Quel Dieu terrible adore ma patrie?
» Ne sais-tu pas que, pour ce Dieu jaloux,
» Notre hymen seul est une idolâtrie,
» Et que Gessen n'a plus d'abris pour nous?
» Si j'écoutais ce vœu pusillanime,
» Lia, toi-même en serais la victime.
» Quand ton époux, dans Gessen revenu,
» T'y garderait la foi qu'il t'a promise,
» Veux-tu, dis-moi, qu'un père prévenu
» Loin de mon lit te bannisse, ou me dise :
» Retire-toi! je ne t'ai point connu.
» Non, non, Lia! dans ton cœur trop facile
» N'entretiens pas un espoir inutile.
» Je suis chassé du foyer paternel.
» Ton sort t'attache au sort d'un criminel;
» Pour le subir, arme-toi de courage.
» Vivre exilés, voilà notre partage! »

A ce discours, à ce langage affreux,
Elle pâlit, dans son sein douloureux
Retient sa plainte, enferme ses alarmes,
Et son regard s'est voilé de ses larmes.

Il est donc vrai ! dans cet état cruel,
Son seul asile est aux bras d'Azaël,
De cet ingrat qu'irrite sa présence.
Un long chagrin la consume en silence.
De jour en jour, sur ses jeunes attraits
De la douleur le voile vient s'étendre,
Sans qu'Azaël, par un seul mot plus tendre,
D'un mal qu'il cause arrête les progrès.
Loin d'affermir ce timide courage,
De ses douleurs qu'il pourrait soulager,
De ses remords qu'il devrait partager,
Le seul aspect l'importune et l'outrage;
Il s'en éloigne, ou, d'abord avec soin,
Plus rarement s'en montre le témoin;
Puis, se livrant à ses goûts infidèles,
Poursuit déjà des voluptés nouvelles,
Et de son cœur il a bientôt chassé
Le souvenir de son bonheur passé.

Tandis qu'en proie au chagrin qui la tue,
Lia gémit, sous ses maux abattue,
De tout devoir, de tout soin dégagé,
Dans les plaisirs son amant est plongé.
Memphis le voit, prodigue de largesses,
Sur ses excès attirant tous les yeux,
De vingt beautés, opprobre de ces lieux,
Solliciter les vénales tendresses.

Déjà son bien follement dispersé
Suffit à peine à son luxe insensé.
Le jour, la nuit, sous une vaste tente
Où l'or se mêle à la pourpre éclatante,
Dans des banquets où les mets somptueux,
Les flots de vin, les chants voluptueux
De tous les sens ont allumé l'audace,
A ces côtés effrontément il place
Et l'adultère au regard alarmé,
Et la débauche au visage enflammé.
Un vil ramas de femmes impudiques,
D'hommes flétris, honte et fléau des mœurs,
A tous ses goûts, à toutes ses fureurs
Viennent offrir des voluptés cyniques.
Et quand l'excès de tant d'affreux plaisirs
A d'Azaël abattu l'énergie,
Son cœur se livre à d'avares désirs.
Le jeu se mêle à la bruyante orgie.
Les dés soudain résonnent agités.
Autour de lui ce signal fait paraître
Tous ces brigands que le désert voit naître,
Des bords du Nil ces hôtes redoutés,
Qui, méditant une adroite rapine,
De l'insensé vont hâter la ruine.
Leur main rusée étale sous ses yeux
Les bourses d'or, les joyaux précieux.
Du sort, par eux toute chance est prévue.
Le jeune Hébreu croit déjà posséder

Les monceaux d'or que convoite sa vue ;
Mais, contre lui prompt à se décider,
Le sort, que guide une adresse coupable,
A ses regards s'obstine à présenter
Du dé fatal la chance inévitable.
Trahi toujours, il veut toujours lutter ;
Le dé fatal toujours le désespère.
Il voit enfin sa richesse éphémère
Tomber aux mains de ces hommes sans foi,
Et, gémissant sur sa bourse épuisée,
Il reste en butte à leur lâche risée.
De chaque nuit tel est l'affreux emploi ;
Et lorsqu'enfin les heures fugitives
Montrent l'aurore à l'orient vermeil,
Le jour qui naît plonge en un lourd sommeil
Ses vils amis et ses impurs convives.

Mais quel fléau, quelle calamité
Des Pharaons a frappé la cité !
Sur ce rivage, où tout un peuple abonde,
Pourquoi ce deuil, ce désespoir, ces cris ?
Voici les temps où le sol d'Osiris,
Fertilisé par le flot qui l'inonde,
Doit se couvrir d'une moisson féconde ;
Et cependant, infidèle à ses bords,
Le dieu du Nil, de son urne profonde,
N'a point versé les liquides trésors.
Point de moisson ! la foule misérable,

L'œil sur les flots tristement attaché,
Depuis trois mois vers le sol desséché
Rappelle en vain le fleuve inexorable.
De la famine affreux avant-coureur,
Un lâche effroi de tous les cœurs s'empare.
Dès ce moment, partout règne la peur ;
Règne effrayant ! car la peur est barbare.

Un prompt édit, en ce commun danger,
Loin de Memphis bannit tout étranger.
Des magistrats l'unique espoir se fonde
Sur un moyen qui redouble l'effroi :
Pour que le Nil épanche enfin son onde,
Un vieil usage, une exécrable loi
Veut qu'une femme, au rivage amenée,
Soit dans le fleuve à périr condamnée.
L'édit sanglant, dans Memphis proclamé,
A la famine ajoute l'épouvante.
Chacun frémit ; le jeune homme alarmé
Cache aux regards sa sœur ou son amante ;
Plus d'un vieillard, plus d'un père, en secret,
Se plaint aux dieux de ce funeste arrêt,
Et chaque mère, au sein de sa famille,
Entre ses bras presse en tremblant sa fille.

Un sûr avis, de son destin cruel,
Vient informer l'amante d'Azaël.

Pour tous les deux Memphis n'a plus d'asile.
Ah ! si du moins l'arrêt qui les exile
Dans le malheur devait les réunir ;
S'il se pouvait que la pitié d'un père
Daignât l'absoudre ou même la punir ,
Oh ! que Lia trouverait peu sévère
L'affreuse loi qui vient de la bannir !
Mais d'Azaël la longue indifférence
A dans son cœur détruit toute espérance.
Combien de jours passés déjà sans lui !
Que devenir ? vers Moab qu'elle a fui
La verra-t-on , ramenant sa misère
Et d'un époux révélant l'abandon ,
Quand elle-même a besoin de pardon ,
Contre Azaël armer le cœur d'un père ;
Ou, se fiant aux droits d'un vain hymen ,
Porter sa honte aux tentes de Gessen ?
L'infortunée ! un autre espoir l'anime.
Le Nil, dit-on , demande une victime ;
C'est à ce prix que les dieux ont voulu
Rendre à Memphis la paix et l'abondance :
C'en est assez , son sort est résolu.
C'est trop long-temps souffrir sans espérance ;
Elle a vécu. Sans frayeur , sans regrets ,
Du sacrifice elle fait les apprêts.
Un triste soin , pour dernière parure ,
Lui fait choisir cette même ceinture
Qu'à l'infidèle abandonna sa main.

Bientôt du Nil elle a pris le chemin.
Parmi la foule elle s'ouvre un passage.
En s'approchant du funeste rivage,
Au bruit des flots qui vont l'envelopper,
De quelque effroi son cœur se sent frapper ;
Mais aussitôt, recueillant son courage,
Au bord du fleuve elle arrête ses pas,
D'un long regard le mesure en silence,
Un seul moment plaint son cruel trépas ;
Puis tout à coup, dans l'horizon immense
Apercevant un nuage léger
Qui vers Moab semblait se diriger :
« Riant séjour de la douce patrie,
» Champs de Moab, terre long-temps chérie,
» Pourquoi faut-il, sous un ciel en courroux,
» Borner ma course et mourir loin de vous !
» Fleuve sacré, puissent tes ondes pures
» D'un cœur coupable effacer les souillures !
» Puisse ma mort, en désarmant tes flots,
» Permettre enfin que l'auteur de mes maux
» Habite en paix tes rivages qu'il aime,
» Et qu'avec lui j'ai tant aimés moi-même !
» Puisqu'il le veut, qu'il soit heureux sans moi !
» Je meurs du moins en lui gardant ma foi.
» Dieux de Memphis, prenez votre victime ! »
Elle s'écrie et dans les flots s'abîme.

Son dévoûment, sa déplorable fin

Saisit les cœurs d'un intérêt soudain.
Une pitié rapide et généreuse
Dans tous les rangs fait bientôt parvenir
Les derniers sons de sa voix douloureuse;
Pour la venger, chacun voudrait punir
L'indigne amant qui, par un lâche outrage,
Au désespoir a réduit son courage;
C'est lui surtout que Memphis doit bannir.

Contre ses jours une foule inhumaine
Formait déjà tous les vœux de la haine,
Quand vers ces bords un instinct curieux
Pousse Azaël, qui, non loin de ces lieux,
Révait peut-être à des erreurs nouvelles.
Ce bruit l'étonne; il court, il a des ailes.
Il veut savoir s'il est quelque danger,
Quelque malheur qu'il doive partager.
En le voyant, la foule qui s'anime
Montre le fleuve et parle de victime.
Pourquoi ce mot qu'il entend proférer
D'un nouveau jour semble-t-il l'éclairer?
A ce seul mot, pourquoi dans sa pensée
Lia soudain s'est-elle retracée?
Il doute encore; il peut encor douter.
Dieu! quel objet! quelle affreuse lumière!
De son amante il voit au loin flotter,
Il reconnaît la dépou dernière.

Trop assuré de son funeste sort,
Le malheureux, à cette horrible image,
Reste sans voix, sans force, sans courage,
Et l'œil fixé sur ce fleuve de mort
Qui, pour jamais, engloutit tant de charmes.
Le peuple en vain l'accable de mépris ;
Morne, insensible, il n'oppose à ses cris
Qu'un deuil sans plainte, un désespoir sans larmes.
Tous les excès d'une foule en courroux
Sont à ses yeux des châtiments trop doux.
Il veut mourir ; il veut qu'au même abîme
La mort du moins le joigne à sa victime ;
Il va la suivre ; on l'arrache à ces bords ;
Loin de son lit le fleuve aussi l'exile,
Et sans pitié l'on ferme à ses remords
Ce seul refuge et ce dernier asile.

C'est vainement qu'au jour de ses dangers
Autour de lui son infortune appelle
De son bonheur les amis passagers ;
A ses revers nul n'est resté fidèle.
Chacun l'accuse, ou l'outrage, ou le fuit.
Hors de Memphis il est enfin conduit.
Aux cris alors succède un long silence.
De son exil il reçoit la sentence ;
Puis, dans sa fuite évitant tous les yeux,

Vers le désert il marche sans se plaindre.
Là leurs fureurs ne pourront plus l'atteindre ;
Mais il est sûr de porter en tous lieux
Et ses remords et le courroux des cieux.

ARGUMENT

DU CHANT QUATRIÈME.

Azaël, errant dans le désert, s'abandonne à son désespoir. — Il tombe épuisé de fatigue, de douleur et de besoin. — Sa raison s'aliène. — Près de mourir, il est secouru par une caravane d'étrangers bannis comme lui de Memphis. — Reconnu bientôt par plusieurs d'entre eux, il se voit accablé d'outrages. — Ils le livrent, en partant, aux Arabes du désert. — Ceux-ci le couvrent d'un habit d'esclave et le forcent à garder leurs pourceaux. — Profonde abjection d'Azaël. — Année d'expiation. — Azaël est enfin secouru de Dieu, et un ange lui apparaît. — Discours de l'ange. — Azaël, rendu à lui-même, gémit sur ses désordres passés. — Il prend la résolution de retourner vers son père. — L'ange lui sert de guide dans le chemin. — Impression qu'il éprouve à la vue des tentes de Gessen. — Retour d'un banni. — Craintes d'Azaël sur le sort de sa famille. — Il est abordé par l'Hébreu que son père envoie, chaque jour, sur le chemin de Memphis. — Discours de cet Hébreu. — Amertume des remords de l'Enfant Prodigue. — Dans son découragement, il invoque la mort. — Soutenu par une force supérieure, il marche enfin à la tente de Ruben. — Au moment d'y entrer, il entend et reconnaît la voix de sa mère qui s'entretient de lui avec Ruben. — Azaël, le cœur brisé, se précipite à leurs pieds. — Larmes et repentir de l'Enfant Prodigue. — Joie ineffable de sa mère. — Pardon accordé par Ruben. — L'ange retourne aux cieux. — Entrevue d'Azaël et de Jephtèle. — Nephtale fait connaître ses projets sur cette jeune Israélite et sur son fils. — Azaël est paré de ses habits de fête. — Préparatifs du festin. — Jalousie de Pharan à la vue de son frère. — Discours de Pharan et de Ruben. — Réconciliation des deux frères. — Banquet d'hymen. — Fête sous la tente de Ruben.

CHANT QUATRIÈME.

Qu'il est affreux de se dire à soi-même :
Je fus ingrat envers tout ce qui m'aime ;
Tous mes malheurs sont le fruit de mes torts ;
Le sol natal pour moi n'a plus d'asile,
Et, quelque part où ma douleur s'exile,
Mes souvenirs seront tous des remords !

A ce supplice Azaël est en proie.
Dans l'amertume où son âme se noie,
Il songe à peine en quels lieux il se rend,
Quel but le guide et quel destin l'attend.
Il marche, il fuit sans qu'aucun soin l'arrête,
Et vers Memphis n'ose tourner la tête.
Aux bords du Nil un douloureux attrait
L'appelle encore et l'attache en secret.
Il croit toujours, dans l'erreur qui l'abuse,
Que de ces flots, si calmes en leur cours,
Va s'élever une voix qui l'accuse,
Et sur la vague il voit flotter toujours

Ce corps glacé, dont l'image assidue
D'un long effroi persécute sa vue.

Déjà le jour a trois fois éclairé
Le malheureux vers ces bords attiré ;
Trois fois la nuit a fait fuir la lumière,
Sans qu'au sommeil ait cédé sa paupière,
Sans qu'à son cœur le repos soit rendu.
Il tombe enfin sur le sable étendu.
De tous ses sens l'abattement s'empare ;
Son œil se trouble et sa raison s'égare.

Quand la famine, en sa morne fureur,
Eut sur Memphis fait planer la terreur,
On vit alors de la reine des villes
Mille étrangers fuir les murs désastreux,
Cherchant au loin, sur des bords plus tranquilles,
Un air plus pur et de plus doux asiles.
Plusieurs, chassés par l'édit rigoureux,
Abandonnant, dans leur fuite prudente,
Le sol frappé par un fléau cruel,
Suivent le Nil, et vont porter leur tente
Non loin des lieux où s'égare Azaël.

Bientôt la plaine où le désert commence
Voit s'avancer leur cortége poudreux,
Puis avec ordre, en pelotons nombreux,

Se déployer la caravane immense.
La voix du guide et le pas des chameaux
Ont du désert réveillé les échos.
Les longs tissus dont la voûte légère
Doit abriter la halte passagère,
Sur des appuis dans le sable enfoncés,
En pavillon dans les airs sont dressés ;
De noirs enfants que l'Égypte a vus naître
Aux bords du fleuve, à la voix de leur maître,
Courent en foule, et, sur le flot penchés,
Viennent remplir l'outre aux flancs desséchés.

Ils revenaient du rivage à la tente,
Quand sur le sable à leurs yeux se présente
Du jeune Hébreu, par la soif consumé,
Le corps livide et presque inanimé.
Sans leur secours, c'en est fait, il expire.
Vers lui soudain la pitié les attire ;
Soudain l'un d'eux, pour réveiller ses sens,
Épanche une outre, et dans sa bouche aride
Laisse jaillir, en flots rafraîchissants,
Des eaux du Nil le breuvage limpide.
O de leurs soins effet inespéré !
Prodige heureux ! cette onde bienfaisante
A ranimé sa force défaillante ;
Son œil au jour s'est ouvert par degré,
Et les enfants ont déjà vers la tente
Guidé sa marche encor pénible et lente.

Là, d'autres soins; là, d'utiles secours
Calment ses maux et protégent ses jours.
Mais ses tourments, qui pourra les suspendre ?
Mais sa rason, qui pourra la lui rendre ?
L'éclat du jour, le bruit lointain des flots,
Le seul aspect de ces hôtes nouveaux,
Tout vient aigrir sa démence sauvage ;
Et si parfois ses yeux épouvantés
Se reposaient sur ces jeunes beautés,
Filles du Nil, dont l'escorte volage,
Du voyageur épris de leurs appas
Jusqu'au désert accompagne les pas,
Sur tous ses traits, empreints d'un noir délire,
Errait alors un effroyable rire.

Quel cœur si lâche oserait insulter
Au trouble affreux de sa raison perdue !
Infortuné ! la pitié t'est bien due !
La pitié ?... non, il n'y doit plus compter !
L'un des bannis qui plaignaient sa misère,
D'un œil plus sûr l'examinant soudain,
Dans ses regards, que la démence altère,
Cherche, découvre, et reconnaît enfin
Le voyageur qui, superbe naguère,
A Memphis même étalait sans pudeur
D'un luxe altier l'insolente splendeur.
O quel transport de vengeance et de haine

S'éveille alors en son cœur agité !
Dans sa fureur, qu'il ne contient qu'à peine :
« Amis, dit-il, si nous avons quitté
» Des Pharaons la brillante cité,
» Si de l'exil vous subissez l'outrage,
» De cet Hébreu tous vos maux sont l'ouvrage.
» N'en doutez pas ! Sans ses lâches amours,
» Dont mille excès ont signalé le cours,
» Memphis pour nous eût été moins barbare,
» Le ciel plus doux, et le Nil moins avare.
» Quel vain égard peut donc vous retenir ?
» Guerre éternelle à qui nous fit bannir !
» Puisqu'à nos yeux le coupable s'expose,
» Qu'il soit puni des tourments qu'il nous cause. »

Il dit : l'horreur succède à la pitié.
Des voyageurs la prompte inimitié
Contre Azaël se répand en injures.
Tous, à l'envi, dépouillent l'insensé
De ces tissus, de ces riches parures,
Derniers débris de son luxe passé ;
Puis, à l'opprobre abandonnant sa vie,
La caravane, en partant, le confie
A ces brigands de pillage altérés,
De l'Arabie enfants dégénérés
Et du désert vagabondes peuplades,
Qui, sous l'abri de leurs tentes nomades,
Doutent encor s'ils doivent recevoir

L'obscur banni qu'on livre en leur pouvoir.
Ils balançaient ; l'intérêt les décide.
A leurs troupeaux il peut servir de guide.
Quel vil emploi pourrait donc refuser
Un criminel que tout vient accuser ?
Le vêtement, signe de l'esclavage,
Déjà le couvre, et, pour comble d'outrage,
Dès l'instant même à sa garde est livré
L'impur bétail des Hébreux abhorré.

Oh ! si le ciel pouvait, dans sa clémence,
Lui conserver son heureuse démence !
Mais trop souvent la triste vérité
Porte en son cœur une horrible clarté :
Des jours, des lieux chers à son premier âge,
Il se retrace une confuse image,
Et croit subir en un fatal sommeil
Un songe affreux qui n'a point de réveil.
Un vague instinct, persécuteur du crime,
Lui dit qu'il souffre un tourment légitime ;
Mais quel pouvoir, quelle main le punit ?
Dans ces déserts quel arrêt le bannit ?
Recherche vaine, où sa raison débile
Succombe encor sous un effort stérile !

Quand il est seul, quand ses jours sont proscrits,
Qui m'apprendra quels rochers, quels abris
De ses douleurs furent dépositaires ?

Vastes déserts, vieux rivages du Nil,
Combien de temps, sur vos bords solitaires,
L'avez-vous vu promener son exil?
Dieu seul et vous connûtes ses misères,
Ses vils travaux, ses sinistres ennuis,
Ses jours suivis d'épouvantables nuits,
Où la raison sur une âme en délire
Prenait, perdait, recouvrait son empire,
Sans que jamais elle pût, dans son cœur,
Près du remords appeler l'espérance,
Ou que du moins l'excès de sa souffrance
De tant d'affronts lui dérobât l'horreur!
Quelques revers, quelques maux qu'il essuie,
Sur l'avenir tout homme enfin s'appuie.
Mais lui, du ciel toujours persécuté,
Point d'avenir qui n'ajoute à sa peine,
Point de saison qui pour lui ne ramène
Les jours du deuil et de l'adversité!

Et cependant le fleuve tributaire,
Qui sort enfin de son oisiveté,
Du long fléau de la stérilité
Va d'Osiris dédommager la terre.
Son lit s'étend; le flot amoncelé
Qui chaque jour envahit le rivage,
D'un an d'exil sur ces bords écoulé
Au jeune Hébreu porte un sûr témoignage.
Dieu! comme il semble avec recueillement

De tous ces flots suivre le mouvement !
Par quels rapports cette onde menaçante
S'adresse-t-elle à sa raison absente !
Quel souvenir si long-temps disparu
En sa mémoire est soudain accouru ;
Et dans cette âme, où le réveil s'achève,
Après la nuit, quel nouveau jour se lève !
Les temps passés, et les faits, et les lieux,
Tout se dévoile et s'explique à ses yeux.
Cette Lia, cet objet plein de charmes
Qui dans ces flots termina son destin,
Il croit la voir, et, détrompé soudain,
Pour tous ses maux il trouve enfin des larmes.
Moment tardif, jour long-temps désiré,
Soyez bénis ! le coupable a pleuré.

Dès ce moment, sans plainte, sans murmure,
Il se soumet aux rigueurs qu'il endure.
De ses travaux l'abaissement honteux,
La pauvreté, l'exil et l'esclavage,
Il a lui-même accepté son partage.
Oh ! que le ciel n'offre-t-il à ses vœux
Quelque moyen de souffrir davantage !
Il s'en offre un : ce fleuve si fécond
Qui dans Memphis doit porter l'opulence,
Vers la cité qu'enrichit sa présence
Rappelle enfin l'Arabe vagabond.
De ces brigands la colonie entière

Va de Memphis reprendre le chemin ;
Des Pharaons la ville hospitalière,
Avant dix jours, les verra dans son sein.
Mais, en partant, leur haine opiniâtre
Veut qu'Azaël s'achemine avec eux,
Le dos couvert des vêtements du pâtre.
Eh ! que lui fait cet ordre rigoureux !
Son vil emploi n'a plus rien qui l'indigne.
A le remplir sa douleur se résigne.
Esclave et pauvre, il reverra les lieux
Témoins long-temps de son faste orgueilleux :
Heureux encor si jamais il expie
L'affreuse erreur qui désole sa vie !

« Se pourrait-il que par de longs tourments
» Il fût puni de ses égarements !
» Lorsque déjà tout ce qui l'environne
» Sur ses revers porte un œil endurci,
» Dieu de bonté ! lorsque tout l'abandonne,
» Voudrais-tu donc l'abandonner aussi ?
» Prends en pitié sa profonde misère.
» Il fut coupable, il est vrai ; mais pourtant,
» Malgré ses torts, il désire, il espère
» Revoir bientôt les tentes de son père,
» Et dans Gessen sa mère encor l'attend.
» Qu'il offre un jour un exemple prospère
» De ta clémence, et non de ta colère ;

» Suspends tes coups, et sois pour Azaël
» Plus indulgent qu'il ne fut criminel! »

C'est en ces mots qu'une mère éplorée,
Le cœur saisi de noirs pressentiments,
Toute à ce fils dont elle est séparée,
Priait le ciel d'alléger ses tourments.
Sèche tes pleurs, inconsolable mère!
Jusqu'au Très-Haut s'élève ta prière.
Un prompt sommeil, que Dieu même a permis,
Couvre les yeux du jeune Israélite.
Il a revu dans des songes amis
L'heureux séjour que sa famille habite;
Et de ces lieux, trop long-temps délaissés,
Quand tout à coup une image nouvelle
Vers les objets par l'absence effacés
Eut rappelé sa mémoire infidèle,
Sur Azaël, qui croit rêver encor,
Un pur esprit étend ses ailes d'or.
« Fils de Ruben! lui dit l'archange, écoute :
» Dieu t'a puni; mais un juste remords
» De sa pitié peut rouvrir les trésors.
» Lève-toi donc. Vers Gessen prends ta route.
» Dans ce trajet, Dieu te prête aujourd'hui
» Pour guide un ange, et son bras pour appui.
» Suis le sentier que trace ma lumière,
» Et, de tes pieds secouant la poussière,
» Sans hésiter, va-t'en loin de Memphis

» Courber ton front sous le pardon d'un père.
» Que craindrais-tu? Viens, c'est moi qui naguère
» Au vieux Tobie ai ramené son fils. »

A ces accents, à cette voix puissante,
Dans le désert au loin retentissante,
Le jeune Hébreu, frappé d'un nouveau jour,
De sa raison sent enfin le retour.
Sur le Très-Haut déjà sa foi s'appuie.
Prêt à marcher, il se lève; il essuie
Son front souillé, dont la froide sueur
De tous ses sens atteste la frayeur.
Il ose même, essayant son audace,
Du chérubin considérer la face.
L'ange aussitôt l'éblouit de ses feux,
Fuit vers Gessen, et, d'une aile rapide,
Au voyageur, qui suit des yeux son guide,
Ouvre en partant un chemin lumineux.

Azaël, seul, saisi d'un trouble extrême,
Sur ses destins s'interroge lui-même.
Il craint encor que ses excès passés
Par tant de maux ne soient point effacés;
Près d'obéir, il doute; il délibère;
Puis, à son sort humblement résolu :
« C'est trop tarder; puisque Dieu l'a voulu,
» Partons, dit-il; allons trouver mon père! »

Triste départ ! oh ! combien il diffère
De ce voyage où le même Azaël
Vers la cité qu'il fuit en criminel
Courait, volait, dévorant la distance,
De son chameau pressant les flancs poudreux,
A l'avenir confiant tous ses vœux,
Ivre d'orgueil, et brillant d'espérance !
Tout est changé. Mais de ses maux enfin
Le désespoir n'aigrit plus l'amertume.
A la douleur son âme s'accoutume.
Dans le désert, une invisible main
Soutient sa force, alimente sa faim ;
L'ange de Dieu dans Gessen le précède,
Et, du passé quand l'image l'obsède,
Il trouve au moins dans son cœur abattu
Le repentir, si ce n'est la vertu.

Depuis six jours il marchait solitaire,
Quand d'Israël il touche enfin la terre.
Dès qu'à ses yeux un ciel propice a lui,
Du guide ailé qui marchait devant lui
Il cherche en vain les traces éclatantes ;
Et son regard à l'horizon poudreux,
Dans le lointain, voit, comme un camp nombreux,
De sa tribu se déployer les tentes.

Heureux, sans doute, heureux est le banni
Qui, par les siens injustement puni,

Ne porte point aux rives étrangères
De vains dépits, d'orgueilleuses misères;
Qui, pardonnant à ses frères séduits,
Même loin d'eux, à des liens détruits,
Au fond du cœur, demeure encor fidèle;
Et, lorsqu'enfin son pays le rappelle,
S'offre sans crainte aux yeux de l'amitié,
De tous ses goûts retrouve l'habitude,
Plaint les méchants, et n'a rien oublié
Que son outrage et leur ingratitude!

Du fugitif tel n'est point le retour.
Le seul aspect de son natal séjour
Semble accuser sa criminelle absence.
Il voit déjà tous les cœurs indignés,
Ses nœuds rompus, ses remords dédaignés.
De sa tribu l'honorable opulence
Insulte encore à sa vile indigence.
Sur les coteaux où rit la vigne en fleur,
Sur les moissons, sur la riche verdure,
L'infortuné lève dans sa douleur
Des yeux jaloux de toute la nature :
Et, si son cœur, en ce triste abandon,
Ose s'ouvrir à l'espoir du pardon,
Quel doute affreux, et quelle inquiétude
De ses destins accroît l'incertitude!
S'il était vrai qu'un père courroucé
Contre le fils dont il est délaissé,

Eût chez les morts emporté sa vengeance?
Et ce pardon, cette tendre indulgence,
Que d'une mère il a droit d'espérer,
Si de sa tombe il fallait l'implorer?
Ah! loin d'offrir à leurs cendres tranquilles
Un deuil sans fruit et des remords stériles,
Dans les déserts quand il errait caché,
Pourquoi la mort n'a-t-elle pas tranché
Des nœuds maudits et des jours inutiles?

Son désespoir formait ce vœu cruel,
Quand un Hébreu de l'âge d'Azaël,
Qui, dans les jeux de leur commune enfance,
Plus d'une fois à ses yeux s'est offert,
Par le chemin qui conduit au désert
Sort de Gessen, et jusqu'à lui s'avance.
C'est de Ruben le jeune messager
Qui sur la route où son devoir l'appelle
Vient chaque jour avec un soin fidèle,
Et près d'un père amène l'étranger
Que sur son fils il veut interroger.

Du voyageur la détresse effroyable,
D'affreux lambeaux sur son corps presque nu,
Ses traits changés, aux yeux qui l'ont connu
Tout désormais le rend méconnaissable.

« Rassurez-vous : je viens vous secourir,
» Lui dit l'Hébreu, qui l'aborde avec joie.

» Sur ce chemin, c'est Ruben qui m'envoie.
» Suivez mes pas; sa tente va s'ouvrir
» Au voyageur fatigué de la route.
» Des bords du Nil vous arrivez sans doute?
» En visitant l'opulente Memphis,
» Du saint vieillard que tout Gessen révère
» Vos yeux peut-être ont vu l'indigne fils?
» Des longs chagrins dont il accable un père
» Si jusqu'à vous le bruit est parvenu....
» Vous frémissez?... son nom vous est connu.
» Ah! parmi nous, promettez-moi de taire
» Les vils excès où l'ingrat s'endurcit;
» Plus d'une fois ce fidèle récit
» D'un juste deuil vint affliger sa mère.
» Envers les siens puisqu'il fut sans pitié,
» Que de Gessen son nom soit oublié!
» Mais vous, mon frère, allez jusqu'à la tente
» Où du vieillard les soins vous sont offerts.
» Quelques malheurs que vous ayez soufferts,
» Espérez tout de sa vertu constante;
» Le Dieu qu'il sert est le Dieu dont la main
» Soutient le pauvre, et nourrit l'orphelin. »

Il dit, s'éloigne, et vers Gessen devance
Le voyageur qui demeure sans voix.
Quand tous les maux l'accablent à la fois,
« O Dieu, dit-il, après un long silence,
» Au malheureux à souffrir condamné

» Pourquoi le jour a-t-il été donné?
» Il est trop vrai, j'ai détruit la tendresse
» Dans tous les cœurs amis de ma jeunesse.
» A quels appuis vais-je donc recourir?
» Tout me repousse. Ah! du moins de mon crime,
» Dieu l'a permis, tu ne fus point victime:
» Tu vis, ma mère, et moi je dois mourir!
» Heureux encor, puisqu'ici je succombe,
» Si du désert les sables dévorants
» A tes regards sur cette plaine errants
» Cachent ma cendre et dérobent ma tombe!

Qu'oses-tu dire, insensé! quel effroi
Vient, près du but, décourager ta foi?
Dieu t'a gardé la mère qui t'adore,
Et du pardon tu peux douter encore!
Eh! malheureux, ne dois-tu pas savoir
Tout ce que peut une âme maternelle?
Le repentir n'est pour toi qu'un devoir;
Mais le pardon est un besoin pour elle.
Va donc, ingrat, où ta mère t'appelle!
L'orgueil en vain t'inspire un autre vœu:
Pour apaiser la divine colère,
Tu dois porter jusqu'aux pieds de ton père
De tes erreurs l'humiliant aveu!

Soit que l'archange, au jeune Hébreu fidèle,
Par ce discours eût animé son zèle;

Soit qu'en secret un ascendant vainqueur,
De ses remords calmant l'inquiétude,
Accrût sa force, et déjà dans son cœur
De ses devoirs réveillât l'habitude,
Il marche enfin. Des tentes de Ruben
Il a repris la route accoutumée.
Autour de lui, des foyers de Gessen
Il voit déjà s'étendre la fumée ;
Déjà sa course a franchi les ruisseaux
Où de Ruben s'abreuvent les troupeaux.
En s'avançant dans la fertile plaine,
Dans les jardins, il reconnaît à peine
Les bois grandis, les jeunes arbrisseaux,
A son départ famille humble et rampante,
Qui, dans les airs déployant ses rameaux,
Du vieux Ruben couvre déjà la tente.
De ce réduit qu'habite encor le deuil
Il touche enfin le redoutable seuil,
Quand une voix du sein de cet asile
Se fait entendre, et l'arrête immobile :
« Oui, cher époux, ton fils t'a délaissé »
(Dit cette voix qu'il ne peut méconnaître),
« Mais devant toi s'il osait reparaître,
» Le malheureux serait-il repoussé ?
» Ah ! tu vois trop ma tendre inquiétude.
» Tout, en ces lieux, m'atteste vainement
» Et son absence, et son ingratitude ;
» Mon cœur, bercé d'un doux pressentiment,

» L'attend toujours dans cette solitude.
» Sans me blâmer, plains mon aveuglement.
» Eh ! de mes vœux pourrais-tu prendre ombrage ?
» C'est toi que j'aime en ta vivante image.
» Oui, ta tendresse est mon plus sûr trésor,
» Des autres biens Nephtale est peu jalouse....
» Mais, s'il venait, tu me verrais encor
» Heureuse mère autant qu'heureuse épouse. »

Ah ! c'en est trop. À ces mots, Azaël,
Rendu sans doute à sa vertu première,
Ouvre la tente, et, comme un criminel,
Le cœur brisé, le front dans la poussière :
« Grâce ! dit-il ; je suis ce malheureux
» Qui, s'échappant de vos bras généreux,
» Loin du séjour de son heureuse enfance
» Alla porter sa folle indépendance !
» Sur quel espoir et pour quels biens honteux
» Je dédaignai le bonheur véritable !
» Ah ! quand le cœur forme un dessein coupable,
» Dieu nous punit en exauçant nos vœux.
» Couvert de honte, accablé de souffrance,
» La mort long-temps fut ma seule espérance ;
» Je l'implorais ; enfin, je me suis dit :
» Rassure-toi, tu ne fus pas maudit,
» Et le remords m'a conduit à mon père.
» S'il est un vœu que j'ose encor former,
» Mon lâche cœur ne vient pas réclamer

» Ces noms si doux et de fils et de frère.
» Où sont mes droits à ces titres flatteurs?
» J'ai tout perdu; mais, pour unique grâce,
» Souffrez qu'au moins parmi vos serviteurs
» On me reçoive à la dernière place. »

D'un fils coupable ô fortuné retour!
O d'une mère inépuisable amour!
Eh! qui peindrait cet instant plein de charmes,
Cet heureux jour, payé de tant de larmes!
Dans le délire où s'égare son cœur,
Des mots sans suite échappent de sa bouche :
« Quoi! c'est mon fils! mais, non! c'est une erreur. »
Pour s'en convaincre, elle approche, le touche,
Arrête à peine un regard douloureux
Sur tous ses traits qu'a flétris l'indigence;
D'un long baiser couvre son front poudreux,
Au cœur d'un père éveille l'indulgence,
Et, sans regret aux pleurs qu'elle a versés,
Bénit le ciel de tous ses maux passés.

Mais le vieillard, plus calme dans sa joie :
« Quand Dieu, dit-il, près de nous te renvoie;
» Quand, t'accusant de tes torts expiés,
» Le repentir te ramène à mes pieds,
» Je n'irai point, écoutant la colère,
» D'un vain reproche accabler ta misère.

» Pour tous tes maux Dieu m'a donné des pleurs,
» Et des pardons pour toutes tes erreurs.
» Viens, mon enfant! si ton cœur est sincère,
» Relève-toi; je suis encor ton père. »

Dès que Ruben, par ce mot solennel,
Eut rassuré le tremblant Azaël
Qui dans la poudre à ses pieds s'humilie,
L'ange aussitôt, témoin mystérieux
Du pacte saint qui les réconcilie,
Loin de Gessen prend son vol radieux;
Et le pardon fut écrit dans les cieux.

Le jeune Hébreu, dans les bras de sa mère,
Autour de lui cherchait en vain son frère,
Quand tout à coup, promenant le regard
Sous cette tente où sa famille habite,
Il reconnaît la fille israélite
Qui dans le fond, seule, assise à l'écart,
Muet témoin de leur commune ivresse,
Semblait cacher sa tremblante allégresse.
En la voyant, son cœur n'éprouve plus
Ce feu des sens dont la rapide flamme
Aux bords du Nil avait troublé son âme;
Mais, déplorant ses plus beaux jours perdus,
« Hélas! dit-il à sa mère étonnée,
» Voici la sœur que je m'étais donnée! »

Nephtale alors : « Viens t'asseoir près de moi,
» De mes chagrins douce consolatrice !
» Cher Azaël, entre ton père et toi
» Sa voix toujours se fit médiatrice.
» De ton retour, sans ses généreux soins,
» Ruben et moi ne serions plus témoins,
» Son cœur toujours, pendant ta longue absence,
» Avec le mien souffrit d'intelligence;
» Toujours ensemble, après t'avoir pleuré,
» Ensemble encor nous t'avons espéré.
» Juge à présent si Jephtèle m'est chère !
» Tu dois l'aimer, car elle aime ta mère;
» Et si ton cœur, égaré trop long-temps,
» Acquitte enfin ma plus douce promesse,
» Elle est à toi ; rends à ses jeunes ans
» Tout le bonheur que lui doit ma vieillesse. »

La jeune vierge, à ces mots si flatteurs,
Pleure de joie et rougit de ses pleurs.
Telle, au matin, quand l'eau des cieux l'arrose,
De Janoé s'épanouit la rose.
Mais d'Azaël que le cœur est troublé !
De son bonheur il se sent accablé :
« Eh quoi ! dit-il, cette vierge si pure
» Consentirait à me donner sa foi !
» Quoi ! ses regards me verraient sans effroi !
» Puis-je en douter quand ma mère l'assure?

» Ah ! cet espoir qui me semble si doux,
» Du repentir s'il est la récompense,
» Aux cœurs heureux qu'habite l'innocence,
» Dieu juste et bon, quel prix réservez-vous ! »

Ainsi déjà, vers la beauté qui l'aime,
Sans le savoir, le jeune Hébreu lui-même
Est entraîné par un charme vainqueur ;
Et toutefois, dans le fond de son cœur,
Il rougissait de s'offrir devant elle,
Couvert encor du même vêtement
Dont l'aspect seul à tous les yeux révèle
De ses excès le juste châtiment.
Mais Ruben parle : à la voix paternelle,
Du voyageur l'onde a baigné les pieds ;
L'or à ses doigts en anneaux étincelle ;
De frais tissus, promptement dépliés,
Ont aux regards dérobé sa misère ;
Un lin plus pur couvre son front joyeux ;
Sur son amante il lève enfin des yeux
Enorgueillis des bontés de son père ;
Et le vieillard, célébrant le retour
Du jeune fils que pleurait son amour,
Pour le banquet veut que Pharan choisisse
De ses troupeaux la plus grasse génisse.

A ces apprêts, un souvenir cruel
S'est réveillé dans le cœur d'Azaël.

« Pourquoi, dit-il, en ce moment prospère,
» Auprès de vous, ne vois-je pas mon frère?
» Lui seul, hélas! quand je quittai ces lieux,
» A mon départ refusa ses adieux;
» Lui seul encore, ici, manque à ma joie.
» Que je l'embrasse, ou qu'au moins je le voie! »

Tels s'exhalaient de ce cœur douloureux
La douce plainte et les timides vœux,
Quand de Pharan la voix se fait entendre.
Son frère alors, pour voler dans ses bras,
Se précipite au-devant de ses pas;
Mais lui, de loin, sans le voir, sans l'attendre :
« Eh bien, mon père! enfin l'événement
» Vient de répondre à mon pressentiment.
» Lorsqu'Azaël, las de sa vie errante,
» Reviendrait nu, sous cette même tente
» Où de sa fuite il forma le projet,
» N'ai-je pas dit que des bontés d'un père
» Lui seul encore il se verrait l'objet?
» Qu'il soit heureux, j'y consens, c'est mon frère!
» Mais, quoi! pour lui voudrait-on m'oublier?
» De son bonheur pourquoi m'humilier?
» Quels sont mes torts? Quand une folle ivresse
» Aux bords lointains égarait sa jeunesse,
» Ces mêmes champs, qu'il avait méprisés,
» Par mes sueurs se sont fertilisés.
» Jamais, pourtant, l'équité paternelle

» N'a de ses dons récompensé mon zèle,
» Et, par des yeux contre moi prévenus,
» Mes soins toujours ont été méconnus! »
« Oh! dit Ruben, même en nos jours prospères,
» Que de tourments blessent le cœur des pères!
» Dieu m'est témoin si le mien est changé.
» Entre mes fils mon amour partagé
» N'eut pour aucun d'injuste préférence.
» Mais de leur sort quelle est la différence!
» Pharan, ton frère exilé, malheureux,
» Cherchait en vain où reposer sa tête,
» Et du désert subissait la tempête,
» Quand, près de moi, tout riait à tes vœux.
» Songe à ses maux. Sans doute, il fut coupable;
» Mais, dans Gessen puisqu'il put revenir,
» Dieu prit pitié de son sort déplorable.
» Quand Dieu pardonne, est-ce à nous de punir? »

Il dit : soudain l'autorité d'un père
Veut rapprocher et l'un et l'autre frère;
Mais Azaël, qui se sent repoussé :
« Hélas! dit-il, ici j'arrive à peine,
» Et ma présence y réveille la haine.
» Non, tous mes maux n'ont point encor cessé!
» Si mon bonheur doit affliger mon frère,
» Punissez-moi, rendez-moi ma misère.
» Mon cher Pharan, j'implore ta pitié!
» Peut-être encor n'ai-je point expié

» Tous les excès dont je me sens coupable ;
» Peut-être ici trop de bonté m'accable ;
» Mais connais-moi, lis au fond de mon cœur.
» Quand, ce matin, j'entrais sous cette tente,
» J'étais bien loin d'espérer mon bonheur.
» Que réclamait ma voix faible et tremblante ?
» Le pain du pauvre et l'eau du voyageur.
» Je dois le reste aux bienfaits de mon père.
» Ton cœur enfin n'est-il pas rassuré ?
» Eh bien ! commande, et je te servirai
» Jusqu'au moment qui me rendra mon frère.
» Parle ; faut-il... ? » Sa mère le retient,
Pâle d'effroi ; son amante supplie ;
Ruben frémit, indigné qu'on oublie
Les droits d'un fils que lui-même soutient.
Pharan s'apaise, et bientôt dans son âme
De ses fureurs se repent et se blâme.
Confus enfin de ses emportements,
Il a cédé ; les larmes de son frère
Ont attendri sa jalouse colère,
Et de son cœur les vieux ressentiments
Se sont éteints dans leurs embrassements.
Le voyageur, recueillant sa pensée,
A sa famille autour de lui pressée,
Raconte enfin les dangers qu'il courut :
Dans les plaisirs son absence écoulée,
Hors de Memphis sa détresse exilée,
Son désespoir que Dieu seul secourut,

Et même alors à sa tremblante épouse,
Le malheureux, soit honte, soit pitié,
Pour épargner sa tendresse jalouse,
De ce récit dérobait la moitié.
Mais du banquet enfin l'heure s'avance.
Ah! renaissez aux tentes de Ruben,
Des cœurs unis heureuse confiance,
Transports d'amour, doux préludes d'hymen,
Jour de bonheur, et surtout d'espérance!
Et toi, long-temps transfuge d'Israël,
Toi, son espoir; au banquet paternel,
Jeune exilé, viens reprendre ta place.
Viens! une épouse y va suivre tes pas.
De tes erreurs elle gémit tout bas,
Mais dans ses yeux tu peux lire ta grâce.
Pharan lui-même, à tes transports joyeux
N'oppose plus un dépit envieux.
De tes amours la légitime ivresse
Va de Ruben ranimer la vieillesse.
Mais, quel plaisir, quel autre enchantement
Peut de ta mère égaler l'allégresse!
Son cœur éprouve un pur ravissement;
Sur tous ses traits le bonheur se déploie,
Et le ciel même eût envié sa joie.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

LE TASSE,

POÈME.

LE TASSE.

CHANT PREMIER.

Ferrare était en paix : les fêtes et les jeux
Succédaient dans ses murs à des jours orageux.
Le temps avait calmé les discordes civiles ;
Les lois osaient parler ; dans les champs, dans les villes,
Le Guelfe que la nuit surprenait en chemin
S'arrêtait sans péril au toit du Gibelin.
On oubliait ces jours, effroi de la patrie,
Où la vengeance, armant d'une égale furie
Cités contre cités, maisons contre maisons,
Aiguisait les poignards, combinait les poisons ;
Tous ces fougueux excès d'une haine sanglante
Ne vivaient déjà plus que dans les vers de Dante.

Du sein de ce bonheur que cimentaient ses lois,
Alphonse gouvernait l'indolent Ferrarois.

Les beaux-arts à sa cour s'empressaient de paraître.
Sa noble ambition eut voulu voir renaître
Les jours où L'Arioste, honneur de cette cour,
Par ses vers la flattait, l'instruisait tour à tour,
Des jeux de la férie animait son langage,
De la raison séduite arrachait le suffrage,
Déridait tous les fronts, captivait tous les goûts,
Et, charmant à la fois les sages et les fous,
Prodiguait aux transports de Ferrare idolâtre
Tous les enchantements de sa muse folâtre.
Mais les temps sont changés. Pour les muses perdu,
De Roland au tombeau le chantre est descendu.
Le front ceint d'un cyprès, de crêpe enveloppée,
Aux bords de l'Eridan, la plaintive Epopée
Attendait, veuve encor, qu'un autre amant des vers
De L'Arioste éteint lui rendît les concerts;
Espoir toujours déçu! nul chantre, nul poète
N'avait osé toucher à sa lyre muette.
Seulement Guarini, dans un timide essor,
Une flûte à la main, faisait entendre encor,
Non loin des bords heureux où le fleuve se joue,
Des airs que dédaignaient les bergers de Mantoue.
Alphonse toutefois par un soin protecteur
Du doux *Pastor fido* récompensait l'auteur.
Ce prince avait voulu qu'à sa muse facile
Le château de Modène offrît un noble asile;
Là, d'utiles travaux retenaient Guarini,
Eloigné de la cour sans en être banni.

Mais ce goût des beaux-arts dont Alphonse s'honore,
Combien ses jeunes sœurs, Lucrèce et Léonore,
Tout en le partageant l'inspiraient à sa cour !
Quel charme toutes deux prêtaient à ce séjour !
Léonore surtout, l'idole de Ferrare,
L'appui du malheureux ! Eh ! quel être barbare
Eût pu voir sans amour, dans ses goûts, dans ses traits,
Ce mélange enchanteur de charmes et d'attraits ?
Son cœur qu'habite encor la paix la plus profonde
Semblait inaccessible aux orages du monde.
Les arts, de son esprit nobles délassements,
N'enlevaient à ses jours que de rares moments ;
Souvent loin de la cour et dans la solitude
Elle avait des plaisirs bien plus doux que l'étude ;
Là, ses bienfaits nombreux qu'elle cache avec soin
Ont pour prix son suffrage et Dieu seul pour témoin.
Doter de ses secours la beauté malheureuse,
Visiter en secret la couche douloureuse,
Où contre un mal cuisant lutte la pauvreté ;
Dans un prompt avenir lui montrer la santé ;
De l'enfant qui survit au trépas d'une mère
Protéger l'abandon, adopter la misère ;
Ainsi coulaient ses jours, et de ses doux loisirs
Les anges dans les cieux enviaient les plaisirs.

Un bonheur qui si loin semblait devoir s'étendre,
Des caprices du sort aurait-il dû dépendre !

Qui peut donc le troubler, et quel nuage obscur
Va changer tout à coup un horizon si pur ?

Un intérêt puissant près d'Alphonse ramène
Louis son frère, honneur de la pourpre romaine,
Espoir du Vatican et son plus ferme appui.
Quel motif inconnu le rappelle aujourd'hui ?
Il semble qu'un orage à sa voix se prépare.
Louis arrive à peine à la cour de Ferrare,
Qu'aussitôt, s'entourant de soins mystérieux,
Sa prudence ombrageuse évite tous les yeux.
Pour témoin il ne cherche, il ne veut que son frère,
Et des secrets d'Etat le sûr dépositaire,
Albano, craint des grands, du peuple détesté,
Mais d'Alphonse en tout temps avec fruit consulté.
« Vous dormez, leur dit-il, sur le bord d'un abîme.
» Eh quoi ! vous ignorez quelle guerre, quel crime
» Le Pontife romain prépare contre vous !
» Dès long-temps son orgueil a vu d'un œil jaloux
» Le Ferrarois soumis à votre obéissance.
» Il veut du grand nom d'Est abaisser la puissance.
» Ce projet qui long-temps contre notre maison
» Excita les fureurs de Jule et de Léon,
» Grégoire instruit par eux déjà le renouvelle.
» Il craignait ma présence : affectant un faux zèle,
» Il m'écarte de Rome, et veut que dans Paris
» Des Enfants de Calvin j'aille étouffer les cris.
» J'obéis, que fait-il ? Il appelle à son aide

» Un enfant de l'Espagne, un Pèdre de Tolède,
» Qui des Napolitains gouvernant les Etats
» Va pour vous envahir lui prêter ses soldats,
» Ce traité s'exécute au moment où je parle.
» Pèdre est prêt à marcher ; dès qu'à la cour de Charle
» Les plus saints des devoirs me tiendront arrêté,
» Leur complot contre vous éclate en liberté !
» Jugez donc, sans délai, du parti qu'il faut prendre. »

« Il n'en est qu'un, mon frère, et vous devez m'entendre,
Répond Alphonse ; « un seul, et l'honneur l'a dicté.
» C'est le glaive à la main qu'il sera discuté,
» Ce pacte où leurs fureurs se liguant sans courage
» Des princes mes aïeux marchandent l'héritage.
» Ah ! puisqu'il faut sortir de mon obscur repos,
» De Pèdre, avant un mois, j'atteindrai les drapeaux.
» Sans vouloir d'alliés qui marchent à mon aide,
» J'irai, j'attaquerai ce héros de Tolède ;
» Et quelque espoir alors qui puisse enfler son cœur.
» Je consens que Ferrare appartienne au vainqueur. »

Albano, sans blâmer cette bouillante audace :
« N'exagérons, dit-il, ni danger ni menace.
» Ce pontife égaré qui s'agite aujourd'hui
» M'inspire peu d'effroi ; mais n'est-il donc que lui
» Qui se puisse enivrer d'une ardeur téméraire ?
» Lisons dans l'avenir. Aussi bien que la guerre,

» Souvent la politique a défendu les cours,
» Souvent la valeur même emprunta son secours.
» Non que je veuille ici par quelque déférence
» Du Souverain de Rome acheter l'alliance.
» Que feraient des traités à qui n'en garde aucun?
» Mais quand, pour écarter un témoin importun,
» A la cour de Paris il prétexte un message,
» Ne peut-on profiter de ce même voyage
» Et du piége qu'il tend se servir contre lui?
» De Charles même osons solliciter l'appui.
» Cet allié suffit pour que Rome nous craigne.
» Sur Charle, il est trop vrai, c'est Médicis qui règne.
» Un hymen, que déjà méditaient mes projets,
» Peut de vos deux Etats unir les intérêts.
» Abordons Médicis : j'aperçois auprès d'elle
» Un de ses fils encor restés sous sa tutelle,
» Du duché d'Alençon le jeune possesseur.
» Pourquoi ne pas l'unir à votre auguste sœur?
» Est-il au sein des cours un roi qui ne s'honore
» Du titre glorieux d'époux de Léonore?
» Charle a peu d'alliés; l'effroi règne à sa cour.
» Que Louis de plus près observe ce séjour.
» Sans offrir votre sœur, qu'au jeune prince il vante
» Le charme éblouissant de sa beauté touchante :
» Que dans tous ses discours vos Etats, votre nom
» Viennent de Médicis tenter l'ambition;
» Je ne vois plus d'obstacle à vos desseins; la France
» Appelle de ses vœux cette utile alliance;

» Vos Etats affermis en recueillent les fruits,
» Et de Rome à jamais les complots sont détruits. »
Il cesse de parler, et l'un et l'autre frère
Adopte avec transport cet avis salutaire.

Alphonse toutefois, tristement détrompé
Des projets de bonheur qui l'avaient occupé,
Du sein de son palais où sa cour est muette,
Promène sur Ferrare une vue inquiète.
Il s'étonne d'y voir ce concours d'étrangers
Du pays qu'il gouverne habitants passagers.
Malheur aux citoyens que Naple aura vus naître !
A ses yeux prévenus chacun d'eux est un traître
Qui vient jusqu'à Ferrare épier ses projets.
Il les en bannit tous, et ceux de ses sujets
Que les liens du sang, l'amitié, l'habitude,
L'attrait des mêmes goûts ou d'une même étude
A leur sort tient unis, du même arrêt frappés
Dans la proscription sont tous enveloppés.

Cessez, jeux de la paix, cessez, danses légères !
L'effroi va diviser tout ce peuple de frères.
L'égoïsme peureux et sur soi replié
Ne connaît déjà plus de parent, d'allié ;
Plus d'asile aux proscrits. Endurci par la crainte,
Chacun ferme son âme au malheur, à la plainte.
De l'hospitalité se détendent les nœuds.
Partout la défiance et le soupçon haineux

Soufflent, dans les cités, les fureurs domestiques
Et sèment, en courant, ces rumeurs prophétiques,
Ces bruits de l'avenir, présages alarmants,
Et d'un Etat troublé premiers ébranlements.
Cependant se présente aux portes de la ville,
Un homme, un inconnu qui réclame un asile.
Son front paisible et fier, ses traits majestueux,
Je ne sais quel éclat dont s'animent ses yeux,
Tout peint d'un grand dessein sa pensée occupée.
On lui montre l'édit; il remet son épée,
Se livre au magistrat et s'avoue étranger.
Mais quand sur d'autres points on veut l'interroger,
Sur ses desseins, son nom, son pays, sa naissance,
Sa bouche obstinément garde un profond silence.
Victime de malheurs qu'il ne peut révéler,
Au prince de Ferrare il demande à parler;
Quoiqu'il n'ait point de droits à l'honneur qu'il réclame,
Ce n'est que devant lui que s'ouvrira son âme,

Il est de ces mortels qui, par un art secret,
Savent au fond des cœurs remuer l'intérêt:
Ils parlent; aux accents de leur voix inconnue,
La persuasion sans effort s'insinue;
On ne sait quel prestige ou quelle autorité
Donne à leurs moindres mots un air de vérité.
Telle est de l'étranger la naïve éloquence.
Soudain le peuple entier le prend sous sa défense;
Ferrare est toute à lui; le magistrat en vain

Vient pour exécuter l'ordre du souverain.
L'édit, le magistrat tout à coup sans puissance
Avec le peuple entier semble d'intelligence;
Alphonse même, ému d'un désir curieux,
Veut que cet homme obscur soit offert à ses yeux;
Il permet que ses sœurs et le légat, son frère,
Soient témoins du récit qu'il a promis de faire;
Et déjà l'étranger, qui paraît devant eux,
Incline en leur présence un front respectueux;
Puis, levant ses regards sur l'auditoire auguste :
« Heureux, s'écria-t-il, trop heureux l'homme juste,
» A qui le ciel permet, pour prix de sa vertu,
» De vivre aux mêmes lieux où son père a vécu!
» Là, tout vient affermir, en son âme attendrie,
» Les nœuds de la famille et ceux de la patrie;
» Sous le même horizon, près des mêmes amis;
» Au banquet fraternel il est toujours admis,
» Et si le ciel jaloux, pour l'éprouver peut-être,
» L'arrache quelque temps au toit qui l'a vu naître,
» Il y rentre du moins, sûr d'avoir un tombeau
» Aux lieux où la nature a placé son berceau.
» Pour moi, de tous ces biens j'ai perdu l'espérance.
» Aux murs de Sorrento j'ai reçu la naissance.
» Du plus heureux hymen j'étais le dernier fruit;
» Elevé près d'un père et par lui seul instruit,
» Mes progrès de son cœur éveillaient la tendresse.
» Ma mère qui déjà, dans une égale ivresse,
» Entre ma sœur et moi partageait son amour,

» Neuf fois de ma naissance avait fêté le jour,
» Quand un vil Espagnol que Tolède a vu naître,
» Au sein de mon pays vint s'établir en maître.
» Naples se débattait sous ce joug étranger.
» Pour mieux l'assujettir il voulut ériger,
» Les tribunaux sanglants, honte du sacerdoce,
» Où des hommes, poussés par un zèle féroce,
» A tous les malheureux que leurs lois ont frappés
» Font subir de l'enfer les feux anticipés.
» Mon père apprend bientôt quelle horreur se prépare.
» Il accourt, il pénètre au palais du barbare.
» Contre cet attentat, son indignation
» Ose invoquer Dieu même et la religion.
» Tant de nobles motifs soutenaient son courage,
» Tant de force et d'audace animait son langage,
» Que Pèdre intimidé renonce à son dessein.
» Mais l'offense vivait, et déjà dans son sein
» De noirs ressentiments s'amassaient en silence.
» Oh! qu'il différa peu son horrible vengeance!
» Au sein de sa famille à peine revenu,
» Du succès glorieux qu'il avait obtenu
» Mon père jouissait, quand une loi cruelle
» De son bannissement lui porte la nouvelle;
» On lui ravit ses biens, son rang, ses dignités;
» Moi-même, vers l'exil marchant à ses côtés,
» Je dois, heureux encor de soigner sa vieillesse,
» Aux maux qu'il va subir préparer ma faiblesse,
» Et celui de nous deux qui, sur le sol natal

» Oserait reparaître après l'arrêt fatal,
» Aura Pèdre pour juge et la mort pour salaire.
» Ce revers au tombeau précipita ma mère ;
» Tout couvert de son deuil j'allais quitter ces lieux,
» Quand soudain.... ô ma sœur! ô douleur des adieux!
» J'entends encor ta voix dont l'ardente prière
» Semblait recommander à la nature entière
» Ces deux infortunés qui, sans toi, si long-temps,
» Allaient compter les jours, les heures, les instants !
» Dieu juste ! tu permis que je visse mon père
» Sans abri pour cacher sa tête auguste et chère,
» Toujours errant, toujours sous des cieux étrangers
» Et ne trouvant partout que des soins passagers,
» Qu'une aride pitié dont la froide assurance
» Est plus amère encor que n'est l'indifférence.
» Durant vingt ans entiers ce chagrin prolongé
» Consumait lentement son cœur découragé.
» Rien à son désespoir ne rendait sa patrie.
» Les Muses, doux objets de son idolâtrie,
» Pour charmer cet exil qui doit être éternel,
» Lui préparaient en vain leur dictame immortel,
» Le poison dévorant dont son âme est saisie
» De ces filles du ciel corrompait l'ambroisie,
» Ses yeux vers Sorrento se reportaient toujours.
» Les soins d'un fils, hélas ! n'ont pu sauver ses jours.
» Il mourut, et je dis à la terre étrangère :
» —Pour sa cendre exilée, oh ! du moins sois légère !
» Et moi qui survivais à ce fatal trépas,

» A sa tombe entr'ouverte ayant tendu les bras,
» Je revins, j'entourai ma douleur solitaire
» De tous les souvenirs que me léguait mon père.
» J'aimais à recueillir ses écrits dispersés,
» Ses plans interrompus, ses travaux commencés,
» Les vers où sa tendresse instruisait mon jeune âge,
» Tristes fruits de l'exil et mon seul héritage ;
» Enfin, m'abandonnant aux transports les plus doux,
» Je me sentis poète et j'adoptai ses goûts.
» Il m'avait peint souvent ces guerres généreuses,
» Où de nos chevaliers les phalanges nombreuses
» Allaient du Dieu vivant conquérir le tombeau ;
» Tout mon cœur s'enflamma pour un sujet si beau.
» Je croyais voir son ombre en invoquant sa muse.
» Douce et pénible erreur ! mais si je ne m'abuse,
» Peut-être que mon nom, avec honneur cité,
» Sortira, quelque jour, de son obscurité.
» Elle m'inspire encor, cette muse sublime
» Qui m'entretient toujours des malheurs de Solyme.
» Seigneur, je suis Le Tasse.... » A ce mot prononcé,
Un charme tout nouveau dans les cœurs a passé,
Tous les regards déjà lui rendent l'espérance,
Et lui-même, s'armant d'une noble assurance :
« Grand prince, poursuit-il, sous de plus sûrs abris
» Recueillez dans ces murs mes pénates proscrits.
» Sans doute un sage effroi des désordres civiles
» A tous les étrangers ferme aujourd'hui vos villes ;
» Dans vos secrets desseins je ne pénètre pas ;

» Mais ces esprits fougueux qui troublent les Etats,
» Les a-t-on vus jamais, pour atteindre à la gloire,
» Suivre les chastes chœurs des filles de mémoire?
» Ah! souffrez qu'un poète habite en liberté
» Ces beaux lieux où déjà L'Arioste a chanté!
» Puissé-je, heureux par vous, y nourrir mes pensées
» Des inspirations que sa muse a laissées,
» Redire vos bienfaits au luth harmonieux
» Que lui-même instruisit à chanter vos aïeux,
» Et sûr de mon bonheur, enrichir l'épopée
» D'une autre palme encore à sa gloire échappée! »

A ces mots, il se tait; et déjà cependant
Par l'éclat de son nom, par le double ascendant
Du talent qui subjugue et du malheur qui prie,
Il avait entraîné l'assemblée attendrie;
Tous les cœurs sont pour lui; pour lui, dès ce moment,
Plus de proscription, plus de bannissement.
Mais c'est peu pour Alphonse; il veut que le poète
Habite aux bords du fleuve une agreste retraite,
Où sa muse, rendue à ses nobles penchants,
Reprenne ses loisirs, et son luth et ses chants.

. . . . . .
. . . . . ;

Léonore elle-même ose élever la voix.
Oh! combien sur son cœur l'infortune a de droits!
Dans sa pitié jalouse elle craint que son frère

Ne lui laisse aucun bien, aucun bonheur à faire.
Au chantre de Solyme elle demande enfin
S'il n'est plus d'autres vœux qu'il renferme en son sein,
S'il n'éprouverait pas quelque amère souffrance,
Dont l'adoucissement soit mis en sa puissance.
Le Tasse lui répond : « Parmi ces malheureux
» Qu'éloigne de Ferrare un ordre rigoureux,
» Mes yeux ont reconnu, malgré ma longue absence,
» Maurice de Villa, mon ami de l'enfance.
» Accueilli dans ces murs, l'en verrai-je bannir?
» S'il en est temps encor, daignez l'y retenir.
» Je réponds de Maurice autant que de moi-même.
» J'ai pu souffrir, vingt ans, privé du cœur que j'aime ;
» Mais des yeux d'un ami mon bonheur a besoin.
» Accordez à mes vœux qu'il en soit le témoin ;
» Souffrez que jusqu'à lui je puisse voir s'étendre
» La paix que dans mon cœur vous avez fait descendre. »

Quel est donc ce pouvoir qu'on ne peut définir,
Qui fait tout demander, sûr de tout obtenir ?
A peine il a parlé, l'ordre émané d'Alphonse
A déjà de sa sœur devancé la réponse.
Maurice est libre ; il sait quel bien inattendu,
Quel ami dans Ferrare à ses vœux est rendu,
Quelle égide le couvre et quelle voix fidèle
Aux lieux qu'il allait fuir l'attache et le rappelle.
Alphonse le permet : réunis sous ses yeux,
Dans les bras l'un de l'autre ils sont déjà tous deux ;

Tous deux sont à ses pieds, où leur reconnaissance
S'exhale dans les pleurs, se peint dans le silence;
Puis, dérobant leur joie à ce pompeux séjour,
L'un à l'autre rendus, ils vont loin de la cour
Renouer, sans témoins, ces liens de l'enfance
Qui survivent au temps, au malheur, à l'absence.

Ouvre-toi devant eux, humble maison des champs!
Dérobe leur asile au regard des méchants!
Mais, dis-moi quel accueil, quelle fête soudaine
Pourras-tu leur offrir en ton étroit domaine?
De ces lieux délaissés le dernier possesseur
Dédaigna jusqu'ici leur secrète douceur.
Tes fleurs naissent sans art, et tes fruits sans culture;
Tout est muet chez toi : le ruisseau qui murmure,
Le ramier qui gémit et l'écho qui répond
Troublent seul de tes bois le silence profond.
N'importe, ton réduit ne sera point sans gloire!
Tes abris, déjà chers aux filles de mémoire,
Vont s'embellir encor d'un autre enchantement.
Ah! ne t'afflige plus d'un long délaissement!
Sors de ton deuil enfin, solitude champêtre,
C'est dans tes bois déserts qu'Armide un jour doit naître.
Des dangers disparus, des maux qui vont finir
Le malheur plus tranquille aime à s'entretenir :
Les deux hôtes nouveaux de ces douces demeures
Dans ces récits sans fin voyaient couler les heures;
Un charme intarissable animait leurs discours.

Mais leurs vœux sont bornés. Vaines faveurs des cours,
De fortune ou d'honneur espérance insensée,
Oh ! que vous étiez loin de leur noble pensée !
Que d'un autre avenir ils formaient le projet !
Eux seuls de leurs discours ils étaient le sujet ;
C'était de leur bonheur l'impression récente,
Quelquefois le regret de la patrie absente,
Et tous ces souvenirs déjà moins douloureux
Des pays et des jours où l'on fut malheureux.
Que dis-je ? malheureux ! ils sont tout à la joie.
Vers cet autre avenir qui pour eux se déploie,
Mille songes légers les portent tour à tour.
O nuit ! heureuse nuit, qui, dans ce frais séjour,
Pour la première fois leur annonças l'aurore,
Que de projets charmants ton ombre vit éclore !
Ce doux calme des champs, l'étude, l'amitié,
Tous les biens, tous les maux, mis entre eux de moitié,
Tout ce qui séduit l'âme et tout ce qui l'élève,
Tout jusqu'à la vieillesse où leur bonheur s'achève,
Leur montrait des plaisirs, leur offrait des soutiens ;
Et le jour les surprit dans ces doux entretiens.

CHANT DEUXIÈME.

Alphonse, heureux déjà des succès qu'il espère,
Aux champs de Parthénope allait porter la guerre ;
Mais il se livre à peine aux apprêts des combats,
Qu'il entend s'élever, du sein de ses États,
Un cri séditieux et des rumeurs funestes.
Ce cri ne partait point de ces réduits agrestes
Dont l'humble possesseur, au travail aguerri,
Prêt à servir l'État après l'avoir nourri,
Prend indifféremment, quand le prince l'ordonne,
Ou le soc de Cérès, ou le fer de Bellone.
Mais ces nobles vassaux, mais ces sujets puissants
Qui, désaccoutumés du tumulte des camps,
Au sein d'un doux loisir attendaient la vieillesse,
En de riants châteaux nourrissaient leur mollesse,
Et s'y croyaient sans doute à l'abri des combats :
Pour de nouveaux dangers comment armer leur bras
D'un glaive qui, privé de sa valeur première,
Dormit long-temps couvert d'une oisive poussière ?
C'est leur nombreux parti qui s'oppose en secret
Aux exploits belliqueux qu'Alphonse préparait ;

C'est sur eux qu'Albano, lassé de leur puissance,
Étend de ses regards la sombre vigilance.
Un moyen s'est offert qui, par un grand éclat,
Peut les rallier tous au parti de l'État.
Depuis qu'un ciel propice accorda Léonore
Aux vœux d'un peuple entier qui l'admire et l'adore,
Vingt printemps sont passés, et de cet heureux jour
Ferrare avec transport va fêter le retour.
Le souverain lui-même à la publique ivresse
Veut unir de sa cour la pompeuse allégresse.
Tout ce qui porte un nom fameux par sa grandeur,
Tous ceux qui d'un haut rang soutenaient la splendeur,
Tous ces chefs de cités que des vertus antiques
Attachaient fortement à leurs dieux domestiques,
Tous ces guerriers enfin dont le bras courageux
S'arma pour un parti dans les jours orageux,
Spectateurs désignés des fêtes qu'on prépare
Vont accourir en foule au palais de Ferrare ;
Alphonse les appelle et sourit à ces jeux,
Préludes de la guerre où tendent tous ses vœux.

Mais bien mieux que la sienne une voix douce et tendre
A des cœurs égarés saura se faire entendre :
Il va trouver sa sœur, l'instruit de ses projets,
Des jeux qui vont s'ouvrir lui dépeint les apprêts,
Au but qu'il veut atteindre avec grâce l'amène,
Des joutes, des tournois la nomme souveraine,
L'invite à profiter de ce brillant concours

Pour gagner les esprits par ces adroits discours,
Par ces mots caressants, qui jusqu'au fond de l'âme
De l'honneur presqu'éteint vont rallumer la flamme.
Jusqu'en ses soins guerriers à lui plaire occupé,
Il lui dit qu'un or pur, en médailles frappé,
Aux yeux des Ferrarois va retracer encore
Sous l'habit de Pallas les traits de Léonore;
Que les grands de l'État obtiendront de sa main
Ce gage de faveur qui doit couvrir leur sein,
Et que, fier de sa sœur, il veut que cet emblème,
Décoré de ses traits et des couleurs qu'elle aime,
Soit promis par sa bouche aux vaillants chevaliers
Qui dans Naples conquise entreront les premiers.

A ces épanchements d'une amitié fidèle,
Léonore attendrie : « O mon frère, dit-elle,
»Se peut-il que ma voix ait un secret pouvoir
»Qui sache à vos sujets inspirer leur devoir?
»Si, dans nos jours de paix, votre tendre indulgence
»M'a sur les Ferrarois laissé quelque puissance,
»Combien en ce moment il doit me sembler doux,
»Ce pouvoir qui m'étonne et que je tiens de vous!
»Qu'il me deviendrait cher, si je rendais moi-même
»Un seul de vos sujets à des devoirs que j'aime!
»Mais l'avouerai-je, hélas! je verrai dans ces jeux
»De nombreux spectateurs étrangers à mes yeux.
»Sur des esprits qu'aveugle un orgueilleux délire,
»D'une femme sans art quel peut être l'empire?

» Par quels engagements m'assurer de leur foi?
» Le pauvre seul ici m'obéit; c'est par moi
» Que monte jusqu'à vous sa prière tremblante,
» Que jusqu'à lui descend votre voix consolante;
» Voilà sur quels sujets mon empire s'étend,
» Voilà mes seuls vassaux. Si je l'osais, pourtant,
» Ma tendresse peut-être offrirait à mon frère,
» A défaut de mes soins, un conseil salutaire.
» A ces fêtes, ces jeux précurseurs des combats
» Il est un spectateur que vous n'appelez pas,
» Et qui vous servirait par sa seule présence.
» Ce poète exilé qu'une effroyable offense
» Dans ses ressentiments a sans doute affermi,
» De Pèdre, plus que vous, est encor l'ennemi.
» Montrez de ses fureurs cette illustre victime.
» Que par vous recueilli, le chantre de Solyme
» Se mêle dans nos jeux à vos nobles vassaux;
» Qu'il parle! Hélas! moi-même, au récit de ses maux,
» Le cœur déjà saisi d'une pitié soudaine,
» Pour son persécuteur j'ai senti quelque haine.
» Comment peut-on douter qu'au bruit de ses malheurs,
» Le même sentiment ne gagne tous les cœurs?»

Elle dit : subjugué par sa vive éloquence,
Son frère à ses désirs cède sans résistance.
Léonore le veut, Léonore a parlé :
Aux fêtes de la cour le Tasse est appelé.
Il s'arrache aux douceurs du séjour qu'il habite.

Les jeunes Ferrarois, dont la brillante élite
A l'éclat de ces jeux brûle de concourir,
Instruits que le poète à leurs yeux va s'offrir,
Volent à sa rencontre, et leur impatience
Voit luire enfin le jour où la fête commence.

Muse, qui m'aurais dû préparer des pinceaux
Dignes de mon sujet, dignes de mon héros,
Ne me raconte point, ô fille de mémoire!
Ces joutes, ces tournois, simulacres de gloire,
Cette pompe des cours, ces banquets dont jamais
La douce liberté n'assaisonne les mets,
Quoique des bords lointains les plus rares prémices
Du luxe à tous les sens prodiguent les délices.
Introduis-moi plutôt sous ces riants abris
Où d'un plaisir plus vif tous les cœurs sont épris,
Dans ce cirque où parmi les jeux de Therpsycore,
Les sons de Polymnie et les festons de Flore,
Parmi tant de beautés dont les attraits charmants
Resplendissent couverts du feu des diamants,
Sans prestige, sans art, la simple Léonore
Par sa grâce décente est souveraine encore.
Eh! quelle autre en effet oserait disputer
Ces hommages si doux qu'elle a su mériter,
Quand Lucrèce elle-même, au second rang placée,
Applaudit à sa sœur par sa sœur éclipsée!

Mais quel nouveau spectacle a frappé tous les yeux!

Quel homme, en se montrant, a suspendu les jeux?
D'où vient qu'un peuple entier, s'ouvrant à son passage,
De l'admiration lui prodigue l'hommage?
Dans ces rangs, dans ces flots d'avides spectateurs,
Entendez-vous courir ces murmures flatteurs :
Le voilà ! c'est celui qui, reprenant sa lyre,
Des beaux arts, dans nos murs, va relever l'empire!
Quel tyran, du génie outrageant tous les droits,
A chanter dans l'exil pût condamner sa voix!
Quel bord, quelle cité, quel heureux coin de terre
A du poète errant accueilli la misère?
Honneur au souverain dont les nobles foyers
Gardent pour le malheur des toits hospitaliers!

Tandis qu'autour de lui tout s'agite et s'empresse,
Il sourit tristement à la commune ivresse;
Sur un monde nouveau ses yeux semblent s'ouvrir.
Ce succès qu'il obtient, il cherche à qui l'offrir.
De son cœur vide encor le repos l'importune.
Parmi tant de beautés, ah! s'il en était une
Qui, laissant voir à peine une timide ardeur,
Vînt d'un plus doux suffrage embellir son bonheur!
Léonore se montre.... ô soudaine espérance!
Ces honneurs qui pesaient à son indifférence,
Il peut donc maintenant en goûter la douceur.
Il accepte ces cris, ce bruit admirateur
Dont lui seul est l'objet, que son nom seul fait naître.
Trop peu sûr de lui-même, il se dit que peut-être

Tant d'hommages, de vœux, qui semblent le chercher,
Arriveront au cœur qu'il aspire à toucher,
Et plein de son bonheur, qu'à peine il ose croire,
Il s'offre à son triomphe et se livre à sa gloire.
Mais sa gloire l'appelle à des succès plus grands.
Ces belles, ces guerriers dont il parcourt les rangs
Voudraient qu'en ce beau jour la lyre du poète
De l'hospitalité payât la noble dette.
On le presse ; et déjà l'imagination
Prend son vol avec lui vers les murs de Sion.
Déjà même, à ce vœu que sa sœur encourage,
Le prince de Ferrare accorde son suffrage.
Le Tasse enfin se lève et la muse qu'il suit
Dans le camp des chrétiens tout à coup l'introduit.
C'est Bouillon qui commande; il rassemble l'armée
Qui doit marcher demain vers Solyme opprimée.
Son œil rapide et sûr parcourt avidement
De tous ses chevaliers le long alignement.
Mais qu'ils sont loin d'avoir sa fermeté constante !
Du sein des camps, lassés par une longue attente
On entend s'élever de confuses rumeurs.
Nul n'osait de Bouillon accuser les lenteurs;
Mais des cités plusieurs regrettaient les mollesses;
D'autres, qui s'arrachaient à de tendres faiblesses,
Vers les temps, vers les lieux témoins de leurs plaisirs
Se sentaient ramenés par d'indignes désirs;
Ceux-ci, fiers d'un grand nom, sur Godefroy lui-même
Osaient lever des yeux jaloux du rang suprême;

Tous enfin d'un dessein pour Dieu seul entrepris
Laissaient en vains débats s'évanouir le prix,
Quand, des décrets des cieux interprète fidèle,
Bouillon de ses guerriers vient rallumer le zèle;
Leur montre cette croix qui sur leurs vêtements
A tracé leur devoir et gravé leurs serments;
Sur les séditieux fait tonner la menace;
Dans les cœurs indécis verse une prompte audace;
De soldats mutinés fait des chrétiens soumis,
Et les conduit alors vers les murs ennemis,
Sûrs de vaincre, ou du moins, si leur valeur succombe,
De mourir au lieu même où Dieu choisit sa tombe.

A peine se taisait le chantre harmonieux,
Oh! de l'enthousiasme effet prodigieux!
Les Ferrarois, émus par ce noble langage,
Ont senti dans leur sein bouillonner leur courage;
C'est Tancrède et Renaud qu'ils vont suivre aux combats:
Alphonse désormais peut compter sur leurs bras.
Tous ils jurent de vaincre, en s'armant pour sa cause.
Sur le fer déjà nu leur serment se dépose;
Plus de retards; l'honneur trop long-temps exilé
Rentre enfin dans ces cœurs où la gloire a parlé,
Et ce que n'avait pu la suprême puissance,
Ni la faveur promise à leur obéissance,
Ni la voix du devoir, ni le cri du remords,
Charme entraînant des vers, tu l'obtiens sans efforts!

Mais lorsque tout subit ce charme sympathique,
Seule, assise à l'écart, la froide politique
Sourit à ces effets qu'elle n'a point produits,
Et veut du moins pour elle en recueillir les fruits.
Albano près d'Alphonse adroitement se glisse :
« Voici l'instant, dit-il, à vos desseins propice.
» Sachons donc le saisir. Cette ardeur d'un moment
» Pour hâter vos projets a besoin d'aliment.
» De ce premier succès qu'un autre ait l'avantage !
» Si nous en profitons, il devient notre ouvrage.
» Ce prix de la valeur, par vous-même promis
» A vos nobles sujets vainqueurs des ennemis,
» Donnez-le dès ce jour. Que le prix du courage
» Du courage pour eux devienne le présage ! »

A peine il avait dit, Alphonse a prononcé ;
Et, dans la vaste enceinte où la fête a cessé,
De Bellone, à sa voix, se montrent les bannières.
On apporte en faisceaux les lances meurtrières,
Et l'écharpe, et le glaive, et les lourds boucliers.
Le palais semble un camp tout peuplé de guerriers.
Cependant, à l'aspect des larges cimeterres,
Un noir pressentiment frappe le cœur des mères.
De timides beautés éclatantes d'attraits
Voyaient en frémissant, dans ces jeux de la paix,
Paraître les hauberts, les casques, les armures,
Des jeux sanglants de Mars désolantes parures.

Déjà leur front pâlit ; déjà même en leurs yeux,
A ces brusques apprêts, roulent des pleurs d'adieux ;
Tandis qu'inattentif à leur sombre tristesse
Alphonse, heureux enfin, contemple avec ivresse
Leurs frères, leurs amants transformés en soldats,
Qui du sein des plaisirs vont voler aux combats.
Les voilà, les soutiens, les vengeurs de Ferrare !
Accourez, fiers guerriers; c'est pour vous qu'on prépare
Ce prix qu'à la valeur destine la beauté.
Mais la trompette sonne ; à ce bruit répété
Léonore s'avance, et d'une main tremblante
Remet à tous les preux qu'Alphonse lui présente
Les nobles éperons et le fer du guerrier ;
Elle-même à leurs bras suspend le bouclier ;
De leurs exploits futurs leur décerne ce gage
Qu'entourent ses couleurs, qu'embellit son image ;
L'attache sur leur sein où l'or flotte en collier,
Puis, levant ses regards sur chaque chevalier,
Laisse échapper ces mots qu'un léger trouble anime :
« Marchez, nouveaux Croisés, vers une autre Solyme. »

A ce nom de Solyme, à ces mots généreux,
Vous eussiez vu soudain tous les cœurs, tous les vœux,
Tous les regards errer dans cette salle immense,
Et sur le Tasse enfin s'arrêter en silence,
S'indignant en secret que son nom glorieux
Ne fût point appelé parmi les noms des preux.
Qui donc des Ferrarois acquittera la dette ?

C'est Alphonse; il s'élance au-devant du poète
Et l'entraîne éperdu jusqu'aux pieds de sa sœur.

Le Tasse à ses genoux courbe son front vainqueur.
Cette image, ces traits de la beauté qu'il aime,
Léonore à sa foi les confie elle-même.
Le seul don qu'il espère, il l'obtient de sa main,
Sous ce gage adoré sent palpiter son sein,
Goûte un moment l'ivresse où son âme est en proie,
Et s'y dérobe enfin, effrayé de sa joie.

Où vas-tu, malheureux! prolonge un tel moment.
Ah! lorsqu'autour de toi tout est enchantement,
Laisse à tes longs chagrins, à tes amers supplices,
Se mêler, s'il se peut, ces paisibles délices.
Repose enfin ton cœur par tant d'assauts brisé.
Assez long-temps sur toi l'infortune a pesé.
Dans l'avenir peut-être assez de maux t'attendent;
Qui sait ce que de toi les cieux jaloux demandent?
Jouis du moins en paix de ce jour enchanteur
Où la gloire est encor compagne du bonheur.

Mais il aime et déjà plus de paix pour son âme.
Un doute, un doute horrible aigrit encor sa flamme.
Où s'en vont, animés d'une soudaine ardeur,
Ces guerriers dont sa lyre éveilla la valeur?
Sur quel sol ennemi vont-ils tourner leurs armes,
Et menacé par eux quel peuple est en alarmes?

Ils vont porter la guerre en ce riant séjour,
Vers ces bords où lui-même ouvrit les yeux au jour.
Ces bords l'ont repoussé; mais ils sont sa patrie;
Mais ils parlent de loin à son âme attendrie;
Mais sa fuite y laissa, sous un joug oppresseur,
La tombe de sa mère où veille encor sa sœur.
Ah! dans ce doute affreux qui déjà l'épouvante,
C'est vers toi qu'il accourt, amitié consolante!
Prodigue tous tes soins à ce cœur ombrageux
Pour qui jusqu'au bonheur tout devient orageux.
Son âme devant toi s'ouvre sans artifice;
Il n'a point de secrets dont la vertu rougisse.
Il revèle, sans peine, en ses aveux touchants,
Et l'éclat du succès qu'ont obtenu ses chants,
Et ce cri de l'honneur dont le noble délire
Du sang qui va couler semble accuser sa lyre,
Et son funeste amour que lui-même il se peint
Comme un songe, un prestige où sa raison s'éteint,
Et ces tourments d'une âme où l'espoir craint d'éclore,
Tourments que rien n'apaise et qu'alimente encore
L'ineffaçable attrait du rivage natal,
Si doux aux cœurs heureux, aux bannis si fatal.

Prompt à le consoler de sa propre injustice,
Mais plein d'un effroi sombre : « Ami, lui dit Maurice,
» Dieu, pour nous épargner de véritables torts,
» Dans le cœur le plus pur met souvent le remords;
» Heureuse l'âme tendre où cette voix réprime

» Ce que dans nos desseins Dieu voit d'illégitime!
» Crois-moi, n'accuse point ton succès glorieux.
» D'un triomphe aussi doux le ciel même est joyeux.
» Mais l'amour t'a vaincu; mais déjà dans ton âme
» De toutes parts pénètre et son trouble et sa flamme.
» Eh! quel espoir, dis-moi, peut sourire à tes vœux?
» Léonore osa-t-elle entendre tes aveux?
» As-tu pu sans frémir mesurer l'intervalle
» Qu'à mis entre elle et toi la fortune inégale!
» Vois-tu, vers ce bonheur qui te semble promis,
» Quelque route possible et quelque accès permis?
» Sais-tu quel sort pour toi dans l'avenir se cache?
» A ton repos enfin vois-tu ce qui t'arrache?
» Serait-ce des honneurs l'espoir éblouissant?
» Tu m'es connu; sur toi ce charme est impuissant.
» Quand il possède encor tous les biens du poète,
» Je ne crois pas non plus que mon ami regrette
» Des plaisirs d'une cour le tumulte orageux.
» Eh! quels autres plaisirs, quelles fêtes, quels jeux,
» Vaudront jamais pour toi ces veilles du génie
» Et ces beaux vers, enfants de l'heureuse insomnie!
» Ainsi donc, en aimant, tu ne prétends qu'aimer;
» Et, s'il est des projets que tu puisses former
» Sans doute au fond du cœur tu te flattes encore
» Qu'admis aux mêmes lieux où règne Léonore,
» Tes vœux se borneront à pouvoir de plus près
» Contempler ses vertus, adorer ses attraits.
» Funeste aveuglement! vain espoir! quand on aime,

» Il est des vœux secrets qu'on se cache à soi-même.
» Le cœur le plus timide, alors qu'il est épris,
» Des tourments qu'il affronte ose entrevoir le prix ;
» Et, quand ce prix échappe à l'amour le plus tendre,
» Quand la raison s'éveille et défend d'y prétendre,
» Soudain à ce bonheur que l'on croyait saisir
» Succède un vide affreux que rien ne peut remplir.
» Il en est temps encore, ami ; veux-tu m'en croire ?
» Ne nous occupons plus que du soin de ta gloire.
» De tes heureux travaux poursuis en paix le cours ;
» Les muses t'offriront de plus chastes amours.
» Et s'il faut aujourd'hui que le malheur t'éclaire,
» Reprenons tous les deux l'exil et la misère.
» Viens, je te suis, partons, et que ton souvenir
» Arrive noble et pur aux siècles à venir. »
Il dit : à cette voix, dont la mâle assurance
Jusqu'au fond de son cœur détruit toute espérance,
Sans éteindre l'ardeur dont il est dévoré,
Le malheureux amant dans son cœur déchiré
D'un froid saisissement sent pénétrer l'atteinte,
A sa douleur profonde interdit toute plainte,
Admire l'amitié jusque dans ses rigueurs,
Et cherche entre ses bras un refuge à ses pleurs.
Tel un infortuné que la fièvre tourmente,
Si d'un songe trop court l'illusion charmante
Fait voir dans le sommeil à ses sens éperdus
La santé, les plaisirs, les biens qu'il a perdus,
Se désole au réveil quand une main sévère

D'Esculape à sa bouche offre la coupe amère ;
Vers son rêve chéri se rejette en secret,
Sur le breuvage offert porte l'œil à regret,
Et boit pourtant les sucs dont l'heureuse amertume
Doit combattre en son sein le mal qui le consume.

Ainsi, d'un même accord, ils vont quitter ces lieux.
Des apprêts du départ ils s'occupaient tous deux,
Quand près du Tasse arrive un messager d'Alphonse.
L'écrit qu'il porte exige une prompte réponse,
Et l'envoyé de Rome à la cour de Paris
Au succès du message attache un très haut prix.
Il voudrait, en touchant les rives de la Seine,
Pour mieux captiver Charle et pour gagner la reine,
Se montrer à leur cour noblement escorté
Du poète éloquent par Ferrare adopté.
Un plus sage motif déterminait son frère.
L'hymen que pour sa sœur il projetait naguère,
Sous un aspect fatal déjà se montre à lui.
Ce fils de Médicis qu'il choisit comme appui
Offre-t-il à sa sœur un époux digne d'elle ?
Sera-t-il pour lui-même un allié fidèle ?
Dans la *confusion* où Paris est plongé
Le légat verra-t-il d'un œil sans préjugé
Des excès que sa cour n'a point blâmés encore ?
Sur d'autres maux enfin que peut-être il ignore
Il voudrait un témoin qui pût le rassurer.
De ce noble dessein ce qu'il peut déclarer

Se trouvait exprimé dans un secret message.
Le Tasse y lit ces mots : « Alphonse vous engage
» D'accompagner son frère auprès de Médicis.
» Observez bien la reine, étudiez ses fils.
» Sur eux, sur tous les maux qui troublent leur empire,
» Je veux la vérité. Qui saura me la dire
» Peut d'un doute affligeant soulager mes esprits.
» De son zèle envers moi je lui garde le prix.
» Je ne m'explique point, que ce mot vous suffise :
» Je n'exige de vous qu'une entière franchise.
» Allez donc ; sur le soin commis à votre foi
» Je ne m'ouvre qu'à vous, ne vous ouvrez qu'à moi. »
Oh ! du cœur d'un amant faiblesse involontaire !
A suivre un tel conseil croit-on qu'il délibère ?
Eh ! quel autre, en effet, de ce départ cruel
N'eût accepté le vœu comme un bienfait du ciel !
Il ne sait point, hélas ! il ne peut pas comprendre
Que, pour unique prix de l'ardeur la plus tendre,
Chaque pas qu'il va faire en ce fatal chemin
Doit sous un autre ciel, au joug d'un autre hymen,
En des bras plus heureux enchaîner Léonore.
Loin de voir, l'insensé, qu'il perd ce qu'il adore,
Il croit dans ce départ obéir à sa voix,
Marcher sous son égide et suivre encor ses lois.
Il se dit que du moins, auprès de ce qu'il aime,
Il laisse dans Maurice une part de lui-même.
Cet exil est affreux ; mais déjà du retour
Un doux pressentiment lui fait prévoir le jour ;

Et, dans son faible cœur, avec moins de souffrance
La résignation se mêle à l'espérance.

L'amitié toutefois prend la plus noble part
De ces derniers moments précurseurs du départ.
C'est elle, c'est sa voix et courageuse et tendre
Qu'en de touchants adieux Maurice fait entendre ;
C'est elle dont le Tasse implore encor l'appui,
Quand pour grâce dernière il exige de lui
Qu'il fasse parvenir en son lointain asile
Le nom de la beauté loin de qui tout l'exile,
Et qu'un récit fréquent l'entretienne du moins
Des malheurs dont ses yeux ne seront plus témoins.

Dès que de l'amitié la plus sainte promesse
A, sur ce vœu pressant, rassuré sa tendresse,
Tel que ces chevaliers qui portaient aux combats
L'écharpe dont l'amour avait orné leur bras,
Et, d'un prestige heureux l'âme encore exaltée,
Croyaient marcher couverts d'une armure enchantée,
Il saisit et soudain presse contre son cœur
Le seul bien dont l'amour l'ait rendu possesseur ;
Emporte ses écrits, dont les feuilles légères
Sont de sa gloire encor seules dépositaires ;
Dans les sages conseils qu'elle offre à sa raison
Reçoit de l'amitié le triste et dernier don ;
Puis, recueillant sa force en son cœur moins timide,
Loin de Ferrare enfin prend sa course rapide,

Sans accuser l'amour, sans se plaindre du sort,
Sans qu'à tant de regrets se joigne un seul remord,
Riche en doux souvenirs, confiant, heureux même,
Si pourtant on peut l'être en fuyant ce qu'on aime.

CHANT TROISIÈME.

Six mois sont écoulés depuis le jour fatal
Où Médicis du meurtre a donné le signal.
De ce grand attentat de grands maux vont éclore.
Le sang ne coulait plus, mais il fumait encore,
Et les ressentiments qui veillaient dans les cœurs
Des partis mal éteints irritaient les fureurs.

Oh! quel était l'aspect de cette ville immense!
Les lois gardant partout un coupable silence;
Des pères égorgés les malheureux enfants
N'osant même du deuil porter les vêtements:
De grands noms disparus; les misères publiques
Venant se joindre encore aux douleurs domestiques,
Et, dans ce noir chaos de crime et de fureur,
Mille bruits mensongers accréditant l'erreur:
Lorsqu'au sein de ces murs Torquato se présente,
Voilà l'affreux tableau dont Paris l'épouvante.
Mais de même qu'aux bords du rivage africain,
Quand du Nil débordé l'épanchement soudain

Verse un limon fangeux dont se couvre la plage,
A l'aspect de ces flots qui marquent son passage
Le voyageur pressé d'un désir curieux
Veut remonter le fleuve et marcher jusqu'aux lieux
Où son urne féconde a caché sa naissance;
Tel à l'aspect des maux qui désolent la France
Le poète attristé cède au noble besoin
D'en découvrir la cause en remontant plus loin:
Il cherche quelles mains ont pu de crime en crime
Sous l'État qui chancelle ouvrir ce large abîme.

Charle encor était roi; mais roi faible, indécis,
Il occupait un trône où régnait Médicis.
Elle avait apporté sur les bords de la Seine
L'art étranger pour nous de déguiser la haine,
Et la soif du pouvoir, et l'amour des excès,
Et les fureurs d'un sang trop fatal aux Français.

Déjà l'ambassadeur du Pontife suprême
Sur cette cour, qu'il vient étudier lui-même,
Au chantre de Solyme avait paru s'ouvrir;
Mais, dès qu'il voit le Tasse ardent à découvrir
Quels sont dans ce haut rang les noms à qui l'histoire
Réserve, en sa justice, ou l'opprobre ou la gloire,
L'entretien prend son cours vers un autre sujet;
Et soit que, pour l'hymen dont sa sœur est l'objet,
Il voulût de la reine acquérir le suffrage;
Soit que Rome à sa bouche eût prescrit ce langage,

Le nom de Médicis, qu'à peine il proférait,
S'enveloppait toujours d'un éloge discret.

Le Tasse, en l'écoutant, garde un doute timide.
Ce génie imposant, qui sut créer Armide,
Invoquait un autre art, d'autres enchantements,
Pour saisir, à travers tous ces déguisements,
L'affreuse vérité qu'il s'obstine à connaître.
Mais ses regards enfin vont l'entrevoir peut-être.

Le légat l'introduit dans le palais des rois
Le voilà dans ce Louvre où règnent les Valois.
Dieu! que de factieux inondent ces portiques!
Que fait là cet essaim de ligueurs fanatiques?
Quel guerrier, jeune encore, en passant devant eux,
D'un seul de ses regards a fait baisser leurs yeux?
C'est Condé; mais plus loin et Tavanne et Joyeuse
Élèvent contre lui leur voix séditieuse.
Là, d'obscurs courtisans se grossit un parti;
Ici, d'un plus grand nom le Louvre a retenti;
C'est Guise. Le voilà! c'est sa démarche altière;
Ces ligueurs sont pour lui; leur foule tout entière
Déjà semble de Guise accuser le repos:
Tous, près de lui rangés, attendent quelques mots
De sa voix caressante et presque souveraine.
Le poète étonné, sur cette vaste scène
Promène des regards jaloux de s'éclairer,
Et voit, en s'avançant, autour du trône errer

Ces flots d'ambitieux que Médicis domine.
Le roi paraît : soudain le poète examine
De tous ses mouvements la timide lenteur,
Remarque de son front l'inquiète pâleur,
Observe son regard qui, peureux et sévère,
Cherche une volonté dans les yeux de sa mère ;
Ne voit rien dans ses traits, ses discours, son maintien,
Qui de sa mère encor n'invoque le soutien,
Et gémit que le ciel ait confié la France
Aux mains d'un roi frappé d'une aussi longue enfance.

Mais que va-t-il penser quand ses yeux de plus près
Iront de Médicis étudier les traits?
Ah! le même art profond qui la montre paisible
Va rendre à ses regards tout soupçon impossible.
Charle au moins laisse voir un visage inquiet.
Ici tout reste calme, impassible, muet.
Comment oser penser, en voyant cette femme,
Que la paix de son front ne soit pas dans son âme?
Oh! des cœurs criminels fausse sécurité!
Dieu juste! s'il est vrai que ce calme effronté
Fasse accroire aux regards qui s'attachent sur elle
Que son cœur à tes lois est demeuré fidèle,
Ah! détrompe les yeux du héros de mon choix!
Il a voué sa lyre à ta tombe, à ta croix.
La vérité lui plaît. Défends à l'imposture
D'abuser plus long-temps une vertu si pure.
Fais-lui voir les replis de ce cœur inhumain ;

Qu'il frémisse d'horreur et qu'il apprenne enfin
Que ce calme des traits qu'aucun remords n'anime
Est le repos d'une âme en paix avec son crime !

Et toi, qui loin d'ici veux détourner tes pas,
Arrête, infortuné. Quoi ! tu ne pressens pas
Qu'il est devant tes yeux, non loin du rang suprême,
Un mortel digne enfin qu'on l'admire et qu'on l'aime ?
Hélas ! le cœur troublé des douleurs de l'État,
Dans cette cour sinistre il paraît sans éclat.
De tant de courtisans nul ne marche à sa suite.
La faveur le redoute et l'amitié l'évite.
La haine des Valois est encore en ces lieux
L'indice le plus sûr qui le montre à tes yeux.
Regarde : c'est Bourbon ; c'est l'honneur de la France ;
De l'État déchiré c'est l'unique espérance.
Le ciel, en sa pitié, peut-être en sa rigueur,
Vous promit à tous deux la gloire et le malheur ;
De vos destins communs telle est la loi cruelle.
Viens donc ! cède au penchant qui près de lui t'appelle.
Viens saisir dans ses traits, viens puiser dans son cœur
Ce mélange touchant d'amour et de valeur.
Que tes vers colorés de ce charme invisible
Montrent Renaud plus tendre et Bouillon plus terrible ;
Et, s'il est une Muse attentive à ta voix,
Parle ; qu'à tes accents des couleurs de nos rois,
Des lis de notre France, elle ombrage sa tête,
Et dans un chant d'amour prophétise la fête

Où Bourbon triomphant et sur ce trône assis
Viendra sécher les pleurs qu'a coûtés Médicis.

Ainsi dans le lointain cette image entrevue
De tant d'affreux tableaux dédommageait sa vue.
Heureux si des beaux-arts le prestige charmant
Avait pu de son cœur adoucir le tourment!
Mais les jours orageux qui pesaient sur la France
De nos arts au berceau décourageaient l'enfance;
Triste effet des partis! tout languissait; partout
L'art était sans étude ou l'étude sans goût.
Jodèle triomphait sur la scène où Corneille
Devait un jour du Cid étaler la merveille;
Et les Muses en deuil gémissaient à l'écart
En voyant tour à tour Dubartas et Ronsard
Dicter des lois au Pinde, et du bruit de leurs veilles
De Malherbe naissant fatiguer les oreilles.

Sur cette nuit profonde où sommeillaient nos arts
Le chantre de Bouillon fixe enfin ses regards;
Mais, hôte généreux, sa noble prévoyance
De ce malheur des temps n'accusait point la France.
Il se dit qu'en ces murs, si mornes à ses yeux,
L'art occupe sans bruit des bras industrieux;
Plus d'un réduit obscur, plus d'une humble retraite
Cache encor de Clio quelque sage interprète;
Peut-être de Thémis quelques nobles suppôts
De ses lois en secret débrouillent le chaos;

Plus d'un savant peut-être achevant son volume
Voit s'user dans la nuit sa lampe qu'il rallume ;
Et si les chastes sœurs ont fui loin de ces bords,
Un langage plus pur soutiendra leurs accords,
Quand la paix renaîtra dans ces mêmes murailles
Où va mugir bientôt le démon des batailles.

Mais il croit aux vertus plus encor qu'aux talents.
Sur ces bords désolés par tant d'excès sanglants,
Il est sûr de trouver des cœurs irréprochables,
De grands noms restés purs au milieu des coupables,
Des vertus dont l'éclat et des temps, et des lieux,
Va reposer son âme et consoler ses yeux,
Tel que ces feux lointains dont la clarté rassure
Le voyageur perdu dans une nuit obscure :
Voilà les *monuments* qu'il vient étudier.
L'Hospital à son choix s'est offert le premier.
Il veut le voir. Il sait qu'en un champêtre asile
Loin des cours qu'il servit son noble orgueil l'exile.
Il cherche, en sa pensée, un nom qui près de lui
Soit son médiateur et lui serve d'appui,
Et songe à ce prélat qui pour un autre usage
De Charle, heureux alors, instruisit le jeune âge.
Ce n'est point qu'Amyot, en ces jours corrompus,
D'un pasteur véritable eut toutes les vertus ;
Mais on l'a vu du moins, sans trahir le monarque,
S'éloigner des partis et vivre avec Plutarque.
Il suffit ; sur la foi de ce bruit glorieux,

Torquato plein d'espoir se présente à ses yeux.
Il entre ; il aperçoit en son modeste asile
Tous ces fruits du travail ou d'un loisir utile :
Sous la main d'Amyot un vieux Plutarque ouvert ;
Son manuscrit, encor de ratures couvert ;
Ses lourds infolios consultés par l'étude.
A cet aspect du calme et de la solitude
On dirait qu'un autre air se fait sentir à lui,
Et qu'à ses yeux charmés un jour plus doux a lui.

Oh ! des arts, des talents éternelle alliance,
Sur tous les cœurs bien nés quelle est donc ta puissance ?
L'un l'autre avant ce jour ils ne s'étaient point vus ;
Les voilà d'un seul mot l'un de l'autre connus ;
Leurs deux noms prononcés ont fait ce doux prodige.
L'étude les unit ; voilà tout leur prestige ;
Et déjà l'entretien qui s'établit entre eux
D'une vieille amitié semble affermir les nœuds.

Dans ces premiers moments de surprise et de joie
Où le cœur tout entier s'épanche et se déploie,
Le Tasse a vu déjà qu'il est sûr d'être admis
Près du noble soutien dont on priva Thémis.
Par un si tendre accueil Amyot le rassure,
Qu'il veut apprendre enfin d'une bouche aussi pure
Quels malheurs de l'État ont déchiré le sein ;
Quel complot fut tramé ; quelle invisible main

Dirigea des partis la fureur inhumaine,
Et surtout à quels noms doit s'attacher sa haine.

Le prélat, qui l'écoute avec recueillement :
« Que béni soit, dit-il, ce fortuné moment!
» De vos succès déjà l'heureuse renommée
» Avait frappé de loin mon oreille charmée;
» Mon cœur en tressaillait; et c'est vous que je vois!
» Il m'est enfin donné d'entendre votre voix!
» Ma mémoire du moins, sous les glaces de l'âge,
» De vos traits au tombeau peut emporter l'image!
» Que ce jour m'est heureux! mais, en voyant Paris,
» De quels pénibles soins s'occupent vos esprits!
» Quels faits prétendez-vous que ma voix vous apprenne!
» Le cygne harmonieux des sources d'Hyppocrène
» Voudrait-il se plonger dans nos fleuves sanglants?
» Pour ses nobles concerts quels sujets désolants!
» Eh quoi! ces chevaliers dont vous chantez la gloire,
» Ces preux sont-ils déjà loin de votre mémoire?
» Les plus vaillants d'entre eux n'étaient-ils pas Français?
» Ah! sous leur ciel natal quand Dieu vous guide exprès,
» Loin d'attrister vos yeux par ces images sombres,
» Évoquez leurs grands noms, interrogez leurs ombres;
» Redemandez, mon fils, aux lieux qui les ont vus,
» Leurs bienfaits oubliés, leurs exploits méconnus;
» Et pour les mieux chanter que votre Muse ignore
» Ce qu'étaient leurs enfants et ce qu'ils sont encore.

» Je ne vous offre point mon exemple pour loi ;
» Mais un long âge instruit. Voyez autour de moi
» Tous ces illustres morts peuplant ma solitude :
» Ce sont les confidents que m'a donnés l'étude.
» Leur longue intimité ne me lassa jamais.
» Dans mes chagrins, souvent je leur ai dû la paix.
» Vers des siècles lointains, quand mon âme est lassée,
» Ces sages des vieux temps reculent ma pensée.
» Tous ces aimables Grecs, tous ces fameux Romains,
» J'en ai fait mes amis et mes contemporains ;
» Je vis au milieu d'eux : vous, vivez dans Solyme.
» Laissons au temps le soin d'approfondir le crime.
» Qu'espérez-vous d'ailleurs ? voulez-vous qu'un prélat
» Soit l'arbitre des torts d'un peuple et d'un État ?
» Doit-il par ses discours éveiller la vengeance ?
» Il est trop vrai, le meurtre a désolé la France.
» Oui, je maudis les jours que ma vieillesse a vus ;
» Mais, ce mot prononcé, n'attendez rien de plus ;
» Ne vous en plaignez pas : de ce récit funeste,
» Heureux qui comme vous peut ignorer le reste !

» Si pourtant trop de haine exagérait nos torts,
» Gardez-vous de penser qu'en nos sanglants discords
» Mon pays n'ait offert qu'un stérile assemblage
» De vertus sans effort, de crimes sans courage.
» Il est des cœurs formés d'un limon généreux
» Que le malheur public élève au-dessus d'eux.

» J'ai vu de ces mortels qui, pendant la tempête,
» Sous le feu des partis loin de courber la tête,
» Au milieu des écueils qu'ils ne pouvaient franchir,
» Luttaient sans espérance et pourtant sans fléchir.
» Il en est même encor qui, souffrant en silence,
» Voudraient (vœux impuissants que Dieu seul récompense)
» Dans le bien qu'ils ont fait trouver l'oubli du mal.
» N'en doutez point, mon fils! allons voir L'Hospital. »

Il ne s'est trouvé, dans les manuscrits de M. Campenon, que les trois premiers chants du poème sur le Tasse qui fussent à peu près terminés. Dans ses derniers temps, n'espérant plus que sa santé pût lui permettre d'achever cet ouvrage, il en détacha un épisode pour en faire une élégie à part, sous le titre de : LA FÈTE-DIEU A FERRARE AU XVI^e^ SIÈCLE, OU LE TASSE ET LÉONORE. *Cet épisode est précédé de quelques vers qui se rencontrent déjà au début du poème. Nous n'avons pas pensé que l'inconvénient de cette répétition dût nous empêcher de respecter les intentions du poète.*

LA FÊTE-DIEU A FERRARE

AU XVI^E SIÈCLE,

OU

LE TASSE ET ÉLÉONORE.

Ferrare était en paix ; les fêtes et les jeux
Succédaient dans ses murs à des jours orageux.
Le temps avait calmé les tempêtes civiles ;
Les lois osaient parler. Dans les champs, dans les villes,
Le guelfe, qui du jour redoutait le déclin,
Allait frapper sans crainte au seuil du gibelin.
Ils s'oubliaient, ces jours, effroi de la patrie,
Où la vengeance, armant d'une égale furie
Cités contre cités, maisons contre maisons,
Aiguisait les poignards, préparait les poisons ;
Tous ces fougueux excès d'une haine sanglante
Ne vivaient déjà plus que dans les vers du Dante.

Du sein de ce bonheur, que cimentaient les lois,
Alphonse gouvernait l'indolent Ferrarois.

Léonore, sa sœur, non loin du rang suprême,
S'occupait d'autres soins, d'autres devoirs qu'elle aime.
Rien ne flattait son cœur dans ce vain bruit des cours.
Le pauvre et l'orphelin, la veuve sans secours,
Tous les infortunés qu'à sa suite elle attire,
Voilà sur quels sujets s'étendait son empire.

Les arts, de son esprit heureux délassements,
Lui dérobaient aussi de rapides moments.
Les Muses, à sa voix, s'empressaient de paraître:
Sa noble ambition eût voulu voir renaître
Les jours où de Roland le chantre ingénieux
Dans ses vers qu'inspiraient ce beau ciel, ces beaux lieux,
Favori d'Apollon, des amours et des fées,
A tous ces dieux ensemble élevait des trophées,
Du vieux Pinde en son vol dédaignait les sentiers;
Sur les champs de bataille où luttent les guerriers,
D'un coup de sa baguette évoquait des armées
De sylphes, de géants, de lutins, de pygmées;
Déridait tous les fronts, captivait tous les goûts;
Et, des règles de l'art sectateur peu jaloux,
Prodiguait aux transports de Ferrare idolâtre
Tous les enchantements de sa lyre folâtre.

Mais les temps sont changés. Pour les Muses perdu,
De Roland au tombeau le chantre est descendu.
Le front ceint d'un cyprès, d'un voile enveloppée
Aux bords de l'Éridan la plaintive épopée

Attendait, veuve encor, qu'un autre amant des vers
De l'Arioste éteint lui rendît les concerts.
Deuil long-temps prolongé! faible espoir! Nul poète
N'osait porter la main sur sa lyre muette;
Seulement Guarini, dans un timide essor,
Une flûte à la main, faisait entendre encor
Non loin des bords heureux où le fleuve se joue,
Des airs que dédaignaient les bergers de Mantoue.

Mais dans ce deuil des arts quel nouvel Amphion
S'élève et prend son vol vers l'antique Sion?
Au charme de sa voix tout obéit, tout cède;
Pour lui point de rivaux. Le dieu qui le possède
Prête à ses fiers accents, prête même à ses jeux
Je ne sais quoi de grave et de majestueux.
Ses mains tiennent le glaive, et la croix, et la lyre.
Les Muses, disait-on, dans son heureux délire,
L'égarent sur les mers où resplendit Chio,
Puis aux lieux qu'en son cours baigne le Mincio,
Puis aux champs du Jourdain dont le palmier fertile
Sur sa tête s'enlace au laurier de Virgile.
Triste enfant de l'exil et de l'adversité,
Il chantait; et son luth, sous ses doigts agité,
Redisait ces hauts faits, ces guerres généreuses
Où de nos chevaliers les phalanges nombreuses
Allaient du Dieu vivant conquérir le tombeau.
Tous les cœurs s'enflammaient pour un sujet si beau.
Ce n'est plus ce banni qui, chassé de Sorrente,

De désert en désert traînait sa vie errante;
C'est un hôte, un ami, par Ferrare adopté,
Qui, battu de l'orage et des siens rejeté,
Se réjouit du moins que sa gloire le suive
De la terre natale à la terre adoptive.
Tout Ferrare du Tasse aime à s'entretenir.
Fiers de le posséder, ils vont jusqu'à bénir
La cité qui l'outrage et l'arrêt qui l'exile.
Alphonse enfin lui-même, en son royal asile,
Recueille le poète inspiré par les cieux.
Mais, tandis que pour lui cet hôte glorieux
N'est qu'un luxe étranger dont sa cour se décore,
Qu'un plus tendre intérêt anime Léonore!
Sur le noble exilé qu'elle a gémi de fois!
Dans quel recueillement elle écoute sa voix,
Soit que des jours passés réveillant la mémoire,
De ses proscriptions il retrace l'histoire;
Soit que Jérusalem renaisse dans ses chants
Et qu'il fasse revivre en ses récits touchants
Non ces scènes de deuil, de gloire et de carnage,
Où le meurtre ennobli prend le nom de courage;
Mais Clorinde expirante et ne fermant les yeux
Qu'après avoir reçu l'eau qui promet les cieux;
Mais le réduit du pâtre où se couche Herminie,
Mais Olinde surtout mourant pour Sophronie!
De ces tableaux si purs le prestige enchanteur
Fait rêver Léonore et fermente en son cœur.

Loin des fêtes, des jeux qui séduisent la foule,
Dans ces doux entretiens tout un hiver s'écoule.
Ils étaient seuls tous deux; nul témoin indiscret
Ne gênait de leur cœur l'épanchement secret;
Mais la vertu veillait dans ces cœurs dignes d'elle;
Elle étendait sur eux son égide fidèle.
Seuls tous deux, l'entretien les ramenait toujours
Des charmes de l'étude au sombre ennui des cours;
Et quelquefois aussi le poète sublime,
Rappelant ses croisés sous les murs de Solime,
Disait l'assaut terrible où triompha Bouillon
Et la croix s'élevant sur les tours de Sion,
Et du croissant vaincu les fureurs terrassées;
Puis dans le libre essor de leurs jeunes pensées
Des hauteurs de Solime ils s'élançaient tous deux
Vers ce vague avenir qui couve dans les cieux,
Ne voyaient qu'en pitié ce monde périssable
Et semblaient aspirer au séjour délectable
Où, dégagés des sens, les cœurs purs vont s'unir
Dans la Jérusalem qui ne doit point finir.
Ainsi rien de leurs vœux n'altérait l'innocence,
Et leurs deux cœurs pourtant étaient d'intelligence.

Mais ces chastes amours qu'eux-même ils ignoraient,
Des regards envieux déjà les pénétraient;
Et dans les cœurs jaloux, quand la haine domine,
Le mal se croit sans peine ou plutôt s'imagine.

De Torquato déjà la naissante faveur
Des favoris déchus éveille la rumeur.
Leur essaim bourdonnant s'agite et s'inquiète ;
Tout est sur pied, tout veille.

Un jour que le poète
Traversait du palais le parvis spacieux,
Parmi des courtisans qui murmuraient entre eux
Il entend circuler le nom de Léonore,
Que lui redit l'écho de la voûte sonore.
Le sien s'échappe aussi de ce groupe animé ;
La même voix ajoute : « Il aime, il est aimé. »
Dans son sein, à ces mots, un froid mortel se glisse ;
On dirait qu'il chancelle aux bords d'un précipice.
Plus calme il s'interroge ; et son cœur consulté
Ne dément pas ce bruit par la haine inventé.
En effet, de l'amour il n'a pu se défendre.
Plus de doute à ses yeux. Le mot qu'il vient d'entendre
En ses esprits troublés répand un jour trop sûr ;
Mais qui jamais aussi brûla d'un feu si pur !
Sous quel respect jaloux jusqu'au fond de son âme
A ses propres regards se dérobait sa flamme !
Consumé sans remords d'un mal qu'il ignorait,
Jamais un seul soupçon n'eût trahi son secret ;
Pour lui jamais d'espoir. Jamais enfin lui-même
Avant ce mot fatal il ne se fût dit : « J'aime. »
Eh ! qu'importe, après tout, ce qui se passe en lui !
Ce bruit des courtisans qui l'éclaire aujourd'hui ?

A son nom prononcé n'a-t-il pas joint encore
Un nom cent fois plus cher que la vertu décore?
Ose-t-il dans un cœur à tout espoir fermé
Recueillir sans effroi ces mots : « Il est aimé? »
Non, l'honneur a dicté l'arrêt irrévocable!
Fuir, voilà son devoir; s'il reste, il est coupable.

Il se souvient alors que, dès ses jeunes ans,
Errant, déjà proscrit, il habita long-temps
Un hameau qu'entouraient les plus doux paysages.
Le sol, mélange heureux de ruisseaux et d'ombrages,
Quand vient l'été, s'y couvre, au lieu de blonds épis,
D'un lac mobile où flotte une moisson de riz.
Puisque d'un autre exil il s'impose la peine,
Vers ce riant séjour son penchant le ramène.
Un seul jour lui suffit pour gagner ces beaux lieux;
Mais voulant s'y cacher aux regards envieux,
Il dit que, de ses chants s'il attend quelque gloire,
Si son nom quelque jour peut vivre en la mémoire,
Il doit, flatté déjà d'un suffrage indulgent,
Porter sur son poème un œil plus exigeant;
Qu'il va remplir ce soin, et qu'une telle étude
A besoin du silence et de la solitude.
Ainsi de son départ tout Ferrare est instruit;
Mais en quels lieux fuit-il et la cour et le bruit?
A Léonore même il en fait un mystère.
Jusqu'avec elle enfin, puisqu'il a pu se taire,
Quitte envers le devoir, le malheureux amant,

Pour fuir plus vite encor, n'attend pas seulement
Que le jour qui va naître ait éclairé sa route.
Tout retard lui fait peur : lui-même il se redoute.
Oh ! que n'est-il déjà caché dans son désert !
Il prend son manuscrit de ratures couvert,
Monte un coursier rapide, et Ferrare à sa vue
N'est bientôt plus qu'un point qui se perd dans la nue.

Ouvre-toi devant lui, scène agreste des champs,
Déploie à ses regards tes sites attachants.
Que tes riants coteaux, que tes bois, tes prairies,
Changent en doux regrets ses sombres rêveries.
Bords heureux qui vivrez dans ses tableaux si vrais,
Bords qui le possédez, pour prix de ses bienfaits,
Calmez ses maux ; et toi, beau ciel de l'Ausonie,
Souris à ton poète et fais que son génie
S'épure à ta lumière et s'embrase à tes feux !
Mais que fait un ciel pur à son cœur orageux ?
L'aspect joyeux des champs irrite sa blessure ;
Vers les buissons en fleurs, vers la jeune verdure,
On dirait qu'il étend un regard envieux.
Tout est deuil en son cœur quand tout rit à ses yeux.
Les Muses, pour charmer sa tristesse sauvage,
Lui préparent en vain leur immortel breuvage,
Leurs filtres enchantés, et ce miel toujours frais
Que l'Hymète ou l'Hybla ne produisit jamais.
Le poison dévorant dont son âme est saisie
De ces filles du ciel corrompait l'ambroisie ;

Des Renaud, des Bouillon, l'essaim brillant a fui,
Et tout un long printemps se passe ainsi pour lui.

Ah ! si les nuits du moins, après ces jours d'orage,
Dans le repos des sens retrempaient son courage !
Si le sommeil pour lui, prodigue de faveurs,
Sous des songes dorés endormait ses douleurs !
Vain espoir ! Tout repos, toute paix est bannie
De sa couche fatale où veille l'insomnie ;
Et sur ses yeux lassés, quand l'aurore qui luit
Verse enfin les pavots qu'a refusés la nuit,
Un spectre menaçant tout à coup se présente,
Qui, lui montrant du doigt Léonore expirante,
« Tu ne la verras plus, » lui dit-il. A ces mots
Une froide sueur pénètre tous ses os ;
Plus pâle que le spectre, il s'éveille, il se lève ;
Au tourment qui l'accable il implore une trêve.
Il l'implore du Dieu dont il chante la croix.
Plus de trêve à son mal ; chaque jour cette voix
Se prolonge en échos dans son âme éperdue,
Et le même prestige épouvante sa vue.

Eh ! qui n'a point connu ces froides visions ?
Quel est le cœur frappé par ces illusions !
Qui d'un trouble inquiet sut toujours se défendre ?
A l'esprit, il est vrai, prompte à se faire entendre,
La raison calme en nous ces accès passagers,
Et fait fuir devant soi ces fantômes légers.

Mais pour ce malheureux qu'un fol amour opprime,
L'imagination dans la nuit les ranime,
Leur prête un corps, une âme, un langage, des traits;
Leur vue éveille en lui des transports, des regrets;
Et, quand revient le jour, l'effroi qui le tourmente
De ces prestiges vains s'empare et s'alimente.

Contre tant de fléaux son unique recours
Est Ferrare, où ses vœux le ramènent toujours.
Cette voix qui l'obsède en secret l'y rappelle.
Il a trop présumé d'un courage infidèle.
Ce n'est pas que l'espoir en son cœur puisse entrer;
Mais du malheur qu'il craint il veut être assuré.
En vain la nuit approche; à partir il s'apprête.
« Oui, du Dieu des chrétiens demain sera la fête,
» Dit-il; demain Ferrare, en ses solennités,
» Réjouira mes yeux d'un long deuil attristés.
» Si Dieu m'a conservé la vierge que j'adore,
» Dans ce pieux concours je veux la voir encore.
» Adieu les champs; leur paix n'a fait qu'aigrir mes maux. »
Sur son coursier fidèle il s'élance à ces mots.

Mais quoi! le même effroi l'accompagne en sa route.
Il éprouve déjà tous les maux qu'il redoute.
Un vent léger qui souffle, un nuage qui fuit,
Comme un signe fatal, l'agite et le poursuit.
Sur son chemin pourtant tout se tait, tout sommeille;
Nul mouvement, nul bruit n'a frappé son oreille;

Et la rosée en pleurs étend son voile frais
Sur la vaste campagne où la nuit règne en paix.

Mais bientôt des cités, à travers ce silence,
L'airain religieux dans les airs se balance ;
Un belliqueux airain, du sommet des remparts,
Lui répond, et ce bruit roule de toutes parts
Sur les monts, dans les bois, où l'oiseau se réveille.
Des premiers feux du jour la lumière vermeille
A rougi l'Orient où l'aurore paraît ;
L'horizon est serein, le ciel pur ; on dirait
Que pour fêter son Dieu la nature se pare.
Moins triste, il suit sa route.

A peine dans Ferrare,*
La sainteté du jour et l'appareil des lieux,
La foule qui se joint au cortége pieux,
Tous ces prêtres, couverts de riches dalmatiques,
De l'hosanna céleste entonnant les cantiques ;
De rameaux suspendus les chemins ombragés,
Les vierges, les enfants sur deux files rangés,
Mille flambeaux versant une douce lumière
Sur tous ces jeunes fronts courbés par la prière ;
Et, plus loin, au milieu des lévites en chœurs,
Parmi les flots d'encens, les nuages de fleurs,
Les candélabres d'or, les longs tissus de soie
Où des martyrs du lieu l'histoire se déploie,
L'Arche sainte portant le pain mystérieux

Qui doit nourrir la foi de l'aliment des cieux ;
Tout, jusqu'au firmament, dont l'azur salutaire
D'en haut semblait sourire aux fêtes de la terre,
D'un sentiment profond, tendre, religieux,
Tout a saisi son cœur, son oreille et ses yeux.

Mais quel autre motif, qu'il craint et qu'il ignore,
Au saint recueillement vient ajouter encore ?
Tout ce peuple accourant aux pompes de son Dieu,
A ses vœux solennels joint-il un autre vœu ?
D'où vient qu'un deuil secret semble attrister la fête ?
Sur cet autel en fleurs où la marche s'arrête,
Sous ces tentes de lin que Dieu va visiter,
Quel danger menaçant a déjà fait porter
La châsse où, des martyrs protecteurs de la ville,
Sommeille encor la cendre en miracles fertile ?
Et contre quel fléau tout un peuple aujourd'hui
Des puissances du ciel invoque-t-il l'appui ?
Aux yeux de Torquato mystère inexplicable !
Du noir pressentiment qui de nouveau l'accable
Il ne peut se défendre, et ses songes passés
A son esprit confus sont déjà retracés.
Il cherche, il cherche en vain dans cette foule immense
La beauté dont naguère il a fui la présence.
« Tout ce peuple, dit-il, heureux de la bénir,
» Ainsi que moi l'attend ; qui peut la retenir ? »
Sur ce vaste concours ses yeux erraient encore,
Lorsqu'enfin (quel spectacle !) il croit voir Léonore.

Oui, c'est elle; il la voit et soudain jette un cri;
Il la voit, le front pâle et d'un long mal flétri,
Qui, sur des bras amis se soutenant à peine,
Au travers de la foule avec effort se traîne,
Et sous le saint parvis, qu'elle atteint d'un pas lent,
Aux degrés de l'autel vient tomber en tremblant.

Dieu! qui peindrait l'effroi dont son âme est frappée
A l'aspect de cette ombre aux tombeaux échappée!
Ce chant des hymnes saints, ce cortége sacré,
Ces pompes du Très-Haut dont il est entouré,
Tout lui commande en vain une douleur plus mâle;
Il ne voit, ne peut voir que ce fantôme pâle;
Il l'observe long-temps d'un regard abattu;
Puis, s'échappant enfin...

Malheureux! que fais-tu?
Regarde : tout Ferrare invoque Dieu pour elle.
Aux yeux de tout un peuple animé d'un saint zèle,
Ton secret, malgré toi, s'en va se dévoiler;
Ton cœur te va trahir; ton effroi peut parler.
Crains qu'un geste, un regard, un soupir téméraire
N'achève la victime au pied du sanctuaire.
Ah! détourne la vue, ou plutôt fuis ces lieux!

Lui, fuir! d'un tel aspect, lui, détourner les yeux!
Fuir, quand il est si près de la beauté qu'il aime,

Quand il voit tous ses maux, quand peut-être Dieu même
La montre à ses regards pour la dernière fois !
Non ! d'un lâche conseil loin d'écouter la voix,
Il avance, il se livre au pouvoir qui l'entraîne.
Vers l'objet de douleurs, qu'il n'entrevoit qu'à peine,
Il s'ouvre dans la foule un chemin tortueux ;
Sous l'ample vêtement qui le dérobe aux yeux,
Ensevelit ses traits qu'un feu sombre colore,
Se mêle aux serviteurs qui suivent Léonore,
De sa robe flottante atteint les derniers plis ;
Et là, près d'elle enfin, les sens plus recueillis,
Il s'agenouille, et, plein d'une ferveur nouvelle,
Songe à fléchir le Dieu qu'il va prier pour elle.

Cependant, sans prévoir quelle voix en ce lieu
Pour ses maux, si près d'elle, ose supplier Dieu,
Léonore, à l'autel, pour une autre souffrance,
D'une autre guérison implorait l'espérance,
Offrait à Dieu ses pleurs, ses combats, ses aveux,
Et, d'un air qui semblait appartenir aux cieux,
Des martyrs de Ferrare invoquait les saints restes,
Immobile, semblable à ces esprits célestes
Que de ses doigts féconds nous a peints Raphaël,
Dans l'ineffable extase adorant l'Éternel.

Elle interrompt enfin sa fervente prière,
Se lève ; et vers l'autel s'inclinant la première,

Sur le vieux reliquaire invoqué dans ce jour
Imprime un long baiser qu'enflamme un saint amour.
Aussitôt (moins rapide est la flèche lancée)
Le Tasse, devançant une foule empressée,
Se précipite au lieu que la vierge a touché,
Sur la châsse un moment reste l'œil attaché,
La presse de sa bouche, et dans l'étroit espace
D'un feu mal combattu recueille encor la trace.

Ils se sont vus enfin : quel moment pour tous deux!
Mais par quel coup du ciel, par quel prestige heureux
Cette image, ces traits si chers à Léonore
Se placent-ils entre elle et le Dieu qu'elle adore?

Dieu puissant! dans les cœurs ton regard se fait jour;
Toi seul pour Torquato sais quel est son amour!
Ne souffre pas du moins que d'une âme aussi belle
A d'autres yeux qu'aux tiens le secret se décèle.
Hélas! dans le trajet qui lui reste à franchir,
Un seul instant de plus, et son corps va fléchir.
Non, Dieu n'a point trahi sa faible créature :
Il commande; aussitôt tout son cœur se rassure;
Son maintien s'affermit; les airs rafraîchissants
D'une sève de vie ont inondé ses sens;
Vers ce ciel, vers ce Dieu qui la rend intrépide,
Elle élève déjà son regard moins timide,
De la foule en extase entend les cris joyeux,

Et rentre en son palais, s'offrant à tous les yeux
Dans le riant éclat de la convalescence,
Plus belle qu'aux beaux jours de son adolescence.

Bienfait miraculeux, rapide guérison,
L'amour te disputait à la religion.

ÉLÉGIES.

LA JEUNE FILLE

MALADE.

L'huile sainte a touché les pieds de la mourante.
L'arrêt fatal est prononcé :
L'art n'a point de secours pour cette âme souffrante,
Le monde pour elle a cessé.
Tout s'éloigne ; tout fuit ; hélas ! l'amitié même,
A l'effroi des derniers adieux
Se dérobe en baissant les yeux.
Intrépide témoin de ce moment suprême,
La mère est seule enfin près de l'enfant qu'elle aime.

Elle s'enferme alors sous les obscurs rideaux,
Écarte loin du lit les funèbres flambeaux,
Et, d'un œil que la foi rassure,
Regarde, sans pâlir, le crucifix de bois
Que la vierge chrétienne a saisi de ses doigts,
Et l'eau sainte, et le buis à la sombre verdure,
Du chevet des mourants douloureuse parure.

Mais, quand elle voit de plus près
Le sinistre frisson qui parcourt tous ses traits,
Et ce front d'où découle une sueur mortelle,
Et cet œil qui s'éteint : « O mon enfant, » dit-elle,
« Si tu vis, je vivrai; mais, si tu meurs, je meurs.
» Déjà la tombe enferme et ton père et tes sœurs;
» Seules, nous, nous restons; toi seule es ma famille.
» Et tu me quitterais, toi mon sang, toi ma fille!
» Non, tu vivras pour moi; Dieu voudra te guérir;
» Ta mère t'aime trop, tu ne peux pas mourir.
» Je ne sais quelle voix me dit encore : *Espère.*
» Hélas! pour espérer est-il jamais trop tard?
» Jeune âme de ma fille, oh! suspends ton départ,
» Et, pour quitter ce monde, attends du moins sa mère!»

Ainsi la foi l'anime et l'espoir la soutient.
Mais par quels soins touchants cet espoir s'entretient!
Elle courbe son front sur la jeune victime;
De son souffle abondant la réchauffe et l'anime;
Saisit sa froide main; d'un doigt mal assuré
Interroge le pouls dans sa marche égaré;
Joint le doux suc du miel au doux jus de l'orange,
Et, daus sa bouche en feu versant ce frais mélange,
Par un breuvage heureux cherche à combattre enfin
Le brasier de la fièvre alluné dans son sein.

Et déjà cependant, évoquant ses ténèbres,
Ses larves, ses terreurs, ses spectres menaçants,

L'Agonie, aux ailes funèbres,
De la vierge expirante égarait tous les sens;
Et l'ange du départ sur ses lèvres muettes
Répandait de la mort les pâles violettes.

A ce spectacle affreux, le front humilié,
Prenant entre ses bras son Dieu crucifié :
« Toi seul peux la sauver, Dieu puissant, dit la mère!
» Ce n'est qu'en ton secours maintenant que j'espère.
» Oui, sur ma pauvre enfant j'appelle tes bontés.
» Ses jours, si peu nombreux, sont-ils déjà comptés?
» Tu vois l'affreuse lutte où se débat sa vie.
» De ce calice amer tu bus jusqu'à la lie,
» Je le sais; et ta mort fut digne encor de toi.
» Je n'ose à tes douleurs égaler ma misère;
» Mais souviens-toi des maux que dut souffrir ta mère,
» Et tu prendras pitié de moi.
» La fille de Jaïre, à ta voix, fut sauvée.
» Tu lui dis : Levez-vous! La fille s'est levée.
» De l'éternel sommeil elle dormait pourtant;
» La mienne au moins respire et peut-être m'entend. »

En prononçant ce mot, elle craint d'en trop dire,
Et vers le lit revient soudain
S'assurer qu'en effet sa fille encor respire.
Puis, sous les blancs rideaux qu'a soulevés sa main,
De la mère du Christ apercevant l'image :
« Toi qui fus mère aussi, tu conçois mes douleurs.

» D'un hymen trop fécond voilà le dernier gage.
» De ton nom, au berceau, je dotai son jeune âge.
» Je vouai son enfance à tes blanches couleurs.
» Ce nom, ce vêtement m'étaient d'un doux présage ;
» Et, quand ma fille et moi, nous tenant par la main,
» Nous allions à l'église invoquer ta puissance,
» Les compagnes de son enfance,
» Voyant de loin, par le chemin,
» Et sa blanche tunique et son voile de lin,
» Se disaient : Celle-là, dans ses destins prospères,
» Aura des jours d'amour, d'innocence et de paix.
» Et moi, l'œil attaché sur ses chastes attraits,
» Je me trouvais encore heureuse entre les mères. »

Ainsi disait la mère, et la nuit s'écoulait.
Depuis neuf jours, elle veillait.
Déjà l'aube naissante a rougi le nuage ;
Le jour se lève, armé de feux plus éclatants ;
Le jour la voit encor devant la sainte image.
Long-temps elle y gémit, elle y pria long-temps.

Tandis qu'elle priait : « Ma mère... où donc est-elle ?
» (Dit une faible voix.) Oh ! viens... je me rappelle
» Qu'un étrange sommeil a pesé sur mes yeux.
» Dieu ! quel songe à la fois triste et délicieux !
» Dans mon accablement, je me sentais ravie
» Loin de notre humble terre et par delà les cieux.
» C'était un autre jour ; c'était une autre vie.

» Dans ce monde nouveau, paisible, exempt de soins,
» D'étoiles et de fleurs ta fille couronnée
» Cherchait ta main pour guide et tes yeux pour témoins.
» De fronts purs et joyeux j'étais environnée,
» Et mon âme pourtant ne goûtait qu'à moitié
» Ce bonheur imparfait dont j'étais étonnée.
» Ma mère... où donc est-elle ? ai-je aussitôt crié.
» Et les anges en chœur vers toi m'ont ramenée. »

L'ENFANT DE LA CHARITÉ.

Sœurs de la Charité, je vous fais mes adieux.
Vous m'avez reçu pauvre, enfant, nu, sans asile;
J'ai vécu jusqu'ici sous vos lois, sous vos yeux.
J'ai peu de force encor, mais mon âme est virile;
A mes bras maintenant le travail est facile.
J'emporte de vos soins un regret douloureux,
Et les lègue en partant à d'autres malheureux.
Souvenez-vous de moi quand vous direz l'antienne
A la Vierge de Bon-Secours.
Oui, c'est votre pitié qui conserva mes jours...
O ma mère! pourquoi ne fut-ce pas la tienne?
Pourquoi, lorsqu'en mes maux je n'invoquais que toi,
N'ai-je entendu jamais qu'une voix étrangère?
Que peux-tu redouter de moi,
De moi qui dois frémir, en t'appelant ma mère,
Que l'horreur qui me suit ne s'attache à tes pas?
Fais-moi dire : « Je vis et je ne te hais pas. »
C'est assez; et pour toi si l'épreuve est trop rude,

Eh bien ! je me résigne à mon incertitude.
Voudrais-je d'un bonheur qui ferait ton tourment ?
Mais si je te voyais, ne fût-ce qu'un moment,
Tout changerait pour moi dans la nature entière.
J'irais sur les chemins par où tu passerais ;
Si tu ne venais pas, du moins je t'attendrais
Le front caché dans la poussière.
Dès que du jour naissant luiraient les premiers feux,
Ton nom serait dans ma prière,
Et Dieu n'est bien prié que par les malheureux.

Hélas ! puisque je vis, tu connais la souffrance ;
Mais tu ne connais pas, tu ne peux pas savoir
Combien est désolant ce besoin de te voir
Que combat ton indifférence.
Il consume mes jours, il obsède mes nuits ;
Je te cherche partout, insensé que je suis,
Je te cherche sans espérance.
A mes yeux obstinés tu te caches en vain ;
Je te demande au Dieu qu'avec ardeur je prie,
Et même à ce monde si vain,
Qui, comme toi, me répudie.
Te l'avoûrai-je, enfin ? dans ces jours solennels
Où l'église compatissante,
D'une voix encor plus puissante
Appelle à ses pardons ses enfants criminels,
De cette foule gémissante
Dieu ne repoussait point ton fils infortuné ;

J'allais, enfant abandonné,
Déposer dans son sein mes secrètes misères;
Mon repentir tremblant fléchissait sa rigueur;
Son prêtre me couvrait de ses mains tutélaires.
Mais tandis qu'à sa voix descendaient dans mon cœur
Le pur calme des cieux et l'oubli de la terre,
Sais-tu d'où me venait un trouble involontaire?
Parmi ces fronts humiliés,
Parmi ces cœurs contrits que le remords en larmes
Avec le Dieu de paix a réconciliés,
(Ne m'en veux pas) c'est toi qui causais mes alarmes,
Toi que j'osais chercher d'un avide regard.
Et, si j'apercevais quelque femme à l'écart,
Faible, pâle, implorant à genoux sur la pierre
Le pardon d'un Dieu courroucé,
Il me semblait alors que mon nom prononcé
S'échappait en sanglots à travers sa prière;
Mes regards s'attachaient à ses regards baissés;
Je disais, me joignant à sa douleur amère :
« Cette femme qui pleure est peut-être ma mère! »
Et mon sang vers mon cœur courait à flots pressés.

Vois combien de fléaux sur ton fils amassés!
S'il est quelque heureux jour que l'avenir t'apprête,
Tel que ces fils ingrats que le ciel a maudits,
Je ne porterai point les vêtements de fête.
Les vêtements du deuil me sont même interdits;
Et tu pourras mourir sans qu'on daigne m'apprendre

En quels lieux dormira ta cendre.
O nœuds de la famille ! ô tendresses du sang !
(J'avais déjà souffert de tant de sacrifices !)
Faut-il donc qu'il soit impuissant,
Ce désir toujours renaissant,
Qui, malgré moi, m'appelle à vos chastes délices !
Je ne dirai jamais : « Ma mère ! » ni : « Ma sœur ! »
Les plus purs sentiments sont pour moi sans douceur,
Pour moi les plus doux noms se changent en supplices.

Mais que sert de me plaindre ? Ainsi tu l'as voulu,
Ainsi Dieu l'a permis lui-même.
Résignons-nous, mon âme, à cet ordre absolu !
Et toi, ma mère, toi que j'aime,
De mes maux à venir ne prends pas trop d'effroi.
Va, tout n'est pas malheur dans mon affreux partage ;
Il se peut qu'un jour je soulage
D'autres infortunés plus à plaindre que moi.
Et, quand j'aurai perdu ma force et ma jeunesse,
S'il me faut pour moi-même implorer un soutien,
Je trouverai peut-être un cœur comme le mien
Qui prendra soin de ma vieillesse.

LA JUIVE.

Cambrai voyait fleurir au sein de ses remparts
Une jeune beauté qui, dans l'ombre élevée,
Troublait déjà les cœurs, enchantait les regards.
Enfant, de ses parents la mort l'avait privée.
L'orpheline était juive; elle avait nom Sara.
Jamais beauté plus fraîche au jour ne se montra.
Ses traits avaient l'éclat des roses printanières;
Sur ses lèvres errait un souris gracieux;
Je ne sais quoi de tendre et de mélodieux
Résonnait dans sa voix; sous ses longues paupières
Son œil étincelait du vif azur des cieux,
Et sur son col de lys, pour unique parure,
Se roulait à longs flots sa noire chevelure.

Au prestige si doux de ses attraits naissants,
Les arts joignaient encor leurs prestiges puissants.
L'aiguille entre ses doigs enfantait des merveilles.
Sa main, qu'avait instruite un art ingénieux,

Sur de légers tissus faisait éclore aux yeux
Des jardins, des vergers les dépouilles vermeilles,
L'incarnat dont la rose au matin se revêt,
Et la pêche étalant sa pourpre et son duvet,
Et du muscat gonflé la grappe jaunissante,
Tous ces riants produits d'une nature absente,
Par son art évoqués renaissaient sous ses doigts.
C'était Flore, et Minerve, et Pomone à la fois.
Quel triomphe enchanteur pour elle se prépare !
Dans ses ajustements un sexe entier se pare
De ces fleurs, de ces fruits par la juive imités ;
Et Cambrai, dans ses jeux, dans ses solennités,
Voyait se déployer ces parures nouvelles
Sur cent jeunes beautés qu'elles rendaient plus belles.

La Juive cependant se dérobait aux yeux.
Pour écarter l'amour qu'inspiraient tant de charmes,
L'aiguille et les fuseaux étaient ses seules armes:
Elle occupait toujours ses doigts laborieux,
Chérissait sa retraite ; et fermant son oreille
Aux vains discours du monde, aux hommages flatteurs,
Vivait de ses travaux, comme la jeune abeille
Se nourrit du miel pur qu'elle a pris sur les fleurs.

Elle goûtait la paix que donne l'innocence;
Et l'envie elle-même, au moins par son silence,
Rendait à ses vertus l'hommage le plus vrai,
Quand un jeune étranger se montra dans Cambrai.

Il revenait des bords que féconde le Tage.
Pour lui, tous les pays avaient un charme égal;
La France toutefois l'attirait davantage.
Quand ses goûts le rendraient à son climat natal,
Il se rappellerait, disait-il, avec joie
Nos riches monuments, nos arts industrieux,
Nos toits hospitaliers, les champs aimés des cieux
Où l'Escaut dans son cours s'épanche et se déploie,
Et nos belles surtout, dont l'aspect le charma.
Il voulut voir la Juive; il la vit et l'aima,
Si pourtant c'est aimer qu'éprouver dans son âme
Un désir passager qui l'irrite et l'enflamme.

Par quel prestige adroit sut-il toucher son cœur?
Quel art, quel soin perfide aida le séducteur?
Nulle voix dans Cambrai n'éclaircit ce mystère.
Mais tous deux on les vit, dans la saison des fleurs,
Dès que l'astre du jour tempérait ses ardeurs,
Chercher des bois profonds la fraîcheur solitaire;
Long-temps y demeurer, par un secret chemin
S'échapper à pas lents de ce funeste asile;
Et, quand l'ombre du soir s'étendait sur la ville,
Y rentrer tout rêveurs en se donnant la main.

Adieu l'heureuse paix dont son âme était fière!
Depuis ce temps fatal pour elle tout changea.
Les soucis inquiets la poursuivaient déjà.
L'aiguille n'avait plus sa tâche journalière;

Les fuseaux se couvraient d'une oisive poussière.
Elle-même aux regards craignait de se montrer.
Le vieillard ou l'enfant qui de loin la salue,
La vierge qu'en sa route elle peut rencontrer
Sont autant d'ennemis dont elle fuit la vue.
Mais comment fuir son âme où la paix n'entre plus !
Ah ! tous tes maux encor ne te sont pas connus,
Malheureuse Sara ! Pour un nouvel outrage,
Cherche au fond de ton cœur ton plus ferme courage.
Lève les yeux : des fleurs déjà fuit la saison ;
Trois mois d'ivresse à peine ont séduit ta raison,
Et le lâche étranger qui flétrit ton jeune âge,
Au mépris de tes pleurs, au mépris des serments
Et de la foi d'hymen que sa bouche a jurée,
Porte déjà ses pas vers une autre contrée,
Et par sa fuite encore insulte à tes tourments.

A ce coup qui l'accable, oh ! qui pourrait décrire
Le sombre égarement d'une amante en délire,
Ces mots désordonnés, ces plaintives clameurs
Et ce rire effrayant d'un désespoir sans pleurs !
Du moment qu'à ses yeux disparaît l'infidèle,
C'est l'univers entier qui disparaît pour elle.
Pour elle, avec le monde il n'est plus de lien.
La solitude alors est son unique bien ;
Elle y pourra du moins pleurer l'ingrat qu'elle aime.
Jusqu'au printemps suivant, sa douleur fut la même.
Les beaux jours renaissaient sans adoucir ses maux ;

Les beaux jours désormais n'ont plus rien qu'elle envie.
Dans la nuit toutefois, par la faim poursuivie,
Elle allait seule, errante, à travers les hameaux
Chercher les aliments qui soutiennent la vie,
Et regagnait soudain son toit silencieux.
Là son chagrin fidèle éternisait chaque heure.
Nul n'eût osé frapper au seuil de sa demeure;
Sa porte était muette; on eût dit que ces lieux
Exhalaient à l'entour un air contagieux.
Et quand l'infortunée, au fond de sa retraite,
Saisissant de la nuit l'obscurité secrète,
Croyait à sa douleur se livrer sans témoin,
Des yeux, des yeux jaloux l'aperçurent de loin
Pleurant, près de la couche où son enfant se joue,
Une maternité que l'hymen désavoue.

Oh! quel soulagement, quel secours aujourd'hui
Offrirait à ses maux le travail qu'elle a fui!
Elle est mère, elle est pauvre; il faut qu'elle soutienne
Une autre vie encor plus chère que la sienne.
Qui l'arrête? Ses torts ne sont plus un secret.
Non; mais près de ses torts son malheur disparaît.
Quel époux confîrait aux soins de cette mère
De sa fille au berceau la parure première?
Quel est le jeune amant qui verrait sans effroi,
De ses jours, de ses nuits la compagne assurée,
Du voile de l'hymen par la Juive parée,
S'avancer à l'autel pour lui donner sa foi?

Eh bien! si la pudeur, qu'elle outragea sans doute,
De son fatal réduit leur interdit la route,
Elle-même elle ira, d'un courageux effort,
Ranimer dans les cœurs cette pitié qui dort.
Plus d'obstacle; elle part : on verra ses misères;
Elle ira les montrer sous ces riches lambris,
Chez ces heureux du jour qu'elle avait vus naguères
De ces frivolités si follement épris.
Mais elle implore en vain, d'une voix suppliante,
Un travail qui l'occupe, un pain qui l'alimente;
Le riche impitoyable ose la refuser;
Et la foule elle-même, en la voyant passer,
Retrouve dans ses traits, que le malheur altère,
Des enfants de Juda la tache héréditaire.

Sa force allait fléchir sous tant d'adversités;
Mais Cambrai, dans ces jours à jamais regrettés,
Adorait les vertus et bénissait le zèle
D'un prélat, des pasteurs le plus touchant modèle.
De tant d'infortunés qui s'offraient à ses yeux,
Le plus pauvre est celui qu'il accueillait le mieux.
Par lui, la voix du faible arrivait jusqu'au trône.
Il prêchait le pardon, la charité, l'aumône.
« Donnez, s'écriait-il, donnez à qui n'a pas.
» En jetant au hasard tous les biens ici-bas,
» Dieu fit la part de tous. Il permet, il ordonne
» Que l'indigent demande et que le riche donne.

» Sous les haillons du pauvre il se caché à vos yeux ;
» Donnez donc quelque chose à qui peut tout aux cieux.
» Le bien qu'on place ainsi (c'est lui qui nous l'atteste)
» Au jour du jugement est le seul qui nous reste. »

Ces discours, par la foule avidement goûtés,
Dès long-temps de la Juive avaient frappé l'oreille ;
Mais tout riait alors à ses yeux enchantés.
Ce souvenir enfin dans son cœur se réveille ;
Un faible espoir s'y joint. Je ne sais quelle voix,
Quel instinct, s'emparant de son âme timide,
L'agite, l'encourage et l'éclaire à la fois.
Au palais du prélat ce même instinct la guide.
Là, dans son cœur brisé cherchant tout son appui :
« C'est la Juive, dit-elle, en s'offrant devant lui.
» Mais c'est peu de l'opprobre où ma race est plongée ;
» D'une autre honte encor vous me voyez chargée.
» Sachez tout : je suis mère, et je n'eus point d'époux...
» Eh quoi ! vous me voyez, m'entendez sans courroux ?
» Ah ! vous êtes le seul dont la bouche indulgente
» N'ait point, quand de mes maux je me plaignais tout bas,
» Effrayé la coupable et chassé l'indigente.
» Vous blâmez, mais du moins vous ne maudissez pas.
» Autour de vous, partout où j'ai porté mes pas,
» Ils m'ont tous, à l'envi, d'outrages abreuvée.
» A leurs yeux, disent-ils, je suis la réprouvée.
» Pourtant, que demandais-je en les priant en vain ?
» J'implorais du travail afin d'avoir du pain.

» Je ne m'aveugle pas sur mon sort misérable :
» Oui, ma faute est affreuse ; oui, la mère est coupable;
» Mais l'enfant ne l'est pas, et l'enfant meurt de faim.
» Je sens que du pardon j'ai trop besoin moi-même
» Pour ne pas l'accorder à qui me fait souffrir ;
» Mais je n'en meurs pas moins, et l'orphelin que j'aime
» N'a personne après moi qui daigne le nourrir.
» Faut-il que, pour ma faute, un innocent périsse?
» Ah ! que je sois du moins la seule qu'on punisse.
» De la sainte pudeur j'ai violé la loi ;
» Je souffre et dois souffrir. J'ai tout dit : jugez-moi. »

Le prélat un moment se recueille en silence ;
Puis jetant sur la Juive un regard d'indulgence :
« Je dois vous secourir au lieu de vous juger.
» Vos torts viendront après ; voyons votre danger.
» Prenez cet or ; soignez et l'enfant et la mère.
» Espérez. Dans ses maux Dieu veut que l'homme espère.
» Nous sommes sous sa main. Pourquoi l'oublions-nous?
» Il prête sa lumière à qui la lui demande.
» Vos torts sont grands. Eh bien ! sa clémence est plus grande.
» Eh ! que suis-je moi-même ? Un pécheur comme vous.
» Mais sa loi me conduit, sa charité m'inspire.
» Vers vous, vers vos douleurs, c'est ce Dieu qui m'attire,
» Privés de cet appui, nous nous égarons tous.
» Triste enfant de Sion, jugez-en par vous-même !
» Vous aimiez ; c'était là votre bonheur suprême.
» Ce bonheur vous trahit. Un monde injuste et vain

» A votre désespoir sourit avec dédain.
» Vos amis... où sont ils? Tout vous fuit. Dieu vous reste.
» Jetez-vous dans ses bras. Oh! cet époux céleste
» Ne peut ni vous trahir ni vous abandonner.
» Vous avez su déjà souffrir et pardonner;
» C'est pratiquer sa loi même sans la connaître.
» Oui, je vois qu'en votre âme un nouveau jour peut naître
» Mais soit qu'à ce jour pur vous ouvriez les yeux,
» Soit qu'ils restent fermés aux lumières des cieux,
» Je veux que le travail occupe vos journées
» A d'oisives langueurs trop long-temps condamnées.
» Vos travaux vêtiront les pauvres, les blessés,
» Les malheureux enfin comme vous délaissés.
» D'où je suis, mon enfant, on voit bien des misères.
» Vous m'aiderez peut-être à soulager nos frères.
» Allez, pensez à Dieu, venez souvent me voir;
» Et quels que soient vos maux ne perdez plus l'espoir. »
La Juive recueillait dans son âme ravie
Ces mots persuasifs, ces paroles du cœur
Dont l'accent avec soi porte un charme vainqueur :
« O vous à qui je dois plus encor que la vie,
» Homme de paix, dit-elle, image du Très-Haut,
» Oui, le Dieu qui pardonne est le Dieu qu'il me faut!
» J'ai besoin de vous croire; il m'est si doux d'entendre
» Cette voix à la fois religieuse et tendre!
» Mais puisque enfin pour vous je n'ai rien de caché,
» Ne pourrai-je obtenir?... Pardonnez mon audace...
» Je voudrais emporter, j'implore cette grâce,

» Quelque chose de vous et qui vous ait touch
» Jusqu'à mon lit de mort j'en ferais ma parure.
» — Me le promettez-vous? —

Oh! mon Dieu, je le jure! »
— A ces mots détachant l'or en croix modelé
Qui'parait sur son sein la moire épiscopale :
« Pour vous comme pour moi ce Dieu s'est immolé,
» Dit le prêtre à la Juive; et sa croix triomphale
» Avec lui peut encor vous réconcilier.
» Mais quand il la traînait au lieu du sacrifice,
» Vous savez quelles mains préparaient le supplice?...
» N'importe; à votre foi j'ose la confier.
» Armez-vous-en. Prenez cette égide céleste;
» Placez-la sur ce cœur que Dieu seul veut avoir :
» Au lieu d'un vain remords, qu'elle y porte l'espoir;
» Et qu'un autre avenir couvre un passé funeste.
» Vous, ma fille, rentrez. Votre âme, en ce moment,
» A besoin de repos et de recueillement.
» Priez, repentez-vous, et Dieu fera le reste! »

LA DERNIÈRE MATINÉE

DE MARIE STUART.

Elle eût mieux fait de confier sa personne aux montagnards farouches, aux brigands des frontières d'Écosse, qu'à la bonne foi d'Élisabeth.

WALTER SCOTT, *L'Abbé*, t. II.

Elle sait quel destin l'attend à son réveil,
Et pourtant elle dort d'un paisible sommeil;
Autour du lit de deuil ses femmes rassemblées,
De fatigues, de pleurs, de veilles accablées,
Fermaient aussi les yeux dans un morne repos;
Mais sur elles la nuit verse en vain ses pavots:
La douleur vigilante attristait leurs visages.
On eût dit, à les voir, ces muettes images,
Ces marbres éplorés qu'un habile ciseau
Fait gémir étendus autour d'un froid tombeau.

Seule Marie est calme et la mort va l'atteindre.
Deux flambeaux qui, comme elle, étaient près de s'éteindre

Éclairaient de son front la pâle majesté.
Son souffle même alors n'avait rien d'agité.
Un songe l'égarait vers les bords de la Seine,
Bords où se plut long-temps la jeune souveraine.
A nos mers que sa nef osa franchir deux fois,
Au sol hospitalier qu'avait chanté sa voix,
A nos riches coteaux qu'un ciel joyeux colore,
Ses traits dans le sommeil semblaient sourire encore,
Quand, changeant ses tableaux, la sombre vision
La rejette éperdue aux rives d'Albion.
Ses yeux à cet aspect s'ouvrent à la lumière;
L'affreuse vérité reparaît tout entière,
Qui lui dit : « Lève-toi, l'éternité t'attend,
»Et ta vie et ta mort n'ont plus qu'un même instant. »
Hors du lit cette voix précipite Marie,
Qui, palpitant encor du songe décevant,
Se signe et se prosterne aux pieds du Dieu vivant.
Tout s'éveille avec elle, avec elle tout prie.

Ses femmes à genoux disaient à l'Éternel :
« Couvre de tes pardons la veuve de Bothwell,
» Dieu puissant ! si l'erreur entraîna sa jeunesse,
» Si l'inexpérience égara sa faiblesse,
» Combien de maux aussi n'a-t-elle pas soufferts !
» Et la fuite, et l'outrage, et l'exil, et les fers,
» Du trépas qui l'attend l'affreuse ignominie,
» Et, de ses dards aigus, de ses poisons amers,
» La haine plus affreuse armant la calomnie,

» A ses jours douloureux rien ne fut épargné.
» Sur un peuple au berceau son enfance a régné.
» Elle eut tout à dompter, tout se tourna contre elle,
» Et l'amitié perfide et l'amitié fidèle.
» Si tu veux la juger dans toutes tes rigueurs,
» Que réserves-tu donc à ses persécuteurs?
» Elle est là, devant toi, qui s'accuse et se blâme :
» Le chagrin de ses jours a consumé la trame ;
» Le monde, qui vingt ans prit soin de la punir,
» Lui refuse un pardon qu'elle a droit d'obtenir.
» N'est-il pas temps enfin que son Dieu la réclame?
» Oui, ses maux t'ont fléchi, ta clémence a parlé.
» C'est ta voix qui l'appelle; à son cœur désolé
» Tu fais voir dans les cieux l'infaillible dictame,
» Ses vains égarements, ses fautes, ses erreurs,
» Tous ses torts, à tes yeux, sont lavés dans ses pleurs,
» Et la paix de ses traits passe enfin dans son âme. »

Elle était résignée en invoquant les cieux,
Mais elle se relève avec un front joyeux.

Tandis qu'à ses côtés l'amitié souffre et pleure,
Vers ses amis absents elle étend le regard;
Leur écrit quelques mots d'adieux et de départ,
Comme un hôte attentif qui change de demeure;
Et sur le sablier ayant consulté l'heure :
« De mes ennuis, dit-elle, ô vous long-temps témoins,
» Mes filles, approchez; j'attends tout de vos soins.

» Devant d'autres regards puisque je vais paraître,
» Soyons-y reine encor ! j'ai peu de temps à l'être.
» Rappelez-vous cet art, qui, dans mes jours heureux,
» Sur mon front jeune alors assemblait mes cheveux.
» Qu'aujourd'hui soit un jour de triomphe et de joie !
» Point de pleurs aujourd'hui. Parez sans déplaisir
» Ce vain reste d'attraits que la mort va saisir,
» Et dont le temps jaloux a déjà fait sa proie.
» Ils m'ont coûté bien cher !... »

Et, tandis que leurs mains
Tressaient ses longs cheveux blanchis par les chagrins;
Tandis qu'elles couvraient la royale captive
Du manteau que va teindre une pourpre plus vive,
Et que leurs doigts faisaient, en sinueux contours,
Sur sa taille élégante ondoyer le velours;
Toujours calme, Marie, à sa suite fidèle,
Léguait ses derniers dons, dictait ses derniers vœux.
Puis, parmi les joyaux étalés sous ses yeux,
Saisissant un collier où la pierre étincelle,
Et l'écartant soudain : « Quel triste don ! dit-elle,
» Je craindrais de l'offrir, il me vient de ma sœur,
» D'Élisabeth, de qui me vient tout mon malheur.
» Que le Dieu de clémence, à qui je m'abandonne,
» Daigne lui pardonner comme je lui pardonne !
» Des maux qu'elle m'a faits et qu'il voudrait punir,
» Puisse mon fils un jour ne se point souvenir !
» Mon fils !... Combien de fois à mon âme troublée

» Ce nom s'est fait entendre !... On me dit qu'il est roi.
» Que je le plains ! il règne et ne peut rien pour moi.
» Qu'il laisse sans vengeance au fond du mausolée
» Et la reine captive et la reine immolée,
» Je le veux. Mais sa mère !... On l'outragea vingt ans ;
» Vingt ans la calomnie osa flétrir ma gloire ;
» De ce fiel qui m'abreuve à mes derniers instants
» Que son juste courroux sauve au moins ma mémoire.
» Il le peut, il le doit, il sera père un jour ;
» S'il veut que ses enfants l'honorent à son tour,
» Que, bravant l'imposture, il accorde à ma cendre
» Les soins que de ses fils il aura droit d'attendre.
» Puisse-t-il gouverner mon pays et le sien
» Par un règne plus long, plus heureux que le mien,
» S'il est des règnes longs dans un monde où tout passe !
» Que son sang puisse au trône après lui parvenir !
» Mais quels que soient mes vœux sur le sombre avenir,
» Du pays où je meurs je crains tout pour ma race.
» Oui, les Stuarts... »

Son discours s'interrompt suspendu.
Un geôlier qui se montre à la porte s'arrête ;
Il s'arrête et se tait, trop sûr d'être entendu.
Marie, en le voyant : « C'est assez, je suis prête.
» Adieu, vous qui m'aimiez ; adieu, vous que j'aimais.
» Ici j'étais captive, on est libre où je vais. »
Elle sort, à ces mots, de ses femmes suivie,

Triomphante, du ciel goûtant déjà la paix,
Le cœur las de ce monde et plein d'une autre vie.

La porte se referme, et le cachot désert
Retentit d'un bruit sourd, puis bientôt d'un concert
De plaintes, de sanglots, dont le tribut fidèle
Annonce qu'ici-bas tout est fini pour elle.

Mais parmi tout ce deuil qu'il n'ose partager,
Que fait d'Élisabeth ce brillant messager?
Il a tout vu, dit-on; et, dans ce sang qui fume,
Un tissu d'un blanc pur qu'on a plongé soudain
Comme un affreux trophée est remis en sa main.
Son coursier qui l'attend couvre son frein d'écume.
Jeune homme, dans ton sein quel projet s'est formé?
Venais-tu de Marie admirer le courage?
Tu rougis, malheureux!... Je comprends ton message.
Tu voulais être sûr qu'elle avait consommé
Son dernier sacrifice et son dernier martyre.
Eh bien! ton zèle ici n'est plus intéressé;
Le glaive a frappé juste et ton rôle a cessé.
Pars; après ton retour Élisabeth soupire.
Elle peut craindre encor qu'un sang royal versé
Du froid séjour des morts contre elle ne conspire;
Va calmer ses frayeurs; montre à ses yeux jaloux
Sa rivale au cercueil et Londre à ses genoux.
Dis, c'est la vérité, qu'un peuple frénétique
Trouve son arrêt juste et son crime héroïque.

Mais durant ton récit qui doit flatter son cœur,
Observe, si tu peux, son trouble et sa pâleur.
Ses yeux restent baissés, elle t'écoute à peine.
Tu ne reconnais plus ta fière souveraine.
Qu'en dis-tu? Le bonheur est-il peint dans ses traits?
Crois-tu que la vengeance ait des plaisirs bien vrais?
Que ce spectacle au moins t'instruise et t'avertisse;
L'échafaud n'est plus là, mais tu vois le supplice.

LOUISE DE LA VALLIÈRE.

◆

Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies dans le luxe, qu'elles ont marché la tête haute, faisant signe des yeux à droite et à gauche avec une contenance étudiée, je ferai tomber leurs cheveux, j'arracherai leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs boîtes de parfums, leurs bagues, leurs pendan's d'oreilles, les pierreries dont se couvrent leurs fronts, et je changerai en cilice tous ces riches vêtements, ces voiles si légers et ces chemises de grand prix.

ISAÏE, chap. III.

La Vallière à Louis avait cessé de plaire.
Cachant ses pleurs, réduite à souffrir, à se taire,
Elle voit, sans se plaindre, un essaim de beautés,
Qui naguère à ses vœux pliaient leurs volontés,
Du cœur qu'elle a perdu se disputer l'empire.
Dans ce brillant concours où la pudeur expire,
Une femme surtout se fait apercevoir.
Bien plus que du monarque éprise du pouvoir,
L'altière Montespan briguait l'honneur suprême

D'aimer un roi lassé d'être aimé pour lui-même.
Tout fléchissait déjà, tout tremblait à sa voix ;
Et, de Louis bientôt ayant fixé le choix,
Son front plus dédaigneux, sa démarche plus fière,
Du destin qui l'attend avertit La Vallière.

Elle hésite à partir, elle reste ; et pourtant
Chaque jour autour d'elle un vide affreux s'étend.
Elle trouve les cœurs glacés à son passage.
Une froide pitié, plus dure que l'outrage,
Des mots embarrassés, d'équivoques regards,
Voilà le seul tribut et les derniers égards
Que rende, même encor en tremblant d'être vue,
La faveur affermie à la faveur déchue.

Se peut-il qu'on balance à fuir un tel séjour,
Lorsque l'ingratitude y succède à l'amour !
A ces jours d'abandon, de vide et d'amertume,
Faut-il que tout prépare et que rien n'accoutume !
Quoi ! quand chacun l'évite et fuit devant ses pas,
Sa fierté, sa raison, son cœur ne lui dit pas
Que son frêle bonheur de toutes parts s'écroule,
Et que la solitude et le délaissement
Sont un destin moins rude, un moins amer tourment,
Dans le fond d'un désert qu'au sein de cette foule ?

Ah ! sa faible raison s'abandonne à son tour
A la voix qui déjà dans son cœur se fait jour.

Elle voit maintenant d'un œil que rien n'abuse
Un présent qui l'éclaire, un passé qui l'accuse,
Un avenir douteux qui lui peut échapper,
Et c'est cet avenir, si prompt à nous tromper,
Qui va seul désormais occuper sa pensée.
Elle fuit cette cour dont elle est délaissée.
Pour elle, dans Paris, un réduit ignoré
Par de fidèles mains est déjà préparé.
C'est là que La Vallière ira cacher ses larmes,
Chercher contre ses maux un appui dans les cieux,
Et, sous un autre nom, voiler à tous les yeux
Le triste éclat d'un nom trop fameux par ses charmes.

Elle s'empare donc de cet humble réduit;
Puisse-t-elle y trouver un repos qui la fuit!
Elle ne l'attend plus d'un monde qu'elle quitte;
Elle l'attend du ciel, qui la doit secourir
Des douleurs qu'elle souffre et qu'elle veut souffrir,
Des évangiles saints que sa ferveur médite.
Mais elle y trouve en vain ces mots du doux Jésus,
Disant à la coupable : « Allez, ne péchez plus; »
Rien n'adoucit encor sa cruelle souffrance,
Rien ne lui rend la paix ni même l'espérance;
Tant sa faute est présente à son esprit troublé!
Mais au Dieu qui voit tout ses larmes ont parlé.
Ce Dieu l'appelle enfin. Dans cette âme trop tendre
Du pontife de Meaux la voix s'est fait entendre.
La pénitence en deuil courbe au pied des autels

Ce front dont l'éclat pur enchantait les mortels.
Elle apprend à goûter, en des tourments qu'elle aime,
L'oubli des rois, des cours, du monde et de soi-même;
Et si, quand le ciel s'ouvre à ses pieux transports,
Quelque reste d'amour se mêle à ses remords,
Voici qu'un autre amour plus fécond en prodiges,
De ses feux mal éteints détruit jusqu'aux vestiges,
Brise les vieux liens, change tout à son gré,
Et ne laisse après lui dans ce cœur déchiré
Que l'image d'un Dieu, plus grand, plus équitable,
Mais plus jaloux cent fois, cent fois plus redoutable
Que le Dieu d'un moment qu'elle avait adoré.

Oh! qu'à ses yeux alors s'embellit sa retraite!
Jeux, spectacles, concerts, pompes des cours, vains bruits,
Qui du nom de plaisirs déguisez vos ennuis,
Non, vous n'avez plus rien que sa ferveur regrette!
Tous ses jours sont remplis, tous ses instants comptés;
Jamais lorsqu'à sa voix les arts, les voluptés
S'empressaient d'animer les royales demeures,
Le temps d'un vol si prompt n'avait franchi les heures.
Le malade, privé des soins qui font guérir,
Au chevet de son lit la voyait accourir.
L'orphelin sans appui, la veuve infortunée,
Par un ingrat surtout la fille abandonnée,
Tous, sans savoir son nom, recueillaient ses bienfaits;
Et jamais nul d'entre eux n'eût méconnu ses traits.
C'était là ses plaisirs. Plus souvent la prière

Au temple l'appelait, où, seule sur la pierre,
Après avoir long-temps gémi, prié, pleuré,
Se plongeant dans l'extase où son cœur s'abandonne
Elle sentait la foi s'élever par degré
Du remords qui punit jusqu'au Dieu qui pardonne,
Puis le soir, sous les plis d'un simple vêtement,
Cachant quelques joyaux qui la paraient naguère,
Elle allait en secret aux mains de la misère
Purifier les dons de son royal amant.
Voilà quels soins nouveaux occupaient ses journées,
Par les nœuds du devoir l'une à l'autre enchaînées :
Voilà quels souvenirs revenaient chaque soir
De ses vieux souvenirs effacer le pouvoir.
Et si quelque indigent, quelque vieillard débile,
Vient, par la faim pressé, frapper à son asile,
En bénissant la main qui l'aide et le nourrit,
Il porte autour de lui des yeux que rien n'aigrit.
Sous le modeste toit qu'habite La Vallière,
Rien ne peut irriter sa jalouse misère.
Pour unique parure il y voit seulement
Des filles du Carmel le sombre vêtement,
Qui, jeté sur sa couche, aux regards se déploie
Comme un tombeau qui s'ouvre en attendant sa proie.

Un soir (c'était l'automne, et le temps dans son cours
Allait ce même soir ramener la journée
Où, dans l'égarement de ses folles amours,
A son royal vainqueur elle s'était donnée);

Ce soir donc, tout entière au fatal souvenir
Qu'en vain de sa mémoire elle eût voulu bannir,
Elle était en prière, et, d'une âme fervente,
Demandait à son Dieu la faveur d'oublier,
Quand une jeune fille à ses yeux se présente,
Qui, pâle et tout en pleurs ose la supplier.
« Par grâce, par pitié, sauvez-moi, lui dit-elle!
» Si vous me repoussez, c'est l'arrêt de ma mort :
» Je fuis l'unique asile où l'on ait plaint mon sort ;
» Et, quel que soit l'attrait qui déjà m'y rappelle,
» Quelque infortune ailleurs que je doive endurer,
» Sous le toit que j'ai fui je ne veux plus rentrer.
» Ne me condamnez pas sans m'avoir entendue ;
» Peut-être, croyez-moi, quelque pitié m'est due.

» Parents, fortune, amis, j'ai perdu tous ces biens;
» Mais le ciel, dans mes maux, m'accorda des soutiens.
» Une dame d'un rang que le monde révère
» M'accueillit, orpheline, et me tint lieu de mère.
» Que j'aimais sa bonté, que ses soins m'étaient chers !
» Sa pitié pour mes maux les rendit moins amers.
» Mais elle avait un fils, son unique espérance,
» Le même toit, les jeux d'une commune enfance,
» Tout nous réunissait dès nos plus jeunes ans.
» Le voir, c'était l'aimer, et je le vis long-temps.
» De ce fatal amour ma bouche allait l'instruire,
» Quand sur moi-même enfin reprenant quelque empire
» J'enfermai mon secret dans mon cœur agité.

» Dieu ! quels pénibles soins cet effort m'a coûté !
» Souvent, pour l'oublier, dans mon âme abattue,
» Je recueillais ma force et je fuyais sa vue.
» Mais mille souvenirs autour du cœur errants,
» Quand je me dérobais à ses yeux pénétrants,
» Venaient me rappeler ses traits et son langage.
» Lasse enfin d'une lutte où s'usait mon courage,
» Je disais chaque soir : « Peut-être que la nuit
» Va chasser loin de moi l'image qui me fuit ;
» Peut-être que ce calme où s'endort la nature
» Jusqu'à moi s'étendra. » Fol espoir, vain augure !
» Les songes de la nuit, loin de me protéger,
» Me rendaient sa présence avec plus de danger.
» Ils me l'offraient quittant l'autel de l'hyménée
» Où mon âme à sa foi s'était abandonnée ;
» Mon jeune époux alors marchait à mes côtés ;
» Il entraînait mes pas vers des lieux enchantés
» Où tout, à notre aspect, prenait un air de fête.
» Lui-même saisissant son heureuse conquête,
» Sur l'anneau de l'hymen qui brillait à mon doigt,
» Dans ses brûlants transports fondait un nouveau droit ;
» Détachait d'une main tendrement empressée
» L'orange en frais boutons sur ma tête enlacée ;
» Pour oser plus encore implorait mon aveu,
» Et bientôt sur mon front, sur mes lèvres en feu
» Je sentais s'égarer ses ardeurs criminelles.
» Mais lorsque de mes sens, à la pudeur rebelles,
» Mon coupable bonheur écartait le sommeil,

» Quel jour, quel jour affreux éclairait mon réveil !
» Je ne voyais en moi qu'une fille insensée ;
» Où vas-tu m'égarer ? disais-je à ma pensée.
» Ah ! je veillais alors ; le vain songe avait fui,
» Et mon vœu le plus cher me rendait toute à lui.

» Vous voyez maintenant de quel amour je l'aime.
» C'est moi, moi que je crains plus encor que lui-même.
» Que vous dirai-je enfin ? Je l'aime et je le fuis ;
» C'est trop peu, je le sens ; c'est tout ce que je puis,
» Car de ce faible cœur qu'un tel aveu soulage,
» J'ai tenté vainement d'obtenir davantage.

» Et pourtant cet amour, de vous seule connu,
» Qui, par ma folle erreur long-temps entretenu,
» Endormait ma raison au bord des précipices ;
» Du moment où j'ai fui ses trompeuses délices ;
» Qu'est-il à mes regards ? Qu'est-il à tous les yeux ?
» Sans l'hymen c'est l'opprobre, et la mort vaudrait mieux.
» Qu'ai-je dit ?... La rougeur au visage vous monte ;
» Et vos larmes... hélas ! vous pleurez sur ma honte ;
» Mon sort vous épouvante. Ah ! calmez cet effroi ;
» Quittez cette rougeur qui n'appartient qu'à moi.
» Trop de bonté, madame, en ma faveur vous touche.
» Je le vois, les aveux échappés de ma bouche,
» De vos chastes loisirs viennent troubler la paix.
» Compatir à des torts qu'on ne connut jamais,

» Pour une âme aussi pure est un effort sans doute:
» Je ne vaux pas les pleurs qu'un tel effort vous coûte. »

Puis fixant tout à coup un regard étonné
Sur l'humble habit de bure au cloître destiné,
Quel transport la saisit : « Ah ! dit-elle avec joie,
» Voilà mon vêtement ! c'est Dieu qui me l'envoie.
» Qu'il me cache aux humains ; que ce voile aujourd'hui
» Me sépare d'un monde où je n'ai plus d'appui.
» Au fond d'un cloître au moins, en paix avec moi-même,
» J'aimerai Dieu toujours, car il faut bien que j'aime. »
La Vallière, à ces mots, la pressant sur son sein :
« Gardez-vous, mon enfant, d'un si brusque dessein.
» Défiez-vous surtout de ces partis extrêmes,
» Dans un moment de trouble où la raison se tait :
» On lit mieux dans son cœur quand le calme y renaît.
» Tout change autour de nous, si ce n'est en nous-mêmes
» Loin du monde, pourquoi vous exiler ainsi ?
» Celle qui doit gémir sous ce voile de bure
» De l'austère pudeur, qui lui parlait aussi,
» N'a pas su, comme vous, écouter le murmure.
» Qu'elle aille, dans un cloître, ensevelir ses pleurs.
» Mais vous, où sont vos torts ? quelles sont vos erreurs ?
» Vos remords sont si purs que je leur porte envie.
» Pour souffrir comme vous je donnerais ma vie.
» J'ai des secrets aussi, je vous les confierai.
» Mon nom les contient tous ; quand je vous l'apprendrai
» Vous verrez de nous deux quelle est la plus à plaindre.

» Pour vous, du sort jaloux n'ayez plus rien à craindre.
» J'adopte vos malheurs : laissez-moi les doter
» Du peu que je possède et que je vais quitter.
» Auprès du noble cœur qui soigna votre enfance,
» Je vais justifier votre soudaine absence.
» Attendez mon retour ; vous saurez aujourd'hui
» Sur quel roseau brisé vous cherchiez un appui. »

POÉSIES DIVERSES.

STANCES

ADRESSÉES A M. DESARPS, PROPRIÉTAIRE A DAX, DÉPARTEMENT DES LANDES.

22 février 1819.

Oui, Desarps, la paresse est un fruit des hivers.
otre esprit est un champ que le soleil féconde.
C'est sous le plus beau ciel du monde
Qu'on vit naître les plus beaux vers.

En vain, près d'un bon feu, relisant mon Horace,
Je cherche de son vers à saisir l'heureux tour;
L'espace, l'air des champs, la clarté d'un beau jour
Sont des biens que rien ne remplace.

Ce chêne qui s'embrase en mon âtre joyeux,
Oh! qu'il me plaisait davantage,
Et surtout qu'il m'inspirait mieux,
Quand j'allais dans nos bois rêver sous son ombrage!

Oui, c'est aux champs qu'épris des véritables biens,
Le poète inspiré s'en va saisir encore

Ces moments de bonheur qu'Apollon fait éclore
Pour *ceux qui font vœu d'être siens.*

Mais pour qui s'en va-t-il du doux bruit de sa lyre
Frapper l'écho des bois déserts?
Où sont les nobles cœurs que vont toucher ses vers,
Et les yeux qui voudront les lire?

Poètes, mes amis, il a fui sans retour
Ce temps, pour nous si débonnaire,
Où le quatrain de Saint-Aulaire
Occupait un grand mois et la ville et la cour.

On voudrait aujourd'hui, jusque dans nos bluettes,
Je ne sais quoi de vif, d'étrange, de brillant,
Comme un palais blasé cherche un vin pétillant.
C'est le siècle de fer pour nous autres poètes.

Delille, si peu fait à ce sort rigoureux,
Lui-même trouve enfin des lecteurs moins dociles.
Les bons juges sont peu nombreux,
Et les mauvais sont difficiles.

Les plaisirs de l'esprit nous ont rassasiés.
Tout change; un nouveau goût veut des routes nouvelles.
Aristote est bien vieux; et, devant les modèles,
Nos pères bien long-temps se sont extasiés.

Croit-on que nos journaux, tout noirs de politique,
Sur madame Manson [1] narrateurs si diserts,
Mais fort peu curieux ou de prose ou de vers,
Raniment le goût poétique?

Selon les gens, hélas! tout est bien, tout est mal,
Tout prend une face mobile.
Le Bavius de mon journal
Dans le vôtre (que sais-je?) est peut-être un Virgile.

Si j'en crois du Parnasse un juge prévotal
Qui dans ses feuilletons pour le bon goût s'escrime,
Le naturel est trivial
Et le pathos est du sublime.

Tel autre nous révèle, en burlesques arrêts,
Que Bossuet prêta ses ailes
Et Montesquieu ses larges traits
A quelque plat auteur d'insipides libelles.

Du jeune amant des vers, ah! qui ne plaint les maux,
Quand, trompé dans l'espoir dont son âme est nourrie,
Il voit la noble palme où tendent ses travaux
Par le blâme et l'éloge également flétrie!

[1] Madame Manson figurait alors, comme témoin très-dramatique, dans un effroyable procès criminel qui fixait l'attention de toute la France, et qui se jugeait à la cour d'assises de l'Aveyron.

Il porte envie alors à l'humble agriculteur
Qui peut dire : *Mon champ, mes blés, ma métairie,*
Et n'a jamais dit de sa vie :
Mon libraire et *mon imprimeur.*

Cher Desarps, ton droit sens, ennemi des extrêmes,
T'a prescrit dès long-temps une plus sage loi :
C'est d'aimer l'étude pour toi,
Et les muses pour elles-mêmes.

Sans négliger tes champs, tu mûris ta raison ;
Mais tu fuis les succès qu'un jour trop vif éclaire,
Soigneux de garder à ton nom
Son obscurité volontaire.

Du printemps toutefois quand les beaux jours ont lui,
En rêvant aux neuf Sœurs, tu parcours ton domaine ;
Et rimer est si bon, quand l'auteur se promène
Sous des arbres qui sont à lui !

Tes vers, nés dans ton clos, et partout sûrs de plaire,
Cherchent peu du public le regard indiscret ;
Mais ton fils les apprend pour les dire à sa mère ;
De ta gloire tous trois vous gardez le secret.

Oh ! que ces biens sont doux ! qu'ils craignent peu l'envie,
Et que de ton bonheur j'aime à bénir les cieux !

Faut-il que ton heureuse vie
S'écoule si loin de mes yeux !

Ne verrai-je donc point, ami fidèle et tendre,
Les lieux où, depuis si long-temps,
Sous le même toit tu m'attends,
Sans te décourager d'attendre ?

Cinq lustres d'amitié nous unissent tous deux.
Tout ce qui peut des cœurs troubler l'intelligence,
Le temps, l'infortune, l'absence,
N'a servi qu'à serrer nos nœuds.

Va ! de mon souvenir ne crois pas qu'il s'efface,
Ce temps à jamais détesté
Où de mes pas errants j'allai cacher la trace
Vers le même rivage où Gessner a chanté.

Tu vins; tu me cherchas sur la terre étrangère;
Tu sus me ramener sous des cieux plus amis,
Et jusqu'au toit de mon vieux père,
Qui crut alors avoir deux fils.

Eh bien, depuis ce jour, quand mon âme craintive
Prévoit quelque rigueur des hommes ou du sort,
Qu'une lettre de toi m'arrive,
Et contre tous les maux mon cœur se sent plus fort.

Ainsi, quand la vague jalouse
Menace d'engloutir sous les profondes mers
Le nautonier parti du bout de l'univers
Pour se joindre à sa jeune épouse ;

Quand au courroux des flots s'unit le deuil des cieux,
Si des Gémeaux l'astre fidèle,
Dans l'effroyable nuit où s'égarent les yeux,
Fait briller un moment sa clarté fraternelle ;

Sur l'astre ami du voyageur
Le nautonier, fixant un regard d'assurance,
N'entend plus ni les flots, ni les vents en fureur,
Et s'abandonne à l'espérance.

AU SAULE DE DUCIS [1].

Arbre chéri des flots et du temps respecté,
Dont, au moindre zéphyr, le feuillage agité,
D'un vert si doux, si tendre, à mes yeux se nuance,
Pour le Sophocle de la France,
Soit bénie à jamais la main qui t'a planté!
Crois-moi, laisse le pampre inspirer la folie;
Laisse au laurier la gloire, et le deuil au cyprès.
Plus heureux, ton ombrage frais
Appelle la mélancolie;
L'amour souvent t'a visité,
Et l'orgueil t'est permis quand Ducis t'a chanté.

[1] M. Ducis avait une prédilection particulière pour le saule. Il l'a célébré dans une romance fort touchante d'Othello, et dans un assez grand nombre de poésies. Ce poète illustre m'ayant fait l'honneur de m'adresser une épître, où il m'invitait à chanter ce même arbre, qui l'avait si souvent inspiré, je lui répondis en lui envoyant la pièce suivante, le jour où il entrait dans sa quatre-vingt-unième année.

L'un et l'autre en effet même instinct vous attire :
Il aime, ainsi que toi, le murmure des eaux,
L'émail fleuri des prés, le doux chant des oiseaux;
Son front se rajeunit au retour du zéphire :
Mais il craint les autans; et quand, tout courroucé,
Borée autour de lui fait mugir la tempête,
Par ton exemple instruit, il baisse aussi la tête,
Prompt à la relever quand l'orage est passé.
Que d'utiles leçons tu peux fournir au sage!
Si le reptile impur attaque ton feuillage,
Tu sais te revêtir de feuillages nouveaux,
Et, sans apercevoir l'insecte qui t'outrage,
D'une sève plus fraîche inonder tes rameaux.
Tel Ducis, quand Zoïle, en sa lâche impudence,
Des beautés d'Othello démentait l'évidence,
Calme, et de l'Arabie empruntant les couleurs,
Méditait d'Abufar les tragiques douleurs.
Oui, des mêmes penchants l'influence secrète
Semble associer l'arbre aux travaux du poète;
Et, quand, sous tes abris par sa gloire habités,
Ce fier soutien de Melpomène
Ennoblissait pour notre scène
De Shekspir mieux senti les sauvages beautés;
On eût dit qu'aux accents de son âme troublée,
Tu courbais, de terreur, ta tête échevelée.
Mais lorsqu'à ses doux jeux rendu,
Du tragique trépied tout à coup descendu,

D'une muse moins solennelle
Il suivait l'inspiration,
Et laissait échapper de sa lyre immortelle
Les vers dont aujourd'hui s'enorgueillit mon nom,
Fidèle à ce rapport qui tous les deux vous guide,
On te voyait, sans doute, avec un soin touchant,
Pour quelque faible arbuste, à tes pieds s'attachant,
De ton ombrage épais faire une heureuse égide.

Saule aimé de Ducis, ah! puisses-tu long-temps
De tes pâles rameaux couvrir ses cheveux blancs!
Puisse, dans vingt printemps, notre amitié discrète
Fêter ensemble encore et l'arbre et le poète!
Retrouver près de sa Baucis
Cet autre Philémon, sous ton feuillage assis,
Sans regret du passé, sans soin qui l'inquiète,
De cœurs dignes du sien fier de s'environner,
Ne possédant que peu, mais assez pour donner;
Et que, jusqu'à ce jour, sa vieillesse nous voie
Heureux de son bonheur, et joyeux de sa joie!

LES ÉLYSÉES.

1796.

Est-il bien vrai, ma jeune amie,
Que, dégagés tous deux des liens de la vie,
Nous nous réunirons pour ne plus nous quitter ?
Mais savez-vous quelle patrie
Notre âme un jour doit habiter?
Et sur le choix d'un Élysée,
Si la bonté des Dieux daignait nous consulter,
Quel est l'heureux séjour, choisi dans la pensée,
Où vos goûts iraient vous porter?
Serait-ce sur ces bords dont le charme tranquille
A passé dans les vers d'Homère et de Virgile;
Où les esprits des bienheureux
Tout le jour s'en vont, deux à deux,
A l'ombre du même feuillage,
Respirer l'air des mêmes cieux;
Sur les bords du même rivage,

Tout admirer des mêmes yeux ;
Et, du même air de négligence,
Se disant les mêmes fadeurs,
Sur des gazons toujours en fleurs
Promener la même indolence ?
Le soir vient, et la même main,
Vers le même lit que la veille,
Conduit, par le même chemin,
Chaque ombre heureuse, qui sommeille,
Jusqu'à l'heure où l'aube vermeille
Ramène, pour le lendemain,
Une félicité pareille.
Ce ciel toujours d'azur, ces bosquets toujours verts
Finiraient, croyez-moi, par lasser votre vue ;
A des plaisirs toujours offerts,
Sans en jouir on s'habitue,
Et le plus beau printemps doit son lustre aux hivers.

Les enfants d'Ossian, les guerriers scandinaves,
Moins polis que les Grecs, plus fous, mais aussi braves,
Vont dans leur Élysée à de nouveaux combats.
Un vaste château d'or y reçoit leur courage ;
Enfants, femmes, vieillards, tous ont soif de carnage.
Là, le barde s'élance au milieu des soldats,
Les bat, meurt, ressuscite et va boire à la ronde,
A la santé d'Odin, dans un crâne ennemi.
Ah ! nous n'envîrons pas à Fingal, à Morni,
L'épouvantable espoir où leur bonheur se fonde

De leur félicité ne soyons point jaloux ;
C'est déjà bien assez de se battre en ce monde :
Eh ! que l'autre du moins ait des combats plus doux !

Parmi ces paradis dont l'espèce varie,
Il en est un surtout ouvert au musulman.
Celui qui fut fidèle aux dogmes du Coran,
Plein des feux du désir, même après cette vie,
Sur l'albâtre mouvant d'un sein de Circassie
Va reposer son front dégagé du turban.
Je sais qu'en quittant l'existence
Il est assez doux de songer
Qu'on ne renonce point à toute jouissance,
Cet espoir à mourir pourrait encourager ;
Et, si j'étais sultan, j'aimerais à me dire :
Je meurs ; mais cent beautés, orgueil de mon empire,
Devant ma volonté mille esclaves tremblants,
Ces carreaux d'édredon, ces sorbets succulents,
Ces trésors, ce sérail, l'encens que j'y respire,
Tous ces biens me suivront ; mourons donc !.. Mais aussi
Dans ce bel avenir où je vois cent maîtresses,
Mon cœur n'a pas l'espoir de trouver un ami.
Ah ! reprends, Mahomet, tes frivoles largesses ;
Garde tes voluptés, ton sorbet, tes houris.
Ces biens sont doux ; mais que m'importe ?
Je ne veux point d'un paradis
Où Salomon peut être admis
Quand Pylade reste à la porte.

Notre Élysée enfin doit être un lieu charmant.
C'est le séjour de la volupté pure ;
Là, les heureux, par un secret penchant,
Suivent les lois que dicte la nature ;
Là, l'amitié jamais ne ment ;
Là, chaque époux est un amant
Qu'une amante suit ou devance ;
Chaque mot est un sentiment ;
Chaque souhait, chaque espérance
Voit éclore une jouissance ;
Chaque fête, chaque plaisir
Est suivi d'un nouveau désir ;
Chaque moment de l'existence
Est un tableau du vrai bonheur,
Que l'âme recueille en silence,
Et qui s'épure au fond du cœur.
Là, la jeunesse recommence,
La santé n'a jamais d'absence ;
Et l'innocence est une fleur
Que la main du plaisir effeuille,
Et qui, par un charme enchanteur,
Renaît sous le doigt qui la cueille.
Si cette image vous séduit,
S'il est vrai qu'en quittant la vie
Nous puissions, quand la mort nous plonge dans sa nuit,
Voir se réaliser cette douce folie ;
Ah! ne détruisons pas ce dogme consolant.

Rapprochons-nous plutôt de ce terme trop lent;
Et si, trompant notre croyance,
Les dieux nous refusaient ce bonheur désiré,
Nous l'aurions du moins espéré;
Eh! n'est-ce rien que l'espérance?

PROMENADE D'AUTOMNE

AU BOIS D'AUTEL.

Il est donc vrai ! Flore, au printemps,
M'avait fait de vaines promesses !
J'ai vu ses trompeuses largesses
Devenir le jouet des vents.

Mes pommiers, pour toutes parures,
N'offrent qu'un fruit pâle et taché,
Qui dans son sein garde caché
L'insecte aux secrètes morsures.

Ah ! sans moi, qu'on porte au fruitier
Ce tribut d'une avare automne ;
Que mon petit clos me pardonne
Si je le quitte un jour entier.

Un riche pays m'environne :
Ailleurs, pour me dédommager,

Je puis voir quelque autre verger
Plus favorisé de Pomone.

Partons : dans un recoin du bois,
Où l'œil s'étend de ma fenêtre,
Allons rêver sous le vieux hêtre
Que j'ai visité tant de fois.

Plus d'un jeune couple, je gage,
Se rendant au prochain hameau,
Eut un abri durant l'orage
Sous l'épaisseur de son rameau.

Moi, j'y viens chercher du silence,
Un air pur en toute saison,
Et, sous son dais qui se balance,
Un siége du plus doux gazon.

Marchons, j'ai besoin d'air, d'espace;
Tout est prêt : j'ai mon feutre gris,
Voilà mon vieux bâton, j'ai pris
Mon livre, mon fidèle Horace;

Lui qui m'enseigne sans effort
A souffrir les méfaits des hommes,
Les maux du temps, les coups du sort,
Et le ver qui mange mes pommes.

Les chars roulant vers les châteaux
Sur ce chemin n'abondent guère ;
Le vent, où le pas des troupeaux,
Y fait seul lever la poussière ;

Et cependant tout est tableau
Pour le rêveur qui s'y promène ;
Quelque incident toujours nouveau
Vient à ses yeux changer la scène.

Là, le chasseur à l'œil félon,
Pour frapper de plus près la grive,
Franchit ce ruisseau, dont l'eau vive
Court désaltérer le vallon.

Plus haut, dans ces grasses pâtures,
J'aime à voir ces chiens vigilants,
Ce bélier, ces moutons bêlants,
Et leurs dos aux molles fourrures.

Mais, vers le bois plus nous montons ;
Plus la feuillée offre un mélange
De riches couleurs, d'heureux tons,
Du vert-pâle jusqu'à l'orange.

Quelle caravane d'oiseaux
Sur ma tête fend le nuage !

N'entends-je pas sous ces berceaux,
Le chant des filles du village ?...

Non, c'est la voix de l'émondeur.
Que vois-je !... Il est au pied du hêtre
Dont la voûte, sous sa rondeur,
Abrite mon siége champêtre.

La coignée, à coups redoublés,
Ébranle sa tige superbe;
Ses longs branchages mutilés
De toutes parts tombent sur l'herbe;

Tout est en deuil; le ramier fuit,
Et l'écho qu'attriste l'automne,
Répète le bruit monotone
De l'acier tranchant qui détruit.

Faut-il que cette sombre image,
En nous arrachant à nos jeux,
Jette son voile nébuleux
Sur le plus riant paysage ?

Ce bûcheron à cheveux blancs
Qui sape l'arbre et qui le mine,
N'est-il pas l'emblème du temps
Qui nous frappe et nous déracine ?

Son cœur n'éprouve aucun combat
En mutilant ces vertes cimes.
Il chante, en frappant ses victimes.
Sa tâche est d'abattre, il abat.

Qui sait pourtant si ce vieux hêtre
Ne quitte point avec regret
Les jeux que son ombre couvrait
Et l'heureux sol qui le vit naître?

N'importe, il faut subir son sort,
Qu'on soit arbre ou roseau débile.
Le sien du moins fut d'être utile,
Car il l'est même après sa mort.

Vienne l'hiver, et quelque pâtre,
Dans les cités, dans les hameaux
Viendra nous vendre ses rameaux
Tout prêts à petiller dans l'âtre.

Si décembre amenait jamais
Son vieux tronc sous mon toit champêtre,
Dans mon foyer j'éprouverais
Quelque joie à le reconnaître.

Souvent son dôme protecteur
Du soleil m'épargna l'injure,

Qu'il soit encor mon bienfaiteur
En me sauvant de la froidure.

Peut-être sa douce chaleur ;
Jusqu'au cœur se faisant paisage ;
Me rendrait le penser rêveur
Que j'ai goûté sous son ombrage.

J'attiserais, d'un soin jaloux ;
Les charbons ; ardente lumière ;
Puis cendre chaude au feu plus doux ,
Puis à la fin froide poussière.

« Le dur vieillard qui t'a frappé
(Dirais-je) à la faux meurtrière
» N'a sans doute point échappé ,
» Et, comme toi, n'est que poussière.

» Au taillis qui se reproduit
» Désormais il ne peut plus nuire... »
Non ! mais le temps n'a pas détruit
L'outil façonné pour détruire.

La coignée est en d'autres mains
Au même emploi toujours fidèles ;
Je l'entends par les grands chemins ;
Qui sape des tiges nouvelles.

Moi-même, enfin, qui rêve ainsi,
Avant le tronc de ce vieux hêtre,
Avant ce bûcheron, peut-être
Deviendrai-je poussière aussi.

VOYAGE

DE GRENOBLE A CHAMBÉRY.

RELATION

D'UN VOYAGE

DE GRENOBLE A CHAMBÉRY,

ADRESSÉE A MA SOEUR.

. . . . . Quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint ;
Vous y croirez être vous-même.

LA FONTAINE, *les Deux Pigeons.*

Chambéry, . . . septembre 1797.

Il n'est que trop vrai, ma chère Virginie ; je viens d'avoir une maladie des plus sérieuses. Je ne croyais plus guère t'écrire que des bords du Cocyte ; mais mourir loin de toi, privé de tes soins et de tes embrassements, était une fin trop cruelle, et que je n'avais pas méritée. Une vieille garde-malade, qui ronflait chaque nuit à mes côtés, m'avait pourtant mis

dans le secret de ma position par une confidence peu rassurante; quelques bonnes âmes me regrettaient d'avance. De mon côté, je cherchais à me consoler d'un mal que je ne pouvais éviter. Enfin, les soins de l'amitié plus que ceux de la médecine, et surtout la bonté de mon tempérament, m'ont rendu à la santé.

Une belle dame a dit : *Qu'avant de faire mourir des gens comme elle, le bon Dieu y regardait à deux fois.* Pour moi, je crois, avec plus de vraisemblance, que c'est avant de séparer deux cœurs étroitement liés, avant d'enlever un frère à sa sœur, un ami à des amis, que le ciel *y regarde à deux fois*; et j'aime à croire que je dois la vie à cette précaution de la Providence.

Je ne sais rien d'aussi maussade que ces tempéraments insolemment robustes, sur lesquels la maladie n'a jamais de prise. Quoi de plus maladroit que d'être toujours bien portant? Une maladie du moins donne du relief à la santé, et nous la fait mieux sentir. Tout est si bien arrangé dans ce monde, que le mal même a son mérite.

L'avis du médecin fut que je devais prendre de l'exercice aussitôt que je le pourrais : c'était bien le mien aussi; et dès que je pus sans danger suivre mon goût et son ordonnance, je me mis en route sans savoir où j'irais. Un de mes amis s'offrit à m'accompagner; et, par un beau jour d'automne, à trois heures après midi, un bâton à la main, un Horace, un LaFon-

taine dans la poche, nous quittâmes Grenoble et partîmes en véritables chercheurs d'aventures.

Muse qu'invoquait Bachaumont,
Et qui siéges au double mont,
Près d'Hamilton et de Boccace,
Choisis tes pastels les plus frais,
Et viens verser sur mes portraits
Cette élégance, cette grâce,
Cet enjoûment, ce sel français,
Et ce vrai ton de badinage
Que Chapelle a si bien saisi,
Quand il peint *monsieur d'Assouci*
N'ayant plus pour tout équipage
Que ses vers, son luth et son page.

Tout en faisant cette invocation, nous nous aperçûmes que nous étions à deux cents pas de Grenoble, sur la route de Chambéry. Nous avions à notre droite l'Isère, qui promenait assez tristement son eau sale et bourbeuse; de l'autre côté, notre vue se portait sur des paysages plus riants. C'était au-dessus de la Tronche, le coteau qui domine ce faubourg, tout parsemé de jolies habitations couvertes en tuiles rouges et garnies de fenêtres bien vertes; c'était des bouquets d'arbres fruitiers dispersés çà et là; quelques vignes au pampre large et noir; des jardins cultivés; des rochers chauves et pelés, à côté de rochers fertiles jusqu'au sommet et couronnés de fleurs; et enfin, au-dessus de ces vastes gradins, une couche de neiges éternelles,

à travers laquelle on voit percer les têtes de quelques sapins décharnés de vieillesse.

Du sein de ces mornes frimas
Le démon des hivers lève en sifflant sa tête.
L'oiseau qui dans nos champs avec plaisir s'arrête,
D'un vol rapide effleure ces climats ;
Mais plus bas Pomone amoureuse
Protége les fruits, les boutons,
Et, de son haleine frileuse
Échauffant les jeunes bourgeons,
Hâte la vigne paresseuse.
Flore elle-même, admise au sein de ces jardins
Où l'acacia blanchit près des roses vermeilles,
Semble avoir, sur un sol fécondé par ses mains,
Effeuillé sa guirlande et versé ses corbeilles.

Nous ne nous lassions pas d'admirer ce constraste de la nature morte et sauvage et de la nature animée.

Qui le croirait? ce n'est pas sous ce beau ciel que la muse de l'idylle doit venir chercher ses bergères. Celles qui habitent ces campagnes n'inspirent aucune idée gracieuse à l'imagination du poète. Elles sont presque toutes jaunes ; leurs joues n'ont ni coloris ni embonpoint, et leurs cous gonflés se sentent déjà du voisinage de la Savoie.

Cette superbe contrée est arrosée par la plus sale des rivières. Son eau, couleur d'ardoise, inonde, après la fonte des neiges, les champs qui l'avoisinent. Ses ravages, qui ne sont que trop fréquents, empêchent l'in-

dustrie et la culture de s'approcher de trop près de ses bords. Nous faisions, en la regardant couler, ces remarques peu flatteuses, quand nous vîmes son eau se noircir encore davantage, tournoyer sur elle-même en vagues circulaires ; et il en sortit une femme livide, au teint olivâtre. C'était la naïade de l'Isère, qui, se formalisant de nos propos, nous apprit qu'elle descendait en droite ligne du Mont-Isaro ; qu'après avoir traversé la Savoie, une partie du Dauphiné, et inondé quelques caves de Grenoble, elle se mariait avec le Drac, et que de compagnie ils allaient tous deux se précipiter dans le Rhône, au-dessous de Romans.

Alors, d'un ton soumis et doux :
« Belle nymphe, dit l'un de nous.
Si vous voulez que dans le monde
Nous puissions nous louer de vous,
Dans votre course vagabonde,
Respectez les vins du pays,
Et n'allez pas verser votre onde
Dans les celliers de nos amis. »

Nous ignorons si la naïade aura écouté notre prière ; mais nous la vîmes se plonger aussitôt dans sa vilain eau.

A mesure que nous avancions, la scène variait et devenait plus majestueuse. Une portion des Alpes se déployait à notre droite, avec ses sommités couronnées de neiges et sa ceinture de nuages bleuâtres. Cette chaîne de montagnes inaccessibles en dominait

plusieurs autres plus rapprochées de nous. Ce groupe de monts entassés présente à l'œil un immense amphithéâtre, qui se prolonge jusque dans l'horizon le plus reculé.

On jouit de ce coup d'œil jusqu'à Mont-Bonot, village à deux petites lieues de Grenoble, dont les guinguettes sont renommées à dix lieues à la ronde. Les jours de fêtes, les gourmands et les grisettes y accourent en foule.

C'est là surtout que Bacchus est fêté ;
Là tout le jour, le buveur intraitable
Avec le vin fait circuler à table
Les gros bons mots, la bruyante gaîté,
Et du quartier l'histoire véritable.
Là, mainte fois en l'air les bouchons élancés
Retombent sur le nez des buveurs courroucés.
La nuit seule met fin à ces festins rustiques.
Le soir, de Chambéry viennent quelques marmots
Qui, barbouillés de suie et les pieds en sabots,
Font gémir le clavier de leurs vielles gothiques,
Montrent les airs nouveaux aux femmes, aux maris,
Et, tout fiers de fixer l'attention publique,
Font voir aux curieux la lanterne magique,
Et la lune et le diable, et Jean Bart et Paris.

Des habitants, chargés sans doute de faire les honneurs du pays, nous offrirent d'attendre la soirée pour prendre notre part de ce divertissement; nous eûmes le courage de refuser, et nous continuâmes notre route.

A quelque distance de Mont-Bonot on rejoint encore l'Isère. Ici, cette rivière est mieux encaissée : ses deux rivages offrent au crayon du dessinateur des études délicieuses, et, de la route même, nous pouvions voir voguer, au gré d'une brise fraîche, sur son eau plus reposée, quelques barques chargées de pêcheurs et de filets.

Avant d'aller plus loin, reposons-nous un peu sur ces bords;

Respirons-y quelques instants
La fraîcheur de ce paysage :
Ce bois, cette eau, cet ermitage,
A mes yeux sont toujours présents.
Du troupeau, qui rentre au village,
J'entends encor les bêlements ;
Mon odorat cherche l'encens
Qui s'exhale de ce bocage ;
Dans ce champ peuplé de roseaux,
Je vois encor cette chaumière,
Ces saules aux pâles rameaux,
Ces génisses, cette laitière ;
Et plus loin, sur les verts coteaux,
Ces ombres, ces jets de lumière,
Dont les mouvements inégaux,
D'une obscurité passagère,
D'une clarté douce et légère,
Couvrent tour à tour vingt hameaux.
Je vois surtout ce petit pâtre,
Les pieds nus, la face rougeâtre,
Appuyer son petit genou
Sur ce marche-pied de feuillage,
Doucement incliner le cou,

Poser ses mains sur ce rivage
Qui sert de digue à ce ruisseau,
Et, pour s'abreuver de son eau,
Y plonger son joli visage.

Ce voyage-ci, ma chère amie, ne ressemble point à celui que nous fîmes à Nantes ; je ne trouve plus ces points de vue délicieux qu'on ne découvre que sur les bords de la Loire ; le chemin où nous sommes ne vaut pas cette belle chaussée qui mène d'Angers à Tours ; les montagnes que j'ai devant les yeux ne sont pas habitées comme celles des environs de Blois, où l'on voit des villages entiers bâtis dans le roc. L'industrie et la nécessité ont creusé dans les rochers qui bordent la Loire des logements à plusieurs étages : toute une famille s'y met à bâtir sa maison, comme les hirondelles à construire leurs nids. Le soleil y pénètre d'un côté par des fenêtres garnies de mousse et de feuillages ; et l'habitant de l'étage le plus élevé a son champ au-dessus de sa tête, et se voit, pour ainsi dire, couronné de ses épis.

La vallée de Graisivaudan nous offrait des aspects plus sauvages ; et si, dans les champs de la Touraine, la nature étale tout le luxe de l'abondance, elle ne frappe guère ici que par la pompe de ses tableaux et la singularité de ses accidents.

Ici, pourtant, je demande toute ton attention ; si tu traverses jamais cette vallée, si tu foules un jour ce chemin pressé de chaque côté par une montagne,

je veux que tu puisses reconnaître le point de vue dont je vais essayer de te donner une idée. Je veux que tu puisses te dire : « C'est là que mon frère a passé ; là, il a songé à moi ; voilà bien le tableau qu'il m'a dépeint. » Que du moins alors tu éprouves une partie du plaisir que j'aurai goûté long-temps avant toi.

Il était près de sept heures du soir, en automne ; la soirée était belle, le ciel pur, et l'air calme. Nous étions à près d'une lieue au-delà de Lumbin, à l'endroit où la route fait un détour. Là, le voyageur perd de vue le chemin qu'il a fait : celui qui lui reste à faire se dérobe aussi par un autre détour. Il est de toutes parts environné de montagnes, et tout ce qui l'environne est cultivé. Les rochers se sont dépouillés de toute leur âpreté ; on ne leur voit plus cette teinte grisâtre qui fatigue l'œil ; partout la vue s'élance et se promène sur un immense tapis vert. Là, des ravines, effrayantes par leur profondeur, présentent le sillon de la charrue ; plus haut, sont des prés, des vergers et des fleurs, où l'on n'eût cherché que des cailloux. Sur toute cette scène riante, sont épars quelques bouquets de bois, du milieu desquels s'élève une fumée légère qui se réunit bientôt aux vapeurs des nuages : cette fumée dit que là est une chaumière, une famille, que ce beau pays n'est pas un désert. Du point le plus élevé et le plus pittoresque de la montagne, une cascade s'élance en nappe d'argent ;

elle va se briser en écume à plus de deux cents pieds du point d'où elle part; et, après avoir descendu le bas du coteau par une pente plus douce, après s'être reposée dans des champs de plantes aromatiques, elle vient couper la grande route, et passe aux pieds du voyageur qui respire, avec la fraîcheur de son eau, l'odeur balsamique qui semble en jaillir.

Le recueillement de cette scène n'était interrompu que par le murmure de cette eau, par la chute de quelques feuilles que les vents d'automne détachaient des arbres, et le son lointain d'une musette que les échos faisaient parvenir à nos oreilles. La lune, qui jetait une lueur pâle sur toutes les pointes du coteau, semblait ceindre ce tableau délicieux d'une brillante auréole.

Pourquoi, ma chère amie, cette vue réveilla-t-elle dans mon âme des souvenirs douloureux? Pourquoi me rappelait-elle tous les malheurs dont j'ai gémi depuis mon enfance? Qu'avait de commun ce beau ciel, ce beau paysage, avec nos adieux, mes craintes sur toi, sur tout ce qui m'est cher, et le tourment inconsolable de l'absence? Voilà ce qu'elle jeta de douloureux dans mon cœur; et pourtant je m'attachais avec une sorte de charme à ces réflexions; et pourtant en les repassant dans mon âme, je jouissais d'une tristesse qui n'avait rien d'amer; car il est une sorte de volupté lugubre et douce attachée au souvenir du malheur.

La nuit qui s'avançait vint nous détourner de ces rêveries, et nous forcer de chercher un asile. C'eût été déroger à notre qualité bien constatée d'aventuriers que d'aller passer la nuit à l'auberge. La lassitude, d'ailleurs, ne nous permettait guère d'aller prendre un gîte au Touvet, seul endroit où il y eût une hôtellerie. Nous fûmes forcés d'entrer à la première porte qui se trouva ouverte : c'était celle d'une chétive maison à quelques pas du village.

Une vieille femme nous y reçut sur notre bonne mine, et avec le ton de l'hospitalité la plus franche. Après nous être donnés pour des voyageurs égarés, nous demandâmes un gîte et un souper ; on nous promit l'un et l'autre de la meilleure grâce du monde. Mais un vieux goutteux, qui se donna pour le curé du village, vint réclamer sa part du souper, et nous nous mîmes à table avec lui. Ce festin ressemblait assez à celui de Philémon et Baucis :

La table, où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas ;
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.

Quoi qu'il en soit, à tout autre qu'à un convalescent, ce souper eût paru délectable. On nous offrait de si bon cœur ! on était si fâché de n'avoir rien de meilleur ! l'appétit, la reconnaissance nous aiguillonnaient, et nous dévorâmes.

Le vieux curé s'était fait apporter du vin ; et, dans le cours du repas, il nous avoua que, pendant toute sa vie, il ne s'était connu que deux passions bien décidées, celles d'aimer le bon Dieu et le bon vin.

Ce repas frugal nous rappelait la vie patriarcale, les mœurs de l'Arcadie et ce bel âge d'or si vanté par les poètes, dont il ne nous reste plus qu'un souvenir peut-être infidèle. De là des regrets amers sur la fuite irréparable de ces beaux jours, et un hommage reconnaissant à la mémoire des hommes aimables qui ont revêtu cette erreur de toute la féerie de la poésie. Nous parlâmes de Théocrite, de Gessner, de Deshoulières.

Et toi, mon oncle et mon ami,
Toi qui dans l'art des vers fut mon guide et mon maître,
Qui peignis le bonheur [1] et ne pus le connaître,
Sensible Léonard, chantre de Faldony [2],
Dans tous nos souvenirs tu revivais aussi.

Nous regrettions qu'une mort prématurée l'eût enlevé aux lettres et à l'amitié ; et dans nos regrets nous le placions au séjour des ombres heureuses, entre Tibulle et Deshoulières.

Tandis qu'ainsi l'on devisait,
Le vieux pasteur, qui sur son banc dormait,

[1] Voyez les Idylles de Léonard.
[2] Voyez les lettres de deux amants de Lyon.

Ouvre à moitié ses pesantes paupières,
S'éveille, et voyant qu'on vantait
Et les ruisseaux, et les bergères,
Et les moutons de Deshoulières,
Nous dit, recueillant ses esprits,
Et d'un ton pénétré de son petit mérite,
Que ces moutons étaient sa pièce favorite,
Surtout quand ils étaient rôtis.

Nous rîmes beaucoup de la naïveté du bonhomme, qui s'imaginait sûrement que Deshoulières était le canton de la France le plus renommé pour les moutons. Nous lui laissâmes finir son somme, et nous allâmes commencer le nôtre.

Je te vois d'ici, ma sœur, t'apitoyer sur la mauvaise nuit qui va succéder à ce souper. Où est Gabrielle? Ne dit-elle pas, comme l'ami du pigeon voyageur :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste ?

Ah! vos inquiétudes ne sont que trop fondées; et je voudrais épargner à votre pitié fraternelle la description de nos deux lits gothiques, et de la chambre où on les avait dressés.

Quatre fenêtres sans vitraux
Y laissaient pénétrer tous les vents cardinaux ;
Les rats, pendant la nuit, s'y livrèrent bataille
Près de nos deux lits sans rideaux ;
Et, pour toute défense, étaient sur la muraille
Deux soldats, droits comme un bâton,

Crayonnés avec un charbon.
Enfin, mauvais logis, méchant lit, pauvre chère,
Tout nous rappelait assez bien
Que nous avions manqué de faire
Notre oraison à saint Julien.

Mais il fallut en passer par là. La crainte de ne pouvoir pas dormir était assez naturelle à des gens couchés comme nous l'étions : nous ne pûmes nous en défendre, et l'un de nous, en sa qualité de poète, crut devoir adresser la prière suivante à Morphée :

Viens sur ma paupière assoupie,
Sommeil, seul bien des malheureux ;
Au jaloux, à l'ambitieux,
Laisse la brûlante insomnie.

Ne va point verser tes pavots
Sur l'asile où le crime veille,
Où, sans nul espoir de repos,
Cent fois l'avarice s'éveille.

Mais nous, dont l'âme goûte en paix
Du bonheur la douce chimère,
Le remords n'approcha jamais
De notre couche solitaire.

Jamais dans ton obscurité
Nos mains, que conduit l'innocence,
Par les éclats de la vengeance,
N'ont troublé ta tranquillité.

Seulement quelquefois l'Aurore,
En renaissant pour l'univers,

Sur le duvet nous vit encore
Agités du démon des vers.

Seulement tes ombres épaisses
Nous ont vus, dans un soin jaloux,
Veiller parfois pour des maîtresses
Qui dormaient sans songer à nous.

Mais, c'est l'amitié qui t'en prie,
Étends tes ailes sur nos yeux :
A l'avare, à l'ambitieux
Laisse la brûlante insomnie.

Soit que nos vœux aient été exaucés, soit que la lassitude nous ait endormis, nous finissions à peine, qu'un sommeil bienfaisant nous ferma les yeux.

Le lendemain, une courbature assommante nous empêcha de continuer notre route à pied. Nous voulions pourtant pousser jusqu'à Chambéry. On délibéra, et il fut décidé que nous chercherions des chevaux dans le village.

En historien véridique, je dois prévenir les voyageurs futurs que les haras du Touvet sont détestablement montés. Mon compagnon de voyage eut toutes les peines du monde à s'y procurer une vieille jument, encore se trouva-t-elle borgne; et par un grand hasard, qu'on me fit considérer comme un grand bonheur, mon hôtesse m'offrit, pour continuer ma route, un misérable mulet qui tombait de vieillesse.

Il fallut nous en contenter, faute de mieux. Nous dîmes adieu à la vieille femme, et nous montâmes fièrement nos deux rosses, après nous être mis en garde contre les quolibets que ne manqueraient pas de nous lancer les passants. Dès que nous rencontrions sur la route quelque mine un peu caustique, ou seulement équivoque, avant qu'elle eût eu le temps de se divertir de nous, nous la prévenions par un grand éclat de rire, et nous piquions des deux.

Grâce à cette recette, notre équipage grotesque cheminait à l'abri de toute épigramme. Déjà nous découvrions les fortifications de Barraux. A cette vue, le vieux mulet que je montais se mit à hennir comme d'allégresse. Ce demi-aveu, joint à d'autres présomptions, nous fit conjecturer qu'il avait assisté, en 1598, à la fameuse expédition du connétable de Lesdiguières, qui, pendant un beau clair de lune, enleva cette place à la Savoie. Une teinte d'antiquité répandue sur sa figure, que je m'avisai de regarder, et un soupir qui lui échappa, achevèrent de nous le persuader; et, comme il ne s'en défendit pas, nous en demeurâmes convaincus.

Barraux n'offre rien d'extraordinaire, si ce n'est sa forteresse. Nous allâmes la visiter. On nous y montra des canons pris à la Savoie, il y a près de trois cents ans. Nous y remarquâmes aussi les restes d'un bas-relief qui a dû représenter la figure d'un Charles Emmanuel, duc de Savoie. Ce bas-relief est entière-

ment défiguré; on ne voit plus que la place où il a existé, encore est-elle partout mutilée de coups; et l'homme qui nous conduisait nous dit, à ce sujet, avec un sang-froid admirable, que depuis la fameuse journée de l'Esparon, où ce prince fut défait par Lesdiguières, tous les ans, à pareille époque,

La nuit, l'ombre de Lesdiguière
Dans la forteresse apparaît ;
Qu'elle y traîne un long cimeterre,
Long comme celui qu'à la guerre
Notre connétable portait ;
Et qu'en passant près du portrait
Du duc vaincu, l'ombre murmure,
Et, par un mouvement fatal,
D'un vieux bâton de maréchal
Va lui balafrer la figure.
Il ajoutait que cette injure,
Jointe à toutes celles du temps,
Avait dû, depuis deux cents ans,
De ses traits changer la nature.

Comment ne pas céder à des arguments de cette force! nous quittâmes ce savant, après l'avoir remercié; et nous allâmes jouir du coup d'œil de la foire qui se tenait ce jour-là à Barraux.

Quelle foire! Ce n'est pas là que les curieux ou les gourmets doivent chercher

Les moissons du Bengale ou de la Jamaïque,
Ni le suc du roseau qui croît en Amérique,

Ni ces tapis persans qui couvrent nos parquets,
Ni les vins de Chio, ni ces tissus de soie
Dans les murs de Pékin fabriqués à grands frais,
Où l'or, fixé par l'art, en dessin se déploie.
Quatre marchands, à pied venus de la Savoie,
Sur des planches à l'air étalaient des lacets,
Des rubans, des mouchoirs de soie,
Et des assortiments complets
D'images, où l'on voit le noble jeu de l'oie,
Les Quatre Fils Aymon et leurs faits éclatants,
Et saint Hubert et son cantique.
Le soir, chacun plus loin va chercher des chalands,
Sur son dos portant sa boutique.

Nous profitâmes de l'occasion de la foire pour acheter, chez une manière de rôtisseur, deux perdrix aux brodequins rouges et deux bouteilles de vin de Montmélian. Une des conditions de ce marché fut qu'on nous les ferait porter dans la plaine, avec ce qu'il fallait pour y faire une légère collation.

Nous quittâmes Barraux munis de ce viatique; et, quand nous fûmes à cent pas de la place, nous nous arrêtâmes sur une grande pelouse verte. Là

Je descends de mon Bucéphal.
Nous dressons le couvert sur un lit de verdure,
On fait une prière au grand saint Épicure,
Et l'on s'assied tant bien que mal.
L'acier, qui donne essor à la liqueur vermeille,
Décoiffe avec fracas l'une et l'autre bouteille;
Le vin s'échappe en flots mousseux,
Et vient jaillir dans la fougère :

Nous suffisons à peine au soin voluptueux
De remplir tour à tour et de vider le verre.
Nos deux perdreaux, blottis sous leur manteau de lard,
Prétendaient vainement esquiver la fourchette ;
Le fer a fait sauter ce fragile rempart,
Et le sang des vaincus a rougi notre assiette.
Enfin, dans le transport dont nous étions saisis,
Nous bûmes si bien l'un et l'autre
A la santé de nos amis,
Que nous dérangeâmes la nôtre.

Il fallut pourtant remonter à cheval. Nous avions la vue trop offusquée par les vapeurs du vin de Montmélian, pour bien juger des beautés que nous offrait la nature; un soin plus naturel nous occupait, celui de conduire nos chevaux, sans encombre, au milieu d'un chemin étroit et pierreux.

Le moment approchait où toute ma prévoyance allait être en défaut. A l'entrée d'un petit sentier que nous allions laisser à notre droite, mon mulet, profitant d'un moment de distraction, s'écarte brusquement de la route, et, malgré mes efforts et mes menaces, m'entraîne, à travers de profondes ornières, dans un chemin détourné. Au pas ferme et décidé dont il me menait, je jugeai que ma résistance serait inutile; je m'abandonnai à son caprice, et, satisfait de ma docilité, il alla tout d'un trait s'arrêter à la porte d'une ferme en ruines, où ce sentier aboutissait. Je descends, je le suis : il entre dans la cour d'un air de connaissance; et j'entends le fermier, sa femme, ses

enfants, s'écrier tous avec joie : *C'est Forbans! ah! voilà Forbans!* On se presse autour de lui;

On le fête, on l'accueille en cette humble retraite,
Comme on accueillerait un ami qu'on regrette.
Et moi, de ces transports ignorant le sujet,
J'interroge. On m'apprend que ce pauvre mulet
Était né dans la ferme, et que jamais peut-être
Sans les plus grands malheurs il n'eût changé de maître ;
Mais qu'enfin, succombant à la nécessité,
Pour ceux qui l'entouraient craignant sa pauvreté,
Son maître, à le nourrir ne pouvant plus prétendre,
Au village voisin un jour alla le vendre,
Et que, depuis ce jour, malgré le froid, les vents,
Malgré son conducteur, Forbans, le vieux Forbans,
Dès qu'au bas du sentier il avait pu se rendre,
Se détournait, toujours par un soin généreux,
Pour aller visiter ses hôtes malheureux.
Là, content de revoir le toit qui l'a vu naître,
L'enfant déjà grandi qui fut son jeune maître,
Les pâturages verts, les fontaines, les lieux
Témoins de son bonheur et de ses premiers jeux,
Forbans, fier de l'accueil dont l'amitié l'honore,
Heureux de souvenirs, se croyait jeune encore.

Et quel est l'homme qui, comme lui, ne se sente rappeler par une voix secrète vers le lieu où il a rencontré le bonheur? Quel est celui de nous qui, après l'avoir perdu, n'en dépose une image dans le fond de son cœur, et qui, par un dernier besoin, au moment où toutes les illusions de la vie nous abandonnent, n'aime à songer qu'il fut heureux aussi? comme

si le regret du bonheur était un dédommagement de sa perte!

A ma prière, on fit cesser la visite du vieux mulet un peu plus tôt que de coutume; et, par un mouvement de pitié qui me toucha, le fermier voulut qu'un de ses fils accompagnât Forbans jusqu'au bout du sentier. Là, le pauvre animal reprit sa vieillesse qu'il semblait y avoir laissée; et, long-temps même après avoir quitté celui qui l'avait reconduit, il tournait machinalement sa tête du côté du petit sentier,

Comme un voyageur emporté
Loin d'un séjour qui sut lui plaire,
Tourne un regard involontaire
Vers le pays qu'il a quitté.

Je m'empressai de rejoindre mon ami qui m'attendait, fort étonné de ma disparition. Je lui en appris les suites; et tout en lui contant l'aventure du bon Forbans, nous arrivâmes au village des Marches.

De la route, on ne voit que quelques maisons du village, au pied desquelles passe un ruisseau. Ce ruisseau faisait autrefois la ligne de démarcation entre la France et la Savoie : son eau limpide arrosait et séparait le territoire de ces deux Etats. C'est au delà de ce filet d'eau que le ravisseur se voyait en sûreté avec sa maîtresse, le voleur avec son trésor, le libelliste avec ses manuscrits;

C'est là que nos banqueroutiers,
Un pied posé sur la Savoie,

Pouvaient dire, en sautant de joie,
Bonsoir à tous leurs créanciers.

Comme nos deux montures, après nous avoir très-rapidement ballottés sur toute la route, ralentirent leur marche aussitôt qu'elles eurent franchi ce ruisseau, nous jugeâmes qu'elles avaient autrefois servi à plusieurs de ces messieurs qui devaient sans doute être pressés d'arriver en terre libre, et qui, s'y trouvant enfin, se souciaient fort peu de courir la poste dans un pays où ils ne redoutaient plus la rencontre des huissiers.

Ici, nous sommes en pleine Savoie. Soit prévention, soit réalité, l'horizon qui se découvre à nous, ces points de vue nouveaux, ces sites plus sauvages annoncent une autre culture, d'autres mœurs, d'autres habitants.

« Le fruit de ces châtaigniers sert à faire le pain » que nous mangeons dans nos fermes; ce bonhomme, » qui a les épaules couvertes de ses cheveux épars, » est le propriétaire de ce champ de sarrasin; il ha- » bite à présent la cabane que vous voyez au bout, sa » maison ayant été couverte l'hiver dernier par une » avalanche. Ces vergers, plantés de mûriers, sont » loués à des négociants de Lyon, qui cultivent des » vers à soie; et cette boîte, qui pend en sautoir der- » rière mon dos, renferme toute ma fortune. » Le petit Savoyard qui nous donnait ces renseignements ouvrit en même temps la boîte où se trouvait son tré-

sor, et nous y fit voir une marmotte. Il nous apprit qu'il allait faire son tour de France, et s'éloigna de nous en chantant un air de montagne.

Le Savoyard est naturellement bon, actif, et plus industrieux qu'on ne le croit communément. Les habitants de la campagne sont presque tous propriétaires; il n'en est guère qui n'ait autour de sa chaumière quelques pieds de châtaigniers ou un carré de blé noir : ce sont là leurs domaines. Dans les arrangements de famille, les parents destinent presque toujours un de leurs enfants à faire ce qu'ils appellent son *tour de France.* Une fois cet arrangement pris, on ne s'inquiète plus sur le sort de celui qui en est l'objet; c'est une sorte d'état qu'on lui assure, c'est une dot qu'on lui donne. Avec cela, il part pour Turin ou Paris; et, après y avoir employé le temps de son absence à amasser un pétit pécule, il rapporte le fruit de ses voyages et le produit de son industrie au sein de sa famille, où il revient assez communément s'établir.

Tu sais, ma chère amie, que la Savoie fait à peu près chaque année une émission de ramoneurs pour les cheminées de toute la France; c'est de là que nous viennent ces petits commissionnaires si fidèles,

Aux cheveux plats, aux habits écourtés,
Qui, le matin, dans l'antichambre,
Vont porter ces billets à l'ambre
Que l'étiquette ou l'amour a dictés ;

Qui plus souvent, la face noire,
Dans nos foyers, l'hiver, viennent, le fer en main,
Ouvrir à la fumée un plus libre chemin,
Et sur le haut des toits célèbrent leur victoire.

Nous rencontrâmes une bande de ces pauvres enfants qui, ce jour-là, faisaient route pour Paris. Le rendez-vous général était indiqué dans la plaine : on les voyait accourir de tous côtés avec leurs vielles, leurs triangles, leurs orgues germaniques, et tout l'orchestre qu'ils promènent ordinairement avec eux. Leurs parents les accompagnaient tristement, et leur remettaient, avec quelque argent, deux ou trois chemises enveloppées dans un mouchoir. Ce mince trousseau est accompagné d'une remontrance, que les uns écoutent en riant entre leurs doigts, d'autres plus attentivement.

Un d'eux surtout, un d'eux, à la fleur de son âge,
Pour la première fois faisait ce long voyage :
Sa mère (à ce seul mot je sens couler des pleurs),
Sa mère le suivait, le cœur gros de douleurs,
Et le reconduisait jusqu'au prochain village.
C'est ce ruisseau qui doit les séparer.
Là ses sanglots se livrent un passage,
Je la vis, sur son fils attachant son visage,
Le prendre dans ses bras, sur son sein le serrer,
Et, d'un cri qu'arrachait la douleur maternelle,
Avant de fuir ce triste lieu,
Se navrant à loisir de sa peine cruelle,
Lui dire, hélas ! peut-être un éternel adieu.
L'enfant, trop jeune encor pour s'affliger comme elle,

Essuyait une larme et marchait en chantant...
D'autres, moins malheureux, emmenaient en partant
Leur père, leur famille, une sœur, une amie,
Ceux-là du moins étaient joyeux ;
Ils ne regrettaient rien ; ils avaient auprès d'eux
Tout ce qui peut donner quelque prix à la vie,
Ils emportaient avec eux leur patrie.

Cette séparation, qui m'en rappelait une aussi douloureuse, nous arracha quelques larmes; mais, pour me consoler, je me disais :

Peut-être cet enfant, dans sa course volage,
Verra ma sœur, au sein d'un modeste ménage,
A des devoirs chéris consacrant tous ses soins :
Il la verra, disais-je..., et je le plaignais moins,
Et je voulais être de son voyage.

En suivant notre route, nous retrouvâmes la mère qui s'en allait seule et désolée : elle tournait souvent ses regards inquiets sur l'enfant qui s'éloignait ; et, quand elle l'eut tout à fait perdu de vue, elle s'abandonna, sans contrainte, à la douleur la plus déchirante.

C'était une vraie pitié de voir le désespoir de cette pauvre mère. Nos consolations ne faisaient que redoubler ses sanglots. La tristesse qu'elle m'avait inspirée nous accompagna jusqu'à Chambéry. Nous y fîmes une entrée assez maussade. Une pluie froide commençait à tomber ; le vent la fouettait avec violence sur nous :

Et mon mulet, *l'œil morne et la tête baissée,*
Semblait se conformer à ma triste pensée.

C'est de cette dernière ville, où nous sommes depuis deux jours, que je griffonne à la hâte ma froide épître. Une de nos premières sorties a été pour visiter la maison qu'habitait madame de Warens. Nous fûmes plus affligés qu'étonnés du ton humiliant dont on nous parla de cette femme si tristement célèbre. A Chambéry, les hommes se la représentent toujours livrée aux caresses du jardinier Claude Anet, ou aux sales amours de ce garçon perruquier dont Jean-Jacques trace lui-même un portrait si repoussant; et les femmes ont beaucoup de peine à pardonner à Rousseau les révélations qu'il s'est permises à ce sujet dans ses *Confessions*. Le tribut de mépris qu'on paie ici à la mémoire de madame de Warens, ne nous a pas empêchés de nous faire indiquer déjà la route qui mène à la petite campagne où elle accueillit Rousseau dans sa jeunesse. Elle est à la porte de Chambéry; et demain, si le temps le permet, nous commencerons cette promenade de grand matin. En passant par le sentier qui conduit aux Charmettes, nous n'oublierons pas d'y cueillir quelques bouquets de pervenche [1], s'il en reste encore; et là sans doute se terminera notre pèlerinage.

[1] On se rappelle, au sujet de la pervenche, le trait que cite Jean-Jacques dans ses *Confessions*.

O toi que pour mon cœur la nature a formée,
Toi, que d'un tendre amour j'aurais peut-être aimée,
Si tu n'avais été ma sœur ;
C'est pour toi que ma muse entreprit ce voyage.
Deviens son juge et mon censeur :
Lis son frivole badinage,
Et fais rejaillir sur l'ouvrage
Un peu de l'amitié que tu dois à l'auteur.
Rappelle-toi ce jour où notre faible enfance,
Des champs de l'Amérique à jamais s'exilant,
Etonnée à l'aspect de ce ciel moins brûlant,
Salua du regard les coteaux de la France.
Eh bien ! depuis ce jour où des dattiers fleuris,
Des bois de cannelliers les odorants abris
Ne nous couvrirent plus d'une ombre fraternelle,
L'amitié, tu le sais, de sa chaîne éternelle
Nous a tenus tous deux étroitement serrés.
Toujours unis, mais souvent séparés,
Ce doux lien des cœurs soutint notre jeunesse,
Comme on voit deux roseaux par les vents agités,
Sur un sol moins propice à regret transplantés,
D'un appui réciproque étayer leur faiblesse.
Hélas ! il m'en souvient, assis à tes côtés,
Ma muse à mes accents paraissait plus docile ;
Florian, Léonard, me dictaient des leçons ;
Enfant, j'osais chanter au bruit de leurs chansons,
Et les vers jaillissaient de ma plume facile.
Ce temps a disparu comme un songe léger,
Et, quand il fuit surtout, le plaisir a des ailes.
Entraîné loin de toi par des erreurs nouvelles,
Dans un an de tourment mon cœur n'a pu changer :
Aimant d'amitié sûre et de tendresse extrême,
Souvent dupe de ce qu'il aime,
Il crut, lorsque l'amour viendrait à s'envoler,

Que l'amitié, plus douce, moins volage,
Saurait le consoler des pertes du bel âge,
Si l'on pouvait s'en consoler.
Mais la raison, traînant les ennuis à sa suite,
Vient traverser ces aimables projets ;
Et les jeux qui prennent la fuite
M'annoncent que déjà quatre lustres complets,
Suivis de quatre hivers, marchent à ma poursuite.

DISCOURS.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAR M. CAMPENON,

succédant à M. Delille.

En jetant les yeux sur cette imposante assemblée, j'y retrouve encore presque tous ceux qui se réunirent, avec un zèle si touchant, pour rendre les derniers devoirs au grand poète que la France a perdu. Je vois ses amis, ses élèves. Les mêmes regrets, les mêmes sentiments de tendresse et de respect les rappellent aujourd'hui dans cette enceinte. Ce n'est plus une pompe funèbre, c'est encore un hommage rendu au génie par l'admiration et la douleur.

Daignez ne point vous souvenir à quel titre je prononce au milieu de vous l'éloge de votre illustre confrère. Oubliez même vos suffrages; ma reconnaissance, toute vive qu'elle est, doit rester muette dans un moment où l'expression vous en serait importune. Quand tout parle ici de ce que vous avez perdu,

pourrais-je vous entretenir de mon bonheur? Ah! messieurs, il faut que je m'associe à vos pensées; il faut que je croie entendre un de ces entretiens fréquents où vous rendez une justice si éclatante aux talents de celui que j'ose à peine nommer mon prédécesseur; il faut enfin que, dans l'impuissance de vous consoler de cette grande perte, j'essaie au moins d'en mesurer à vos yeux toute l'étendue.

Mais les richesses de mon sujet m'accablent de leur nombre et m'éblouissent de leur éclat. Où puiserai-je des forces pour parcourir cette longue suite de poèmes enchanteurs, qui ont lassé les transports de l'enthousiasme et les rigueurs de la critique? Où trouverai-je des couleurs pour peindre cette brillante couronne poétique, composée de tant de beaux ouvrages, dont un seul eût suffi à la gloire de celui qui les a tous enfantés? Mon unique espoir, messieurs, est que la force de vos sentiments viendra suppléer à l'insuffisance de mes expressions, et que ma faiblesse sera moins aperçue, couverte de l'intérêt qui s'attache à mon sujet.

M. Delille se sentit entraîné vers les immortelles beautés de Virgile, et les aima dès qu'il put les entendre. L'écolier qui les expliquait encore, devint tout à coup le poète qui entreprit de les faire passer dans notre langue : entreprise périlleuse, où suffisait à peine toute l'audace d'un âge qui ne connaît point de dangers, unie à toute celle d'un talent qui ne

connaît pas d'obstacles. Ce n'était point assez de traduire, de transporter fidèlement dans une élégante version ces pensées, ces images nobles, dont l'expression originale a ses équivalents dans l'idiome de toutes les nations civilisées. Il fallait forcer une langue indigente et fière à rendre sans faste, comme sans bassesse, des détails rustiques dont s'effrayaient à la fois et son inexpérience et sa délicatesse.

L'art de l'agriculture, noble chez un peuple qui, aux temps de sa plus grande gloire, allait prendre à la charrue ses consuls et ses dictateurs, avait un caractère de roture dans les opinions, dans la littérature de notre nation. Comment la Muse française, qui jusque-là n'avait habité que l'Olympe ou les palais, pour y servir d'interprète aux volontés des Dieux ou aux passions des héros, put-elle descendre sous le chaume, s'abaisser à visiter les champs, non pour peindre les bois, les gazons et les fleurs, mais pour décrire les instruments grossiers qui ouvrent la terre, et jusqu'aux vils engrais qui la fertilisent? La Muse française se soumit aux volontés du poète. Employant, pour vaincre ses caprices, tantôt les efforts d'une heureuse contrainte, tantôt les détours d'une adroite surprise, M. Delille apprit à cette muse à exprimer ce qu'elle n'avait jamais dit avant lui, ce que sans lui peut-être elle n'eût jamais osé ou jamais su dire. Vainqueur à la fois d'un préjugé littéraire et d'un préjugé social, tandis qu'il enseignait à notre

poésie à expliquer sans rougir les plus simples procédés de l'agriculture, notre nation apprenait de lui à mieux connaître, à mieux apprécier les bienfaits de ce premier des arts. Enfin, inventant des formes de style pour des idées qui nous manquaient, puisque nous n'avions pas su les exprimer encore, il agrandit réellement parmi nous le domaine de la pensée, et le traducteur fidèle fut un créateur véritable. Aussi, un grand monarque, qui se consolait de ne pas régner sur les Français en méritant une place parmi leurs écrivains, Frédéric, frappé du phénomène des *Géorgiques,* dit ce mot si connu, mais qu'on me reprocherait de ne pas redire : *Cette traduction est l'ouvrage le plus original qui ait paru en France depuis long-temps.* Un grand écrivain en avait fait d'avance un éloge encore plus flatteur peut-être, lorsque venant s'asseoir parmi vous, messieurs, il avait cru pouvoir prédire que la France n'aurait jamais une bonne traduction des *Géorgiques.* Un jeune poète osa faire et fit avec succès ce que Voltaire avait jugé, avait déclaré impossible, et Voltaire applaudit avec transport au chef-d'œuvre qui donnait un si noble démenti à sa prédiction.

Ce chef-d'œuvre était sorti de l'ombre d'un collége. L'Université, sur qui rejaillissait la gloire du poète, s'empressa d'adopter ses *Géorgiques.* Elle voulut que la mémoire de ses élèves s'enrichît de cet ouvrage doublement classique, qui, reproduisant en

beaux vers français les plus beaux vers peut-être qu'eussent inspirés les muses latines, semblait consacrer l'alliance des deux langues, et représenter les deux Parnasses.

Long-temps après, lorsque M. Delille eut élevé si haut cette renommée poétique à laquelle il avait donné une base si durable; lorsque l'Université eut été reconstruite sur un plus vaste plan, nous avons vu l'homme éloquent [1] que le vœu des lettres avait appelé à la tête de cette grande institution naissante, décorer du nom de M. Delille la liste des maîtres de l'enseignement, et revendiquer ainsi ce beau nom comme la plus brillante partie de l'héritage que l'Université de Paris léguait à l'Université de la France.

Il est un beau moment dans la vie de l'homme de lettres; c'est celui où le succès de son premier ouvrage vient l'avertir que son instinct ne l'a point trompé; où les accents de l'admiration et les clameurs de l'envie s'élevant à la fois lui révèlent, il est vrai, les dangers de sa carrière, mais aussi le secret de sa force et la puissance de son talent. Plusieurs de vous, messieurs, se souviennent encore du premier succès des *Géorgiques*, succès dont l'éclat prodigieux pouvait faire craindre alors qu'il ne fût point durable, et dont la durée ne s'explique aujourd'hui que par la perfection de l'ouvrage. Les *Géorgiques*

[1] M. le comte de Fontanes.

furent bientôt dans toutes les mains; elles réunirent bientôt tous les suffrages : ceux des hommes de lettres et des gens du monde, ceux des érudits et des femmes. Voltaire, qui ne savait pas à quel parti M. Delille pouvait tenir par ses principes ou ses affections, mais qui était toujours du parti des beaux vers, s'empressa de le désigner au choix de l'Académie française, et cette compagnie accueillit avec joie un vœu qui ne pouvait manquer d'être le sien.

Ce qui eût été plus extraordinaire que le succès des *Géorgiques*, c'est que l'envie n'en eût pas été irritée, c'est qu'elle n'eût pas fait expier au poète et son génie et son bonheur. Ses fureurs, qui sont aussi des hommages, ne manquèrent point au triomphe de M. Delille. On la vit, se masquant d'un faux zèle pour l'antiquité, blâmer la fidélité comme excessive et les ornements comme sacriléges, reprocher à M. Delille d'altérer ou même d'embellir Virgile, et, dans un minutieux examen, tout analyser, tout calculer, excepté le talent du poète.

Bien peu d'écrivains savent mettre à profit les injustices de la critique. Le ressentiment qu'elle excite devient alors aveugle et passionné comme elle : parce qu'elle attaque tout sans choix, on défend tout sans distinction; parce qu'elle n'a voulu que nuire, on n'imagine pas qu'elle puisse servir; peut-être même ne le voudrait-on pas. M. Delille sut échapper à la loi commune : en lui, le plus heureux caractère se trou-

vait joint au plus heureux talent. Des détracteurs qui n'avaient eu pour but que de l'offenser réussirent à l'éclairer, et il parut oublier l'outrage pour n'envisager que le service, dont l'intention maligne le dispensait au moins de la reconnaissance.

Quelques vers de Virgile firent naître les *Jardins*. Virgile, après avoir retracé les utiles travaux de l'agriculture, avait regretté que les limites de son poème ne lui permissent pas de décrire les aimables délassements du jardinage. Obligé de renoncer à cette douce peinture, il avait voulu du moins en laisser une esquisse légère, et cette esquisse est un chef-d'œuvre. M. Delille s'empara du sujet qu'avait ébauché son maître, et l'exécuta. Le plan de Virgile avait toute la simplicité du génie antique et des mœurs primitives. M. Delille, en le développant, crut devoir y introduire tout le luxe de la civilisation moderne. Il conçut, je l'oserai dire, un projet vraiment utile; il voulut ramener la grandeur et l'opulence au sentiment de ces plaisirs simples que procure l'embellissement d'un séjour champêtre; il voulut aussi que désormais une élégance noble dirigeât l'emploi des trésors qu'une fausse magnificence avait tant de fois prodigués pour outrager la nature et le goût. Ainsi le poète, en nous charmant, favorisait à la fois les arts et les mœurs. Heureux pouvoir du talent! A la voix du chantre des *Jardins*, l'ennuyeuse symétrie s'est vu bannir du sol de la France, et plus d'une fois sans doute on a

redit ses beaux vers dans de beaux parcs inspirés, et, pour ainsi dire, dessinés par sa muse.

Les *Jardins* ne pouvaient accroître la renommée de M. Delille, sans augmenter l'animosité de ses détracteurs. Jusque-là ils ne s'étaient point lassés d'attaquer les *Géorgiques*, que le public s'obstinait à protéger de son admiration. Mais, lorsque le poème des *Jardins* parut, ils affectèrent eux-mêmes de vanter la traduction, pour mieux décrier l'ouvrage original. S'ils reconnaissaient dans l'auteur le talent d'imiter, ils voulaient au moins profiter de cet aveu pour lui contester le don plus brillant de créer. Les *Géorgiques*, ce premier monument qu'il avait élevé à sa gloire, étaient, si j'ose ainsi m'exprimer, un poste avantageux dont ses ennemis mêmes s'étaient emparés, et dans lequel ils se retranchaient pour le mieux combattre. Il fallut que le poète, aussi ardent à saisir la gloire que la malveillance était acharnée à la lui disputer, donnât sans cesse le change à ses détracteurs, en produisant de nouveaux ouvrages; il fallut qu'il leur fît abandonner l'une après l'autre chacune de ses productions, en leur présentant, comme un appât, comme une proie, le dernier poème que venait d'enfanter sa muse.

L'activité de M. Delille redouble au milieu de tant d'obstacles. Plusieurs grandes entreprises s'offrent à ses méditations; chacune d'elles demande un long cours d'années : il les suivra toutes, non successive-

ment, mais à la fois. Pour obéir à une inspiration qui ne se ralentit pas un moment, il se crée une espèce de repos dans la variété des sujets, ou plutôt des transports auxquels il s'abandonne. Il se délasse, dans l'instant même où vous craignez qu'il ne se fatigue. Que dis-je ! lorsqu'il s'offre à vous dans la société, vous paraît-il porter le fardeau de tant d'ouvrages hardis, majestueux ? A-t-il l'air seulement occupé ? A la gaieté piquante de son esprit, à l'éclat étincelant de ses bons mots, à l'innocente vivacité de ses jeux, vous croyez-vous en présence du poète qui, fier d'une lutte déjà soutenue avec Virgile, va se mesurer encore avec son maître dans la traduction de l'*Énéide*, et qui, franchissant bientôt toute espèce de limites, va parcourir d'un même essor les espaces du monde idéal et du monde physique ? Non, messieurs, rien en lui ne vous avertit de sa renommée. Tantôt c'est un conteur qui vous enchante, un enfant qui vous amuse ; tantôt c'est un ami qui vous écoute. Il sait écouter. Il achève quelquefois discrètement votre pensée, et lui prête tout l'agrément de la sienne. Mais vous surprend-il affligé, il oublie son humeur vive et gaie aussi facilement que sa gloire, et vous recevez un conseil utile de l'homme enjoué, qui ne semblait vous promettre qu'une agréable diversion. S'il est toujours aimable, s'il épanche sa bienveillance sur mille objets divers, gardez-vous d'accuser la fidélité, la constance de ses sentiments ! Qu'il atteigne la

vieillesse, et l'on verra si, dans le cours d'une longue vie, ce caractère si souple, si facile aux yeux du monde, n'a-pas toujours gardé l'inflexibilité de l'honneur, s'il a oublié un seul bienfait, s'il a perdu un seul souvenir de ce qui fit pour lui le charme d'un autre âge!

La diversité des ouvrages que méditait M. Delille offrait des cadres favorables à cette foule d'images qui semblaient se presser dans sa mémoire. S'il ne les réunissait pas toujours dans l'ordre le plus exact, le plus méthodique, il savait du moins les animer toujours par les mouvements de son âme, et par la grâce inépuisable de son esprit. Félicitons-le de n'avoir point écouté ces mornes censeurs qui lui reprochaient d'avoir trop d'esprit. Comment ne pas distinguer de l'esprit qui se tourmente pour suppléer au talent, l'esprit qui marche de lui-même à sa suite? L'un ne parvient jamais à déguiser ses efforts; l'autre ne se fait aimer que par le naturel même. Cet esprit aimable me paraît être, pour le talent, ce qu'est la physionomie pour la beauté. C'est un genre d'expression qu'on n'a point cherché, et qui échappe malgré soi. Dans quelque langue que les ouvrages de M. Delille soient traduits, on y reconnaîtra toujours l'esprit d'un Français, cet esprit qui distingue si particulièrement Montaigne, La Fontaine, madame de Sévigné et Voltaire. Si, par des rapprochements inattendus, il supprime beaucoup d'intervalles, s'il franchit beaucoup

de distances, rarement le voit-on s'égarer. N'avait-il pas choisi prudemment son guide? Lui que la nature semblait avoir désigné pour être l'Ovide français, d'où lui vient cette prédilection pour Virgile? C'est qu'il le chérit non-seulement comme un grand modèle qui l'inspire, mais comme un maître qui le contient. Je me figure dans Ovide un précepteur indulgent qui eût favorisé chez son élève les brillants écarts de l'esprit, en les partageant; je vois dans Virgile un maître à la fois aimable et sévère qui, loin d'égarer son plus cher disciple, l'anime, le conduit, l'encourage, et le domine à la fois par l'ascendant de la raison et du génie. N'en doutons point, messieurs, c'est à cette excellente éducation poétique que M. Delille a dû l'heureux et sage emploi des qualités séduisantes que la nature lui avait prodiguées.

Mais ce n'était point assez pour un poète qui devait se défier de tous les raffinements d'un siècle trop poli. Plein de l'étude des anciens, M. Delille voulut voir, voulut connaître par lui-même ce beau climat, ce beau ciel dont les inspirations semblent avoir fécondé le génie d'Homère. Un ami du poète, un généreux [1] ami des Muses va remplir l'importante ambassade de Constantinople, et visiter encore une fois la Grèce, dont il a déjà parcouru et noblement décrit les ruines. A peine a-t-il montré l'honorable désir

[1] M. le comte de Choiseul-Gouffier.

d'avoir pour compagnon de voyage le chantre des Jardins, M. Delille brûle de voir Athènes, de respirer cet air natal de la poésie antique, de saluer ces beaux rivages qu'il ne connaît encore que par les récits de l'Iliade ou de l'Odyssée. Il quitte, pour la première fois, la paisible enceinte du Collége de France. Au moment de s'arracher à cette foule d'élèves, devant lesquels il commente avec enthousiasme des beautés qu'il a déjà reproduites avec tant d'éclat, il recueille de la bouche même de ses disciples le plus doux fruit de ses leçons. Tous se rappellent alors l'adieu touchant du poète de Tibur au chantre d'Énée partant pour visiter les mêmes contrées ; tous renouvellent pour leur maître chéri ce vœu du génie et de l'amitié : *Puissent les vents favorables, puissent les frères d'Hélène, ces deux astres amis, protéger ta course aux rivages athéniens, heureux vaisseau à qui nous confions notre Virgile* [1] !

M. Delille arrive bientôt vers les bors de l'Ilissus. Après avoir recueilli de grandes leçons en traversant les débris de la Grèce, il vient jouir à Constantinople du plus magnifique spectacle que la nature ait offert aux regards de l'homme. C'est là qu'il éprouve plus vivement les atteintes de la cruelle infirmité dont il était menacé. Sa vue, fatiguée par l'éclat, par la va-

[1] Horace, ode III, livre I.

riété même des objets qui l'avaient d'abord charmée, demandait à se reposer sur un autre horizon. Il voulait revoir encore le ciel de la France, avant de renoncer à cette clarté du jour qui, tant de fois, l'avait inspiré; et, après avoir rapidement coloré son imagination de toutes les splendeurs d'une nature étrangère, il remporte dans sa patrie le trésor du poète, des sentiments et des souvenirs.

M. Delille va revenir à ses goûts chéris; il va peindre encore les champs qu'il aime: sa muse ne pouvait se résoudre à les quitter. Après avoir prodigué les enchantements de sa poésie pour orner de frais paysages, il voulut décrire, et en quelque sorte former à son image, l'heureux habitant de ces douces retraites. Dans l'*Homme des Champs,* l'interprète de Virgile osa devenir son émule, et la France eut aussi ses *Géorgiques.*

Le pasteur de Mantoue ne s'était adressé qu'au simple cultivateur. M. Delille, toujours attentif à la marche des idées et des mœurs de son siècle, toujours essayant de la diriger, en même temps qu'il était obligé de la suivre, apprit à l'ami des arts, réfugié dans un asile champêtre, l'art de mieux étudier la nature, afin de mieux en jouir. Il n'enseigne pas à l'homme des champs beaucoup de secrets de l'agriculture; mais il lui révèle le secret le plus précieux, celui de ce bonheur facile qui naît des occupations actives et des sentiments généreux, de ce bonheur si

modeste que l'envie elle-même, ou ne l'aperçoit pas, ou le pardonne. S'il le suppose riche, c'est pour lui donner une bienfaisance plus étendue. Mais la médiocrité peut elle-même prendre sa part des conseils qu'il donne, des ressources qu'il offre à l'opulence. Quel est le possesseur d'une simple maison des champs, qui, étudiant dans les *Géorgiques* de M. Delille l'art de charmer les loisirs de toutes les saisons, n'ait trouvé, dans cette lecture même, le moyen le plus sûr d'abréger les longues soirées d'hiver, d'embellir encore les riantes matinées du printemps? Quel est le jeune poète qui n'ait médité, qui n'ait appris le chant où notre Virgile enseigne l'art de peindre la campagne? Mais, il faut en convenir, messieurs, de toutes les théories que M. Delille développe dans cet ouvrage enchanteur, celle de sa poésie champêtre est la plus difficile à mettre en pratique. Il a déshérité d'avance ses successeurs. La décourageante beauté des modèles qu'il offre détourne de les imiter ceux que ses préceptes y appellent.

Lui-même il semblait s'être dit : Hâtons-nous de peindre la nature, tant qu'il me sera permis de voir mon modèle, d'en saisir les traits, d'en discerner les couleurs. Gardons-nous de consacrer mes travaux à d'autres objets, aussi long-temps que je pourrai contempler le doux spectacle de la terre et des cieux. Hélas! il arriva trop tôt, ce moment douloureux où un voile épais s'étendit sur sa paupière, et lui déroba ces

merveilles du monde, tant de fois retracées dans ses vers. Devenu aveugle, comme ce vieil Homère dont il avait visité la patrie, comme ce Milton dont il devait un jour répéter les chants embellis par sa voix, il vient se réfugier auprès du grand modèle qui dirigea ses premiers pas dans la carrière poétique.

Dans la traduction de l'*Énéide*, M. Delille, dont le destin était de créer lui-même sa langue chaque fois qu'il voulait redire les créations du génie antique, tenta de dérober à Virgile les accents fiers, énergiques et variés de l'épopée, comme il avait emprunté de lui les accents doux et simples de la muse pastorale. Si, dans l'ensemble de ce grand travail, il est resté souvent inférieur à son modèle, et quelquefois à lui-même, ses fautes du moins sont celles de la précipitation ou de la lassitude : la médiocrité patiente pouvait réussir à les éviter. Ses beautés sont celles du génie ; le génie seul était capable d'y atteindre.

Plusieurs autres grands poèmes de M. Delille attendent encore le tribut d'hommages que leur doit son panégyriste. Je n'ai point parlé de l'*Imagination*, de la *Pitié*, du *Paradis perdu*, de la *Conversation*, des *Trois règnes de la Nature*. Que tenterai-je, messieurs ? une analyse ? La vivacité de vos impressions la repousserait ; un jugement ? il serait sans convenance et sans autorité. Céderai-je à mon admiration ? Mais, quelque nombreux, quelque imposants que soient les titres de M. Delille, sa gloire

est douce à contempler ; on se familiarise avec elle. Si lui-même, en décrivant les merveilles de la nature et les phénomènes du monde moral, s'éloigne, comme à dessein, d'une marche régulière, et plaît par ses caprices mêmes, qu'il me soit permis de vous entretenir de ses ouvrages avec un peu de cet abandon qui, chez lui, semble une grâce du talent.

Jusque dans ses poèmes didactiques, M. Delille sait converser. Au milieu de ses inspirations les plus fécondes, on dirait que, l'œil fixé sur vous, il épie le moment où votre attention est moins soutenue. Il la réveille par un tableau plein d'intérêt, par un conte plein d'agrément, quelquefois par un bon mot. Voyez-vous ce chantre des *Trois règnes de la Nature,* ce poète qui, rival heureux de Lucrèce, explique les véritables lois de l'univers, en lui restituant son Dieu? vous semble-t il épouvanté de se trouver engagé dans ces vastes régions qu'on croyait inaccessibles à la poésie? Craignez-vous qu'il ne soit fatigué d'avoir paré la science d'images dont elle-même reconnaît la justesse, d'avoir répété, dans un langage et brillant et précis, les leçons des Newton, des Lavoisier? Tout à coup il se repose, et vous délasse par la plus heureuse diversion. Tout à l'heure il faisait entendre, dans ses vers pleins d'éclat et d'harmonie, les détonations de l'élément destructeur ; il allumait les volcans, il lançait la foudre : soudain, par une de ces transitions qui sont le secret de l'art, il vous ramène avec lui

sous son toit, à ce *coin du feu* si cher à la méditation, si favorable aux épanchements du cœur. Déjà tout sourit autour de lui ; ses Pénates lui ont rendu son enjouement. Assis à ses côtés, vous rêvez, vous voyagez, vous jouez, au bruit de la flamme qui pétille.

Le génie poétique se produit sous deux aspects différents : tantôt il s'impose les lois les plus rigoureuses, et nous montre l'enthousiasme qui se soutient à côté de la patience ; tantôt il se livre sans contrainte à l'impulsion qui le domine, élude tout ce qui pourrait le refroidir, et se précipite vers le but, en fermant les yeux sur l'obstacle. M. Delille connut ces deux routes du talent, et les prit tour à tour, suivant la disposition de son âme, ou le caprice de son esprit. Quand il composa les *Jardins,* il était heureux, et ne voyait que du bonheur autour de lui. Rien ne pressait sa marche ; il pouvait la ralentir à son gré, orner les plus simples détails, se créer des difficultés pour les vaincre, et s'animer par ses scrupules mêmes. Quand il chanta la *Pitié*, il crut remplir une mission sacrée, et se hâta. Ses vers furent rapides ; ils s'échappaient de son cœur avec une abondance passionnée, quelquefois même avec une négligence qui n'est point sans attraits. Je sais que la critique a porté de cet ouvrage un jugement rigoureux ; mais devait-on oublier que M. Delille était alors errant et privé de sa patrie ; que l'exil et l'infortune sont des muses

d'une inspiration douloureuse ; qu'enfin, comme l'a dit déjà sur sa tombe, avec un rare bonheur d'expression, l'habile orateur [1] qui préside cette assemblée, le poète *emportant la pitié dans son cœur, ainsi qu'Énée emportait ses dieux chassés d'Ilion, était allé sur une terre étrangère élever un monument à cette divinité des âmes tendres, devenue alors la divinité des âmes courageuses ?*

C'est avec un pressentiment plus sûr de la victoire qu'il entreprit la traduction d'une épopée moderne, de ce *Paradis perdu* dont l'Angleterre est si fière, depuis qu'elle a cessé d'en ignorer le mérite et presque l'existence. Là, tous ses succès passés s'offraient à lui, comme autant de garants de son nouveau succès. Celui qui avait décrit tant de fois les trésors et les charmes de la nature, pouvait-il ne pas retrouver la brillante facilité de ses pinceaux dans la peinture du délicieux Éden ? Celui qui avait élevé, fortifié sa voix harmonieuse et pure, en répétant les combats entrepris pour fonder la puissance romaine, eût-il en vain cherché des accents dignes de chanter la guerre des célestes milices contre les légions infernales ? Mais ce n'est plus, comme dans les *Géorgiques* et l'*Énéide*, l'interprète exact et scrupuleux du plus parfait des poètes, c'est l'imitateur libre et hardi d'un

[1] M. le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely.

modèle audacieux et inégal; c'est surtout le grand écrivain, qui, dans l'heureuse indépendance de sa version, sait se montrer plus que jamais créateur de son langage.

On a vu jusqu'ici l'imagination concourir aux succès, au bonheur de M. Delille. Elle a su embellir à ses yeux les merveilles de la nature et les prodige des arts; elle les a retracés avec plus de charme encore à sa pensée, quand ses yeux eurent cessé de les apercevoir; enfin elle a répandu sur tous ses tableaux l'éclat de ses couleurs et la magie de ses prestiges; qui pourrait s'étonner maintenant qu'elle soit devenue à la fois et son sujet et sa muse; qu'elle se soit plu à l'inspirer, à parer elle-même de ses plus brillants attributs le poème consacré à sa gloire par le génie et par la reconnaissance?

Mais quelle vivacité de coloris, quelle étendue de pensée ne fallait-il pas pour peindre l'*Imagination* dans ses caprices les plus fugitifs, dans ses combinaisons les plus sublimes, dans ses délires les plus fougueux; pour décrire cette faculté qui change, multiplie et déplace perpétuellement notre existence; qui donne tant de charme aux souvenirs de la reconnaissance ou de la volupté, et verse chaque jour un nouveau poison sur les ressentiments de la haine; qui exalte le guerrier sur le champ de bataille, le pieux solitaire dans la thébaïde; et, par de douces illusions que l'étude entretient, nous peut donner Athènes

pour patrie, Platon pour contemporain, Horace pour convive, Henri IV pour souverain, Fénelon pour instituteur !

Dans une telle entreprise, il fallait que la poésie fît une alliance intime avec la métaphysique, mais en cachant soigneusement les secours qu'elle en recevait ; enfin, pour guider sans fatigue l'imagination elle-même vers des points de vue si variés, il fallait bien choisir, bien ordonner ses tableaux, et, par la fidélité des couleurs, par la vérité des détails, produire cette réalité poétique qui remplace la nature absente, et fait partager au lecteur lui-même l'illusion du poète.

C'est ici, messieurs, que M. Delille obtint ce bonheur fréquent, qui n'est réservé qu'au génie. Les épisodes de ce grand ouvrage devaient être de petits poèmes ; la pluplart sont des poèmes admirables. Leur action bien préparée, conduite avec art, tient notre âme en suspens. Le poète nous émeut, comme s'il avait à sa disposition tous les prestiges de la scène. Le théâtre vous peut-il offrir un plus effrayant tableau que celui de l'homme vindicatif qui se dévoue à dix années de solitude, d'austérités, d'hypocrisie, pour recueillir, en poignardant son ennemi, le prix de ses innombrables sacriléges ? Les douleurs de Melpomène vous ont-elles jamais remués plus profondément que le récit du poète, quand il peint ce jeune artiste perdu dans les vastes et silencieuses catacombes de

Rome? Il s'empare alors de tous les sentiments de votre âme. Vous vous ensevelissez avec lui dans ce sombre abîme; vous le parcourez dans une morne épouvante; vous perdez, vous reprenez l'espérance; vous frémissez à la lueur dernière du flambeau qui s'éteint; et quand le ciel fait enfin retrouver, sous les pas de cet infortuné, le frêle instrument de sa délivrance, chacun de vous ne croit-il pas ressaisir avec lui le fil libérateur?

C'est le Dante que M. Delille invoquait pour produire ces scènes de terreur. Mais il n'invoquait que ses propres souvenirs, que les habitudes de sa vie entière, pour retracer fidèlement les affections généreuses du cœur, les douceurs de la retraite, les bienfaits de l'étude, les délices de l'amitié. J'en atteste ceux d'entre vous, messieurs, qu'une noble conformité de goûts et de sentiments, qu'une estime mutuelle avait faits depuis long-temps ses amis; j'en atteste ceux mêmes qu'il voulut bien, comme moi, rendre souvent témoins de sa vie intérieure et de son bonheur domestique. Qu'elle était douce et sûre, cette société dont il était l'âme! Quelle urbanité, quel charme dans son entretien! Il se taisait sur toutes les injustices dont il avait pu être l'objet autrefois: il le faisait sans effort, il avait tout oublié. On eût dit que, dans sa longue carrière, il n'avait jamais rencontré d'envieux. A la facilité de son abord, on eût dit qu'il n'avait jamais rencontré d'importuns. Et cependant

avec quel esprit, avec quelle vérité de couleurs, n'avait-il pas décrit, dans son poème de la *Conversation*, toutes les espèces de fâcheux qui avaient dû faire tant de fois son supplice !

Plus il voyait sa gloire se confirmer et s'étendre, plus il se perfectionnait en bonté. Aveugle depuis long-temps, il devint paralytique. Oh ! que sa résignation fut douce et entière ! Il se disait sans effroi : Je vais dépendre un peu plus de tout ce que mon cœur aime. Quelle vigilance, en effet, quel dévouement de toutes les heures dans les soins que lui rendait celle qu'il nomma son Antigone ! Mais aussi, combien il était ingénieux et fidèle à s'acquitter ! Si ses derniers vers, le *Testament du Poète*, sont les accents les plus touchants que sa lyre ait fait entendre, c'est qu'ils lui étaient inspirés par un sentiment que l'habitude lui rendait plus doux, et la vieillesse plus précieux.

Deux ans sont à peine passés depuis que ces mêmes vers, prononcés par M. Delille dans cette enceinte, ont fait couler les pleurs de presque tous ceux qui m'écoutent. Quels transports l'accueillaient en ce jour ! Quel mélange de tendresse et d'égards, dans les acclamations qui s'élevaient autour de lui ! Que manquait-il alors à la gloire de notre poète ? Que manquait-il à son bonheur ?...

Mais que parlé-je de bonheur ? Il ne pouvait y avoir pour M. Delille de félicité pure, tant que l'au-

guste famille des Bourbons resterait éloignée de cette France, dont elle avait si long-temps protégé les belles destinées. A tout l'amour que lui doivent les Français qui ont vécu sous ses douces lois, M. Delille joignait le privilége de la chérir pour des bienfaits personnels. Nos princes avaient accueilli généreusement ses premiers travaux. Son dévouement pour eux s'accrut avec leurs malheurs. Sa muse, occupée jusque-là des plus riants objets, apprit à gémir, à pleurer, pour redire les infortunes royales. M. Delille sut trouver des accents dignes de sa douleur. La même reconnaisance qui avait embelli ses premiers chants est venue, jusqu'au bord de sa tombe, consacrer ses regrets, légitimer ses espérances; et (pourquoi tairais-je ce que toute la France a dit avant moi?) quoiqu'un pouvoir, si redoutable alors, eût employé tous ses moyens de séduire et d'intimider pour obtenir quelques vers du chantre de la *Pitié,* le chantre de la *Pitié* est mort sans avoir interrompu son silence courageux. Noble et fidèle silence que les plus beaux vers ne sauraient égaler!

Faut-il, messieurs, qu'il n'ait point assez vécu pour voir le salut de la France! L'intervalle d'une seule année a séparé sa mort et le retour de LOUIS. Au milieu même des transports que faisait naître un si beau jour, les amis de la Patrie et des Muses se sont aperçus qu'il manquait un témoin de la félicité publique, un témoin qui, plus que personne, avait le droit de la ressentir et de l'exprimer.

Avec quelle ardeur, oubliant le poids et les injures de l'âge, il se fût présenté au-devant de son roi, comme un des interprètes de la France! Sa vieillesse, que son talent avait vaincue tant de fois, eût alors disparu tout entière. Il eût regretté sans doute que le voile qui couvrait ses yeux lui dérobât la vue de ce visage auguste où la sagesse et la bonté se confondent; mais avec quelle verve d'enthousiasme, de jeunesse et d'espérance, il eût célébré le retour, le triomphe de la monarchie, et dans le souverain rendu à son peuple, cet heureux accord de la puissance et de la modération qui commence et garantit à la fois le repos de la France!

Un tel prix était bien dû à sa fidélité. Mais le ciel a voulu que de nouveaux regrets pussent être ajoutés à ceux que nous avait déjà causés sa mort; et vos esprits sont ramenés douloureusement à ce jour où il parut, où il se fit entendre pour la dernière fois parmi vous.

Hélas! de toute cette scène de triomphe, il ne reste aujourd'hui que le souvenir de ses accents que vous n'entendrez plus, le vide de la place qu'il occupait, une faible voix qui vous entretient de sa perte, et, ce que la mort n'a pu nous enlever, ce que le temps ne peut détruire, ses écrits.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

TABLE.

SUR M. CAMPENON ET SES OUVRAGES..... 1

AVERTISSEMENT..... 3

LA MAISON DES CHAMPS, poème..... 15

Notes de la Maison des Champs..... 51

L'ENFANT PRODIGUE, poème..... 73

AVERTISSEMENT..... 75

Chant Ier..... 99

— II..... 121

— III..... 139

— IV..... 165

LE TASSE, *poème*..... 193

Chant Ier..... *ibid.*

— II..... 211

— III..... 229

LA FÊTE-DIEU A FERRARE AU XVIe SIÈCLE..... 241

ÉLÉGIES..... 257

La jeune Fille malade..... 259

L'Enfant de charité..... 265

La Juive..... 269

La dernière matinée de Marie Suart..... 279

Louise de La Vallière..... 287

Poésies diverses..... 297

Stances à M. Desarps..... 299

Au Saule de Ducis..... 305

Les Élysées..... 308

Promenade d'automne au bois d'Autel..... 313

Voyage de Grenoble a Chambery..... 321

Discours de réception a l'Académie..... 351

FIN DE LA TABLE.